



La lumière de la foi

LA LUMIÈRE DE LA FOI

Copyright © 2020 Bureau d'information de l'Opus Dei

Couverture : © Photo by Ingmar on Unsplash

www.opusdei.org

Sommaire

Introduction

- 1. Vous êtes la lumière du monde.
- 2. Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon (La création, I).
- 3. L'Amour qui embrasse le monde (La création II).
- 4. Ce courant trinitaire d'Amour.
- 5. « C'est ta face, Seigneur, que je cherche » : la foi en un Dieu personnel.
- 6. Un murmure dans l'âme : le silence de Dieu.
- 7. La vie sans Dieu.
- 8. Le chemin de la libération : du péché à la grâce.
- 9. L'un des nôtres : l'Incarnation.
- 10. Les livres de Dieu.
- 11. Un Dieu qui laisse faire ? Le mal et la souffrance.
- 12. « Nous proclamons un Messie crucifié ».
- 13. L'autre partie de l'histoire : la mort et la résurrection.
- 14. Le Bien et le Mal : l'ordre moral.
- 15. Forces invisibles : les anges, le diable et l'enfer.
- 16. Entre Dieu et moi ? Liturgie et sacrements.

Partager...

Introduction

Il nous a paru utile de regrouper en un seul ebook les seize articles parus sur le site opusdei.org de 2017 à 2020.

Nous avons gardé l'ordre chronologique de parution.

Vous pourrez retrouver dans chaque article la courte introduction ainsi que la bibliographie.

Ce recueil se veut aussi un complément à l'ebook "Résumés de foi chrétienne" déjà disponible sur le site à cette adresse

<https://opusdei.org/fr/article/ebook-resumes-de-foi-chretienne/>

dans la rubrique ebooks "A CARACTÈRE DOCTRINAL"

de la section <https://opusdei.org/fr/section/ebooks-gratuits/>

[Retour au sommaire](#)

1. Vous êtes la lumière du monde.

« Le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière. Sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre et de la mort, une lumière s'est levée. » (*Mt* 4, 16). Reprenant les mots du prophète Isaïe, saint Mathieu place sous le signe de la lumière le début de l'activité apostolique du Seigneur en Galilée, terre de transition entre Israël et le monde païen. Jésus, comme l'avait prophétisé le vieillard Siméon lorsqu'il prit l'Enfant dans ses bras, est « lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. » (*Lc* 2, 32). Parlant de lui-même, le Seigneur dira : « Je suis la lumière du monde » (*Jn* 8, 12). À la lumière de la foi, à la lumière qu'Il est Lui-même, la réalité prend sa véritable profondeur, la vie trouve son sens. Sans elle, il semble finalement que « tout devient confus, qu'il est impossible de distinguer le bien du mal, de distinguer la route qui conduit à destination de celle qui nous fait tourner en rond, sans aucune direction. » [\[1\]](#)

Nombreuses sont les personnes qui cherchent Dieu, parfois sans le savoir. Elles cherchent leur bonheur qu'elles ne peuvent trouver qu'en Dieu parce que leur cœur est fait par Lui et pour Lui. « Vous êtes déjà dans leur cœur, - écrit saint Augustin-, dans le cœur de ceux qui se confessent à Vous, se jettent dans vos bras et pleurent dans votre sein, après tant de rudes chemins parcourus (...) car c'est Vous, Seigneur, et non pas un homme de chair et de sang, c'est Vous, Seigneur, Vous leur Créateur, qui les créez une seconde fois et les consolez. » [\[2\]](#) Cependant, il y a aussi ceux qui espèrent trouver le bonheur ailleurs, comme si le Dieu des chrétiens s'opposait à leur soif de bonheur. En réalité, c'est Lui qu'ils cherchent : ils ne s'opposent « qu'à l'ombre de Jésus-Christ, car le Christ, ils ne le connaissent pas, ils n'ont pas vu la beauté de son visage et ne savent rien de sa merveilleuse doctrine. » [\[3\]](#)

« Crois-tu au Fils de l'Homme ? » -demande Jésus à l'aveugle de naissance, qui vient de retrouver la vue-, « Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » (*Jn* 9, 35). Partout dans le monde il existe des hommes et des femmes qui, au plus profond de l'indifférence ou de l'hostilité qu'ils peuvent manifester vis-à-vis de la foi, attendent quelqu'un qui leur indiquera où est Dieu, où est celui qui peut ouvrir leurs yeux à la lumière et étancher leur soif. Saint Irénée décrit bien leur situation lorsqu'il dit à propos d'Abraham : « Tandis qu'il cheminait de par le monde obéissant à l'ardent désir de son cœur, et se demandait où était Dieu, il commença à perdre courage et était sur le point de renoncer à sa recherche, lorsque Dieu eut pitié de celui qui, tout seul, le cherchait en silence. » [\[4\]](#) Nous, chrétiens, devons aller vers chacun d'eux

avec la conviction humble et sereine que nous avons trouvé Celui qu'ils cherchent (cf. *Jn* 1,45 ; *Ac* 17,23) même si nous constatons si souvent que nous ne le connaissons pas encore tout à fait. À nous tous, chrétiens, le Seigneur nous dit : « vous êtes la lumière du monde » (*Mt* 5,14) ; « donnez-leur vous-mêmes à manger » (*Mt* 14,16)

Levain dans cette pâte

L'Évangile « est une réponse qui atteint l'être humain au plus profond de lui-même. C'est la vérité qui ne se démode pas parce qu'elle est capable de pénétrer là où rien d'autre ne peut parvenir»^[5] parce qu'elle parvient à « éclairer *toute* l'existence de l'homme » ^[6] à la différence des savoirs humains, qui ne parviennent qu'à éclaircir quelques dimensions de la vie. Cependant, cette lumière qui « brille dans les ténèbres » (*Jn* 1,5) rencontre fréquemment la froideur d'un monde qui n'accepte que la réalité de ce que l'on peut voir et toucher, de ce qui se laisse voir à la lumière de la science ou du consensus social. En raison d'une inertie culturelle qui remonte à plusieurs siècles, la foi est perçue parfois comme « un saut dans le vide que nous faisons par manque de lumière, poussés par un sentiment aveugle ; ou comme une lumière subjective, capable peut-être de réchauffer le cœur, d'apporter une consolation privée, mais que l'on ne peut pas proposer aux autres. »^[7]

Cependant, il y a là également des raisons d'être optimiste. Il y a déjà quelques années, Benoît XVI constatait que la science a commencé à prendre conscience de ses limites : « de nombreux scientifiques disent aujourd'hui que tout doit venir de quelque part, que nous devons nous poser encore une fois cette question. Cela conduit à développer une nouvelle compréhension du fait religieux, non comme un phénomène de nature mythologique, archaïque, mais à partir de la connexion intérieure du *Logos* »^[8] : peu à peu on s'éloigne de l'idée, trop simpliste, que croire en Dieu est un recours pour masquer ce que nous ne savons pas. S'amorce alors une conception de la foi comme un regard le mieux capable de rendre compte du sens du monde, de l'histoire, de l'homme et en même temps de sa complexité et de son mystère ^[9].

Ces nouvelles perspectives portent en elles un défi pour la théologie, la catéchèse et, en définitive, l'apostolat personnel : « la religiosité doit se régénérer à nouveau dans ce grand contexte et trouver ainsi de nouvelles formes d'expression et de compréhension. Les hommes d'aujourd'hui ne comprennent plus, sans une explication, que le sang du Christ sur la croix est expiation pour leurs péchés (...) ; il s'agit de formules qu'il faut traduire et capter à nouveau »^[10]. En effet, la tâche de la théologie ne consiste pas seulement à approfondir les différents aspects de la foi, mais aussi à rapprocher chaque génération de l'Évangile. La théologie et la catéchèse ne

doivent pas « *contemporaniser* », au sens d'adapter la foi aux myopies de chaque époque, mais elles sont appelées à rendre le Christ *contemporain* : à accueillir les bouleversements, le langage et les défis de chaque époque, non comme un moindre mal, mais comme la matière et le milieu dans lesquels Dieu attend que nous fabriquions un pain savoureux, un pain pour nous nourrir tous. (Cf. *Mt* 14,16). « Nous avons été invités à être le levain dans cette pâte concrète. Certes, il peut y avoir des “farines” meilleures, mais le Seigneur nous a invités à faire lever la pâte ici et maintenant, avec les défis qui se présentent à nous. Non en étant sur la défensive, non poussés par nos peurs, mais les mains à la charrue, en cherchant à faire croître le grain si souvent semé au milieu de l'ivraie. »[\[11\]](#)

L'attention à la sensibilité du présent ne vient pas de l'extérieur pour s'ajouter à la fidélité de l'Évangile, mais en est une partie essentielle. Pour protéger la foi, pour la vivre en plénitude, et pour aller dans le monde entier proclamer la Bonne Nouvelle (Cf. *Mc* 16, 15) il devient nécessaire de la recevoir à nouveau aujourd'hui, de la comprendre et d'amener les autres à la comprendre telle qu'elle est véritablement : un don de Dieu qui change nos vies, qui les remplit de lumière. « Certains traversent la vie comme un tunnel ; ils ne s'expliquent ni la splendeur, ni la certitude, ni la chaleur du soleil de la foi »[\[12\]](#). L'effort qui est fait pour montrer cette lumière et cette chaleur de la foi est plein d'une sollicitude sincère pour prendre en charge les interrogations et les doutes de nos contemporains, sans les considérer à l'avance comme des stupidités ou des complications. Ainsi on se met dans de meilleures conditions pour trouver, selon le cas, les mots qui conviennent. Il y a des personnes, écrivait saint Josémaria, « qui ignorent tout de Dieu....parce qu'on ne leur en a pas parlé en termes compréhensibles »[\[13\]](#). Quand quelqu'un ne comprend pas, il se peut que ce soit parce que celui qui lui parle n'a pas compris non plus ce qu'il explique, ou qu'il n'a pas pris en compte ses interrogations, et il parle, sans le vouloir peut-être, de manière abstraite et indifférente. En même temps, il est bon de se souvenir que « nous ne pourrons jamais rendre les enseignements de l'Église comme quelque chose de facilement compréhensible et d'heureusement apprécié par tous. La foi conserve toujours un aspect de croix (...). Il y a des choses qui se comprennent et s'apprécient seulement à partir de cette adhésion qui est sœur de l'amour, au-delà de la clarté avec laquelle on peut en saisir les raisons et les arguments »[\[14\]](#).

Les catholiques se voient parfois critiqués et considérés comme des gens aux vues étriquées, pour la simple raison qu'ils ne se plient pas à certains postulats reconnus bons par le monde. Cependant, s'ils ne se laissent pas gagner par la peur ou le ressentiment d'être blâmés, s'ils essaient de découvrir l'angoisse ou la blessure que trahit une réponse irritée, s'ils ne se lassent pas de chercher de nouvelles façons de rendre compte de leur vision du monde, ils

seront alors reconnus, chacun à son niveau, comme des personnes « ayant une largeur de vues (...), une attention vigilante aux orientations de la science et de la pensée (...), une attitude positive et ouverte à la transformation actuelle des structures sociales et des formes de vie » [\[15\]](#).

La série d'articles qui débute avec celui-ci a pour but de montrer comment la foi répond aux aspirations les plus profondes du cœur de l'homme du XXI^e siècle, comment le Christ, selon l'enseignement du Concile Vatican II, « manifeste pleinement l'homme à lui-même » [\[16\]](#). On y sera attentif aux difficultés que rencontrent beaucoup de personnes –même des chrétiens ayant reçu une bonne formation- pour comprendre le sens de certains aspects de la foi, et pour les expliquer à d'autres dont la foi s'est attiédie, ou qui voudraient s'en rapprocher. Ces articles s'adressent donc à un vaste public : croyants, hésitants et non croyants avec une ouverture d'esprit, latente peut-être, à la foi. Les différentes questions seront abordées sans prétendre à l'exhaustivité, en essayant de faciliter l'accès, de tracer de nouveaux chemins vers des points qui peuvent être moins clairs aujourd'hui : en montrant enfin comment la foi éclaire la réalité et comment on peut vivre sa vie à cette lumière. Par exemple, quel sens apporte à ma vie le fait que Jésus soit ressuscité ?, ou que Dieu soit en Trois personnes ? Dans quel sens la foi en la Création change-t-elle ma vision de la réalité ? Si l'au-delà n'est pas un lieu physique, comment penser qu'il soit aussi réel que le sol sur lequel je marche?

Là où est ta synthèse

Celui qui regarde à la télévision un match de tennis n'améliore pas pour autant sa forme physique ou sa technique : ce n'est qu'en jouant sur le court qu'entrent en jeu la technique, le style, le coup. De la même manière, la formation doctrinale ne se limite pas à l'accumulation de connaissances et d'arguments. Nous pouvons tirer un grand bénéfice de ce que nous lisons ou étudions, mais il ne suffit pas de retenir : il faut élaborer notre propre compréhension des choses, les faire nôtres. « Étudier la théologie, non comme une routine ou pour se remplir la mémoire, mais de façon vitale, contribue grandement à ce que les vérités de la foi deviennent connaturelles à notre intelligence ; peu à peu nous apprenons à penser dans la foi et à partir de la foi. C'est la seule façon d'arriver à un discernement équilibré des multiples questions, souvent complexes, qui surgissent dans notre activité professionnelle et au sein de la société en général » [\[17\]](#).

La charité, l'amour fraternel, qui nous fait voir un frère en chaque homme, est sans doute le témoignage le plus authentique et le plus lumineux de la foi : « Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » (Jn 13, 35). Quand une personne se

sait aimée en vérité, sans réserves, elle devine l'Amour de celui qui « nous aima le premier » (1 Jn 4, 19), un amour qui n'est pas de ce monde parce qu'il est au dessus de tant de choses –erreurs, antipathie, timidité, méconnaissance– qui conduisent tant de gens en ce monde à s'ignorer ou à se mépriser. « Dieu, c'est avec le cœur qu'on peut le voir: la seule raison ne suffit pas. »[\[18\]](#) : si la charité, qui parle au cœur, rend Dieu visible, le manque de charité dissimule sa présence dans le monde et ôte sa légitimité à l'évangéliste ; il fait de lui un faux prophète (Cf. Mt 7, 15). Cependant, l'authenticité que l'on attend aujourd'hui d'un chrétien ne se limite pas au témoignage de la charité : elle se réfère aussi, en grande partie, à la façon personnelle et naturelle dont il parle de Dieu. Si l'on a l'habitude d'examiner et d'analyser sa propre foi, si ce dialogue intérieur nourrit notre prière et si l'on s'en nourrit, lorsqu'on parlera de Dieu on ne transmettra pas seulement des notions théologiques ou doctrinales : on parlera de son expérience, celle de quelqu'un qui vit avec Lui et de Lui. Saint Augustin disait : « Celui qui n'entend pas la Parole de Dieu à l'intérieur de lui-même, perd son temps à la prêcher à l'extérieur »[\[19\]](#). Écouter la parole de Dieu, c'est la laisser modeler notre façon de penser, de parler, de vivre ; la laisser éclairer nos activités, nos centres d'intérêt, nos rencontres ; qu'elle devienne, finalement, *nôtre*.

« Là où se trouve ta synthèse, là se trouve ton cœur », écrit le Pape, en paraphrasant une phrase du Seigneur (Cfr. Mt 9, 21) « La différence entre faire la lumière sur la synthèse et faire la lumière sur des idées décousues entre elles, est la même qu'il y a entre l'ennui et l'ardeur du cœur »[\[20\]](#). Le langage qui touche n'est pas nécessairement celui d'un grand orateur, mais celui de quelqu'un qui parle à sa manière, avec ses mots, de son expérience de la foi. C'est pourquoi la formation doctrinale n'est pas appelée à rester dans un secteur de nos connaissances, isolée de tout le reste, mais à dialoguer avec tout ce que nous vivons et tout ce que nous sommes, de sorte que, même si la formation prend autant de formes que de personnes, on puisse reconnaître le même Esprit en toutes.

Nous le voyons bien chez les saints, qui nous parlent de Dieu de mille manières, et c'est ce qui se passe aussi chez tant de saints ignorés. Si chaque époque, aujourd'hui plus encore peut-être, a ses Babels, cacophonie de voix divergentes ou discordantes (Cfr. Gn 11, 1-9), la pluralité des langues de l'Esprit Saint continue à s'étendre en une "nouvelle Pentecôte"[\[21\]](#) là où il y a des chrétiens qui l'écoutent, parce que « si l'Esprit Saint ne donne pas intérieurement l'intelligence, l'homme travaille en vain (...) : si l'Esprit Saint n'accompagne pas le cœur de celui qui entend, la parole du docteur sera inutile » [\[22\]](#).

Essaie de boire à ta propre source

On a dit que la culture est ce qui reste quand on a tout oublié : en fait, c'est ce qui grandit en cultivant la terre de notre âme. « Notre formation ne finit jamais »[\[23\]](#), aimait dire saint Josémaria ; il faut travailler toute sa vie, et le faire avec l'esprit évangélique et évangélisateur de l'agriculteur (Cf. Mt 13,3-43). Cultiver la terre est un travail patient et persévérant, mais qui donne beaucoup de satisfactions, quand apparaissent les premiers bourgeons, et quand arrivent les fruits. Joint au dialogue avec Dieu dans la prière, et à la disposition à converser avec les autres, cette culture facilite beaucoup la réflexion personnelle, par laquelle on acquiert une parole propre, authentique, ouverte. Dans ce dialogue intérieur, il faut labourer, semer, irriguer : donner forme aux idées, chercher les mots, même si parfois ne sortent que des balbutiements. Les idées des autres peuvent beaucoup nous aider, mais il ne suffit pas de les accumuler si nous voulons parler cœur à cœur.

Il ne s'agit donc pas d'avoir seulement des connaissances, selon une notion purement quantitative du savoir, mais d'acquérir un regard pénétrant et passionné sur la réalité dans toute son ampleur, c'est-à-dire par rapport aux autres et par rapport à Dieu. Comprendre la foi est la tâche de chacun, à sa manière, qu'il soit professeur d'Université, ouvrier, assistante sociale, auditeur. Cette tâche intransférable ne s'ajoute pas au désir de connaître la foi, mais lui donne forme : c'est une attitude qui consiste à essayer de faire sien ce que l'on entend, non seulement dans les actes, mais aussi dans les idées et le langage. « Je suis un homme de ce temps si je vis sincèrement ma foi dans la culture d'aujourd'hui, comme une personne qui vit avec les médias d'aujourd'hui, avec les échanges, avec les réalités de l'économie, avec tout cela, si je prends au sérieux cette expérience et que je cherche à personnaliser en moi cette réalité. C'est ainsi que nous sommes sur le chemin pour nous faire comprendre des autres. Saint Bernard de Clairvaux a dit à son disciple le Pape Eugène, dans son livre de réflexion : considère que tu bois à ta propre source, c'est-à-dire à ta propre humanité. Si tu es sincère avec toi-même et que tu commences à voir à partir de toi ce qu'est la foi, par ton expérience humaine, buvant à ton propre puits, comme dit saint Bernard, tu peux dire aux autres ce qu'il faut dire. »[\[24\]](#)

Celui qui se conduit ainsi tire profit de toutes les conversations, ne recule pas face aux objections, mais les accepte comme des défis pour mieux comprendre sa propre foi, pour prendre conscience de la manière de penser des autres, pour discerner avec eux leurs troubles. Celui qui vit ainsi écoute beaucoup, apprend de tous et de chacun ; il conçoit le dialogue, moins comme une lutte pour affermir des positions et réfuter des arguments, que comme un ballet, auquel tout peut contribuer à éclairer la réalité, même si ce n'est pas toujours en suivant une ligne droite. « Un dialogue est beaucoup plus que la communication d'une vérité. Il se réalise par le goût de parler et par le bien

concret qui se communique entre ceux qui s'aiment au moyen des paroles. C'est un bien qui ne consiste pas en des choses, mais dans les personnes elles-mêmes qui se donnent mutuellement dans le dialogue. »[\[25\]](#)

Bien que le chrétien ait la responsabilité de défendre la foi, son esprit en profondeur n'est pas celui de quelqu'un qui récupère un espace perdu, mais celui qui sait qu'il participe à une conquête pacifique. Nous savons où est le bonheur que cherche notre cœur et celui des hommes et des femmes. Et nous le cherchons avec eux : « mon cœur me redit ta parole: « Cherche sa face » (Ps 27, 8). Quelle paix nous donne cette certitude, pour dialoguer avec les autres, comme des frères qui cherchent celui que je cherche, qui partagent avec moi beaucoup plus qu'ils ne croient ; pour grandir avec eux, en sachant que le moment venu, ils auront la lumière : nos amis découvriront « ubi vera sunt gaudia », où se trouve la vraie joie [\[26\]](#), et nous la redécouvrons avec eux.

Carlos Ayxela

Lectures pour approfondir le sujet

Voici une liste non exhaustive, de livres, articles et documents au sujet de la façon de parler de la foi aujourd'hui. Au début sont indiqués quelques textes du Magistère récent et d'autres organismes de l'Église, suivis de textes de divers auteurs. Dans les prochains articles de cette série, nous indiquerons également des textes spécifiques aux thèmes choisis.

I. Magistère

François, [Enc. Lumen Fidei, 29-VI-2013](#)[Enc. Lumen Fidei, 29-VI-2013](#). François, [Ex.Ap. Evangelii gaudium, 24-XI-2013](#), chapitre 3, " L'annonce de l'Évangile ". François, *Catéchèse pour l'Année de la Foi*, de mars à décembre 2013 (disponibles sur [vatican.va](#)) Benoît XVI, *Catéchèse pour l'Année de la Foi*, (octobre 2012-février 2013, disponibles sur [vatican.va](#) ; p.ex. "Comment parler de Dieu ?", 28-XI-2012 ([lire](#)) ; "Le désir de Dieu", 7-XI-2012 ([lire](#)). Saint Jean-Paul II, Lettre Ap. *Novo Millennio Ineunte*, 6-I-2001 ([lire](#)) Saint Jean-Paul II, *Catéchèse sur le Credo* (mars 1985-novembre 1997, disponibles sur [vatican.va](#)) Bienheureux Paul VI, Ex. Ap. *Evangelii Nuntiandi*, 8-XII-1975 ([lire](#)). [Catéchisme de l'Église Catholique](#) et [Compendium du Catéchisme](#) de l'Église Catholique. Conseil Pontifical pour la Culture : *Où est ton Dieu ? La foi chrétienne face à l'incroyance religieuse* ([lire](#)) Conseil Pontifical pour la Culture : [La via pulchritudinis, chemin d'évangélisation et de dialogue](#)[La via pulchritudinis, chemin d'évangélisation](#)

II. Autres

Balendrier, J. *La fe explicada hoy*, Rialp, 2016 (*The Faith Explained Today : Popular Edition*). Barron, R. *Catolicismo : un viaje al corazón de la fe*, Doubleday, 2013 ; disponible aussi en dvd (*Catholicism : a journey to the Heart of the Faith*). Biffi, G. *Corso inusuale di catechesi* (3 vol.) Elledici, 2006. Burggaff, J. “la transmisión de la fe en la sociedad postmoderna”, dans Burggaff, J. *La transmisión de la fe en la sociedad postmoderna y otros escritos*, Eunsa, 2015 (disponible en espagnol sur opusdei.org) Chaput, Ch. *Strangers in a Strange Land. Living the Catholic Faith in a Post-Christian World*, Henry Holt, 2017. Dolan, T.-Allen J. *A people of Hope. The Challenges facing the Catholic Church and the Faith that can save it*. Hadjadj, F. *L’aubaine d’être né en ce temps*. Ed. de l’Emmanuel, octobre 2015. Hadjadj, F. *Comment parler de Dieu aujourd’hui? Anti-manuel d’évangélisation*. Ed. Salvator, septembre 2012. Hahn, S. *Evangelizing Catholics*. Hahn, S. *Introduction to Catholicism for Adults*. Ivereigh, A.-Lopez, K.J. *How to Defend the Faith without Raising your Voice*. Saint Josémaria, “Soyez des amis sincères et vous réaliserez un apostolat et un dialogue féconds”, ABC, 17-V-1992 ([lire version espagnole](#)) Knox, R. *The Creed in Slow Motion*. Lewis, C.S. *Mere Christianity*. Mora, J.M. “10 clés pour communiquer la foi” ([lire la version espagnole](#)) Ratzinger, J. *Dieu et le monde : croire et vivre à notre époque*, Galaxia Gutenberg, 2002 (*Gott und die Welt. Glauben und Leben in unserer Zeit*). Ratzinger, J. “La nouvelle évangélisation”, Conférence au Congrès des Catéchistes et Professeurs de Religion, Rome 10-XII-2000 ([lire](#)) Trese, L.J. *La foi expliquée (Tome 1, 2, 3)* Ed. Le Laurier, novembre 2009.

[1] François, Enc. *Lumen Fidei* (29-VI-2013), 3.

[2] Saint Augustin, *Confessions* V.2.2.

[3] Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, 179.

[4] Saint Irénée de Lyon, *Démonstration de la prédication apostolique*, 24 (*Sources chrétiennes* 406,117)

[5] François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24-XI-2013), 265

[6] François, *Lumen Fidei*, 4.

[7] François, *Lumen Fidei*, 3.

[8] Benoît XVI, *Lumière du monde*.

[9] Cf. Benoît XVI, *Discours à l’Université de Ratisbonne*, 12-IX-2006.

[10] Benoît XVI, *Lumière du monde*.

- [\[11\]](#) François, Homélie, 2-II-2017.
- [\[12\]](#) Saint Josémaria, *Chemin*, 575.
- [\[13\]](#) Saint Josemaria, *Sillon*, 941.
- [\[14\]](#) François, *Evangelii gaudium*, 42.
- [\[15\]](#) Saint Josémaria, *Sillon*, 428.
- [\[16\]](#) Concile Vatican II, Const. *Gaudium et Spes* (7-XII-1965), 22.
- [\[17\]](#) Javier Echevarria, *Lettre pastorale à l'occasion de l'année de la foi* (29-XI-2012), 35.
- [\[18\]](#) Joseph Ratzinger, *Jésus de Nazareth. Du baptême à la Transfiguration*.
- [\[19\]](#) Saint Augustin, Sermon 179, 1.1.
- [\[20\]](#) François, *Evangelii gaudium*, 143.
- [\[21\]](#) Saint Josémaria, *Sillon*, 213. Cf. Ac 2, 1-13.
- [\[22\]](#) Saint Thomas d'Aquin, *Super Evangelium S. Ioannis*, 14.6.
- [\[23\]](#) Saint Josémaria, notes d'une réunion familiale, 18-VI-1972 (cité dans J. Echevarria, *Lettre sur la nouvelle évangélisation*, 2-X-2011).
- [\[24\]](#) Benoit XVI, Discours, 26-II-2009 (Cf. Saint Bernard, *De consideratione libri quinque ad Eugenium tertium*, II.3.6. [PL 182, 745]).
- [\[25\]](#) François, *Evangelii gaudium*, 142.
- [\[26\]](#) Missel Romain, XXI dimanche du temps ordinaire, collecte.

[Retour au sommaire](#)

2. Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon (La création, I)

Le monde qui jadis révélait Dieu, semble aujourd'hui le cacher à beaucoup. La foi dans la Création est-elle encore décisive à notre époque scientifique ?

A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles, que tu fixas, qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter ? (Ps 8, 4-5) La contemplation du monde a forcé l'admiration des hommes de toutes les époques. Tout en connaissant bien les causes physiques des couleurs d'un coucher de soleil, d'une éclipse ou de l'aurore boréale, le spectacle de ces phénomènes continue encore de nous fasciner. En outre, au fur et à mesure que la science progresse, la complexité et l'immensité de ce qui nous entoure deviennent plus évidentes, aussi bien en-dessous de notre échelle, depuis la vie microscopique jusqu'aux entrailles de la matière, qu'au-dessus, dans les distances et les grandeurs des galaxies qui dépassent toute imagination.

L'étonnement pourrait aussi nous saisir encore plus profondément si nous nous attardions à considérer la réalité de notre moi, lorsque nous sommes plus conscients de notre existence et dans l'incapacité de comprendre totalement l'origine de la vie et de notre auto-conscience. — D'où est-ce que je viens ? — Bien qu'en beaucoup d'endroits de notre planète le rythme actuel amène les hommes à éluder ce genre de questions, *de facto* elles ne sont pas l'apanage d'esprits particulièrement introspectifs, car elles répondent à la nécessité de trouver les coordonnées fondamentales, un sens de l'orientation qui, certes, peut tomber dans un état de veille, mais referont tôt ou tard surface dans la vie de tous.

La quête d'un Visage au-delà de l'univers

Il se peut que la perception de l'abîme de notre conscience ou de l'immensité du monde ne donne lieu qu'à un sentiment profond de vertige. Cependant, depuis toujours, la religiosité des hommes est allée au-delà de ces phénomènes, en cherchant sous les formes les plus variées un Visage à adorer. Voilà pourquoi, devant le spectacle de la nature, le psalmiste affirme : **Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'œuvre de ses mains, le**

firmament l'annonce (Ps 19, 2). Et face au mystère du moi et de la vie : **Je te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis** (Ps 139, 14). Des siècles durant, le passage du monde visible à Dieu se faisait avec le plus grand naturel. Or, de nos jours le croyant peut être confronté à des questions de nature à susciter sa perplexité. La quête d'un Visage au-delà de l'univers connu ne serait-elle pas une projection de l'homme, appartenant à un stade dépassé de l'humanité ? Les progrès de la science, même si elle n'a pas de réponse à toutes les questions et à tous les problèmes, ne font-ils pas de la notion de création une sorte de voile pour recouvrir notre ignorance ? La science n'en viendra-t-elle pas à répondre à toutes ces questions ?

Écarter un peu trop vite ces questions, jugées impertinentes ou des symptômes d'un scepticisme infondé, serait une erreur. Elles mettent simplement en évidence la manière dont « la foi doit être revécue et retrouvée dans chaque génération » [\[1\]](#), y compris à l'heure présente où la science et la technologie ont largement montré tout ce que l'homme peut connaître et faire par lui-même, au point que l'idée d'un ordre antérieur à notre initiative est parfois devenue lointaine et difficile à imaginer. Par conséquent, ces questions requièrent une considération pausée, permettant d'affermir notre foi par une meilleure compréhension de son sens et de ses liens avec la raison, afin d'être à même d'éclairer les autres. Il va de soi qu'en deux éditoriaux nous ne pouvons qu'esquisser quelques voies, sans épuiser le sujet, d'autant que celui-ci a une incidence sur une multitude d'aspects de la foi chrétienne.

La révélation de la création

Partons de l'affirmation fondamentale de la Bible sur l'origine de tout ce qui existe, en particulier de chaque individu tout au long de l'histoire. Il s'agit d'une affirmation très concrète et facile à énoncer : nous sommes la création de Dieu, fruit de sa liberté, de sa sagesse et de son amour. **Tout ce qui plaît au Seigneur, il le fait, au ciel et sur terre, dans les mers et tous les abîmes** (Ps 135, 6). **Que tes œuvres sont nombreuses, Seigneur! toutes avec sagesse tu les fis, la terre est remplie de ta richesse** (Ps 104, 24).

Cependant, il arrive que les affirmations les plus simples recouvrent les réalités les plus complexes. Si, actuellement, la raison humaine perçoit cette vision du monde, peut-être confusément, elle n'y est pas arrivée en toute simplicité. Historiquement, la notion de création, dans le sens que l'Église lui donne dans le Crédo, n'est apparue que dans la révélation progressive faite au peuple d'Israël. Le soutien de la Parole divine a permis de mettre en évidence les limites des différentes conceptions mythiques sur les origines du cosmos et de l'homme, et d'aller au-delà des spéculations des brillants philosophes grecs jusqu'à reconnaître le Dieu d'Israël comme l'unique Dieu, qui a tout

créé du néant.

Un trait distinctif du récit biblique est le fait que Dieu a créé non à partir d'une matière préexistante mais par la seule force de sa parole : **Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut. [...] Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image » [...] Dieu créa l'homme à son image** (Gn 1, 3.26-27). Ce récit précise aussi qu'aucune trace du mal ne se trouvait à l'origine. **Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon** (Gn 1, 31). Or, la *Genèse* n'est pas avare en détails sur la façon dont le mal et la douleur se sont très tôt frayé un chemin dans l'histoire. Pourtant, en dépit de cette expérience universelle, la Bible affirme à de multiples reprises que le monde est essentiellement bon, que la création n'est pas une forme dégradée de l'être mais un don immense de Dieu. « L'univers n'a pas surgi comme le résultat d'une toute puissance arbitraire, d'une démonstration de force ni d'un désir d'auto-affirmation. La création est de l'ordre de l'amour. [...] **Tu aimes en effet tout ce qui existe, tu n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait ; car si tu avais haï quelque chose, tu ne l'aurais pas formé** (Sg 11, 24). Par conséquent, chaque créature est l'objet de la tendresse du Père, qui lui donne une place dans le monde. Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection.[\[2\]](#) »

Le début de l'Évangile selon saint Jean projette lui aussi une lumière décisive sur ce récit. **Au commencement était le Verbe** (Jn 1, 1), écrit-il en reprenant les premiers mots de la *Genèse* (cf. Gn 1, 1). Au commencement du monde est le *logos* de Dieu qui en a fait une réalité profondément rationnelle et radicalement pleine de sens. **Avec toi est la Sagesse, qui connaît tes œuvres et qui était présente quand tu faisais le monde ; elle sait ce qui est agréable à tes yeux et ce qui est conforme à tes commandements** (Sg 9, 9). Benoît XVI expliquait ainsi le terme grec employé pour désigner le Verbe de Dieu : « *Logos* désigne à la fois la raison et la parole – une raison qui est créatrice et capable de se communiquer, mais justement comme raison. Jean nous a ainsi fait don de la parole ultime de la notion biblique de Dieu, la parole par laquelle tous les chemins souvent difficiles et tortueux de la foi biblique parviennent à leur but et trouvent leur synthèse. Au commencement était le *Logos* et le *Logos* est Dieu, nous dit l'Évangéliste. La rencontre du message biblique et de la pensée grecque n'était pas le fait du hasard.[\[3\]](#) » Tout dialogue comporte un interlocuteur rationnel, doté d'un *logos*. C'est pourquoi le dialogue avec le monde que les philosophes grecs ont commencé à engager était possible précisément parce que la réalité créée est imprégnée de rationalité, d'une logique à la fois très simple et très complexe. Ce dialogue mettait en évidence cette affirmation résolue, à savoir que le monde « n'est pas le produit d'une nécessité quelconque, d'un destin aveugle ou du

hasard »[4], mais d'une intelligence pleine d'amour, d'un Être personnel qui transcende l'ordre de l'univers parce qu'il le précède.

Le noyau des récits sur la création

Les récits de la création dans le livre de la *Genèse* sont souvent perçus de nos jours comme des textes à la fois beaux et poétiques, débordant de sagesse, mais, au bout du compte, pas tout à fait à la hauteur de la sophistication et le sérieux méthodologique acquis depuis lors par la science et la critique littéraire et historique. Cependant, on ne peut traiter nos ancêtres avec dédain, au motif qu'ils ne possédaient pas de microscope, d'accélérateur de particules ou des magazines spécialisés ! Ce serait oublier facilement qu'ils savaient et voyaient des choses essentielles, que nous avons pu perdre de vue sur la route. Pour comprendre ce que quelqu'un ou un texte déterminé entend nous dire, il faut tenir compte de sa façon de parler, surtout si elle est différente de la nôtre. En ce sens, il convient de tenir compte que, dans les récits sur la création, « l'image du monde est dessinée sous la plume de l'auteur inspiré selon les caractéristiques de la cosmogonie de l'époque », et que c'est dans ce cadre précis que Dieu insère la nouveauté spécifique de sa révélation à Israël et aux hommes de tous les temps : « la vérité sur la création de tout, œuvre du Dieu unique »[5].

Cela dit, souvent, certains objectent que si la notion de création a joué un rôle dans le passé il serait naïf de nos jours d'essayer de la proposer de nouveau, car la physique moderne et les découvertes sur l'évolution des espèces auraient rendu obsolète l'idée d'un créateur intervenant pour créer et donner une forme au monde : la rationalité de l'univers serait, dans le meilleur des cas, une propriété intrinsèque de la matière. Parler d'autres agents reviendrait à défier le sérieux du discours scientifique. Cependant, la Bible écarte une telle lecture, par trop littéraliste. Par exemple, si nous comparons les deux récits sur les origines, qui se succèdent dans les deux premiers chapitres de la *Genèse*, nous observons des différences très claires qu'il n'est pas possible de mettre sur le compte d'une négligence de rédaction. Les auteurs sacrés étaient conscients qu'ils n'avaient pas à proposer une description détaillée et littérale de la façon dont a eu lieu l'origine du monde et de l'homme. Ils essayaient d'exprimer, à travers le langage et les concepts disponibles, quelques vérités fondamentales.

Lorsque nous arrivons à comprendre le langage spécifique de ces récits, un langage primitif mais empreint de sagesse et de profondeur, nous sommes capables d'en identifier le vrai noyau. Ils nous parlent d'« une intervention personnelle »[6], transcendant la réalité de l'univers : avant que le monde ne fut existant la liberté personnelle et la sagesse infinie du Dieu créateur. À

travers un langage symbolique, naïf en apparence, une profonde aspiration à la vérité se fraye un chemin, qu'il est possible de résumer ainsi : Dieu a fait tout cela parce qu'il l'a voulu ainsi [7]. La Bible ne cherche pas à se prononcer sur les stades de l'évolution de l'univers et l'origine de la vie, mais à affirmer la « liberté de la toute-puissance » [8] de Dieu, la rationalité du monde qu'il a créé et son amour pour lui. Ainsi, se déploie devant nos yeux une image de la réalité et de chacun des êtres qui la configurent, comme « un don qui surgit de la main ouverte du Père de tous » [9]. Sous l'éclairage de la foi en la création, nous voyons que la réalité a été marquée dans son noyau même par le signe de l'accueil. Le chrétien voit chez chaque être, y compris au milieu des imperfections, du mal et de la souffrance, un cadeau jailli de l'Amour et appelant à l'Amour : un cadeau dont il faut jouir et qu'il faut respecter, soigner et transmettre.

Marco Vanzini / Carlos Ayxelá

[1]. J. Ratzinger, *Dieu et le monde*.

[2]. Pape François, Litt. enc. *Loué sois-tu*, 24 mai 2015, n° 77.

[3]. Benoît XVI, Discours à l'Université de Ratisbonne, 12 septembre 2006.

[4]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 295.

[5]. Saint Jean Paul II, Audience, 29 janvier 1986.

[6]. J. Ratzinger, *La fiesta de la fe*, Desclée, Bilbao 1999, p. 25.

[7]. Une telle conviction était fortement enracinée dans la foi d'Israël, comme le montrent les propos qu'une mère tient à son fils, avant son martyre : « Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux, et sache que Dieu les a faits de rien et que la race des hommes est faite de la même manière » (2 M 7, 28).

[8]. R. Guardini, *La fine dell'epoca moderna. Il potere*. Morcelliana. Brescia 1993, p. 17.

[9]. Pape François, Litt. enc. *Loué sois-tu*, 24 mai 2015, n° 76.

[Retour au sommaire](#)

3. L'Amour qui embrasse le monde (La création II)

Après quelques réflexions sur les récits de la création, nous pouvons nous demander une nouvelle fois : en quel sens est-il raisonnable de nos jours de parler de création ?

Que l'amour tienne la place centrale du réel est une belle idée, source d'inspiration pour beaucoup. Or, assez souvent, il ne s'agit que d'une conviction nostalgique et l'on continue de penser que le monde serait bien meilleur si nous respections tous ce principe. Effectivement, l'expérience du mal, des injustices et des imperfections du monde semblent faire davantage de l'amour un idéal vers lequel tendre que la base sur laquelle bâtir l'édifice même du réel. « Pour l'homme moderne, en effet, la question de l'amour semble n'avoir rien à voir avec le vrai. L'amour se comprend aujourd'hui comme une expérience liée au monde des sentiments inconstants, et non plus à la vérité [\[1\]](#). »

En revanche, la foi chrétienne reconnaît comme origine de l'univers un Amour personnel et infiniment créatif, poussé jusqu'à l'extrême d'entrer comme l'un de plus dans la création pour la sauver. « D'un amour éternel je t'ai aimée, aussi t'ai-je maintenu ma faveur » (Jr 31, 3). Parmi ceux qui s'emploient avec enthousiasme à améliorer le monde, un bon nombre reconnaissent la grandeur de cette approche de la réalité, tout en pensant que l'idée d'un être personnel et éternel — un être antérieur au monde — répond en fin de compte à une manière de penser « mythique et contraire au système » [\[2\]](#) : quelque chose d'étranger à la trame rationnelle que nous pouvons partager avec les autres, dans la mesure où elle est fondée sur notre expérience commune du monde. Après avoir fait quelques réflexions sur les récits de la Genèse au sujet de la création, nous pouvons maintenant nous demander une nouvelle fois : En quel sens est-il raisonnable de nos jours de parler de création ?

Où est Dieu ?

Il est fréquent d'entendre la considération suivante, même chez ceux qui ont la foi. Alors que la science fonde ses affirmations sur des preuves avérées, l'idée de Dieu n'aurait pour base que des traditions ou des suppositions non

vérifiables. Il n'est pas facile, à première vue, de s'inscrire en faux contre cette idée. Cependant, si nous tenons compte du fait que l'expression « preuves avérées » signifie ici « évidences empiriques », nous comprendrons que la portée des certitudes scientifiques est limitée par la science elle-même puisque, de propos délibéré, elle se focalise sur les aspects empiriques et mesurables de la réalité. Ce choix stratégique lui a permis de croître exponentiellement, mais, en contrepartie, ses raisonnements ne peuvent pas embrasser le spectre complet de la réalité, ou du moins ils ne peuvent pas écarter la possibilité que ce spectre soit encore plus large. D'un autre côté, comme toutes les disciplines, y compris la théologie, la science expérimentale est fondée sur des présupposés qu'elle ne peut pas démontrer. L'un d'entre eux est l'existence même de la réalité sur laquelle porte son étude, ce qui réclame nécessairement une réflexion rationnelle d'un autre genre. Dès lors, la révélation chrétienne ne vient pas remettre en cause la méthode scientifique ni ses succès indéniables : elle les précède, tout en leur ouvrant des horizons plus larges.

Certes, la manière particulière dont Dieu se rend présent dans le monde pourrait le faire apparaître comme le grand absent. Saint Augustin écrivait à ce propos : « Rien n'est plus caché ni plus présent que Lui ; on le trouve difficilement là où il est et plus difficilement encore là où il n'est pas » [3]. Ce paradoxe, ce mélange de « oui » et de « non », une sorte de court-circuit, invite en réalité à ouvrir la rationalité à un autre niveau [4]. Dieu n'est pas une réalité comme les autres de notre monde ni n'intervient nécessairement dans les processus naturels par des voies empiriquement vérifiables. Il agit à un niveau beaucoup plus profond, en soutenant l'être même de toute chose, en faisant en sorte que les choses soient. Pour parler de lui, y compris pour nier son existence, le langage doit toujours aller au-delà du cadre rigoureux propre aux sciences expérimentales et s'intégrer dans un autre langage, que la science elle-même présuppose, possédant lui aussi sa rigueur : celui de la philosophie ou de la métaphysique. C'est pourquoi le dieu qu'on voudrait forcer à se révéler au moyen des instruments d'observation scientifiques ne serait pas le vrai Dieu, mais sa caricature, alors que le vrai Dieu n'interfère pas avec la science, se situant à un niveau de réalité antérieur à la science elle-même. Dieu ne tient pas dans les lois de la physique, étant donné que ce sont plutôt les lois de la physique qui doivent « tenir » en lui [5].

L'apport de la science a été déterminant pour rendre l'homme conscient de l'immensité de l'univers, de son évolution dynamique ; pour comprendre ses lois, tout comme sa trajectoire évolutive, une sorte de préhistoire biologique de l'apparition de l'homo sapiens sur la terre. Cependant, la science ne peut pas expliquer jusqu'au bout l'origine de l'univers, étant donné que cet événement n'est pas la charnière entre deux « états » d'une seule et unique

réalité. Expliquer la « loi » du passage du néant à la première forme embryonnaire de l'univers dépasse les possibilités de la science, puisque le néant échappe à n'importe quelle représentation scientifique. Toute théorie cosmologique prend comme point de départ une structure spatio-temporelle. Or, le néant en son sens radical, c'est-à-dire le non-être, se situe toujours en dehors de cette structure : le seuil qui sépare l'être et le néant est un seuil métaphysique [6]. Dès lors, le dialogue entre la science et la théologie devient non seulement souhaitable mais nécessaire, étant entendu que la médiation de la philosophie reste indispensable, moins comme un arbitre devant établir la paix entre les parties en litige que comme un interlocuteur capable de comprendre la portée et les possibilités des deux matières.

Au cœur du réel

Même si elle parvient jusqu'à l'origine de l'univers, la science restera toujours de ce côté-ci de la réalité, du côté de l'être. Parvenus à ce seuil, de nombreux scientifiques se sont rendu compte de la nécessité de se livrer à une réflexion philosophique, à partir de laquelle il sera possible de comprendre la nécessité d'un Créateur à l'origine de l'univers. « La beauté même de la création est certainement un grand livre. Contemple, regarde, lis sa partie supérieure et sa partie inférieure. Dieu n'a pas écrit avec de l'encre pour que tu puisses le connaître : il a mis sous tes yeux les choses mêmes qu'il a faites. Pourquoi cherches-tu une voix plus puissante ? Le ciel et la terre s'écrient : "C'est Dieu qui m'a fait" » [7].

Cependant, la philosophie elle aussi se heurte à des questions ultimes : Pourquoi l'être plutôt que le néant ? Pourquoi j'existe ? En ce sens, la foi chrétienne apporte « une image de Dieu nouvelle, la plus élevée que la raison philosophique puisse jamais forger ou concevoir. Or, la foi ne contredit pas la doctrine philosophique sur Dieu ; [...] la foi chrétienne en Dieu intègre en elle-même la doctrine philosophique sur Dieu et la porte à sa plénitude » [8]. Devant la question du pourquoi, du sens ultime de l'existence — une question qui, tôt ou tard, devient décisive pour tous —, on ne trouve que le silence. Mais la foi chrétienne accourt pour répondre avec sérénité : Dieu était déjà là avant le monde, il a pensé à lui et l'a créé par amour.

Cette affirmation si simple conduit, en réalité, à s'inscrire en faux contre une objection qui s'oppose à la notion de création : elle démythifie l'univers. La compréhension du monde comme création de Dieu est « la "Lumière" décisive de l'histoire [...], la voie pour briser les craintes qui avaient réprimé les hommes. Elle signifie la libération de l'Univers par la raison, la reconnaissance de sa rationalité et de sa liberté » [9]. Bien que la science soit capable de lire une partie importante de la logique interne de la nature, une

science sans Dieu ne délivrerait pas le monde de ses mythes, du moment qu'il resterait inévitablement des fissures à combler par d'autres explications [\[10\]](#). Il n'est pas possible qu'elle puisse un jour combler d'elle-même ces fissures, compte tenu de son autolimitation au domaine de l'empirique. De même, l'homme ne cessera pas de se poser toutes ces questions, montrant par-là, tout comme par la pratique de la science, qu'il a besoin d'aller bien au-delà de l'empirisme. L'esprit humain, en effet, se manifeste parmi d'autres par le fait que chacun de nous est bien conscient de son identité face au monde et qu'il se pose des questions au sujet de ces fissures. Par ailleurs, certains pourraient penser que le fait de se les poser est assez stupide. Cependant, tout cela met bien en évidence, y compris dans une réflexion purement philosophique, que nous sommes quelque chose de plus qu'une simple partie du monde, bien qu'étant un microcosme qui partage avec l'univers les mêmes éléments.

La liberté personnelle et l'auto-conscience grâce auxquelles nous percevons que nous sommes distincts du monde, sont de ce fait comme de grosses fissures par lesquelles l'homme peut s'ouvrir à la transcendance : elles parlent d'un Dieu personnel encore plus radicalement distinct du monde, qu'il a librement créé. Réciproquement, la reconnaissance que la réalité tire son origine de cette Liberté créatrice est l'enjeu de la liberté humaine elle-même et, par conséquent, de la dignité de chaque personne [\[11\]](#). Tel est un des sens fondamentaux de l'affirmation de la Genèse que « Dieu a créé l'homme à son image » (Gn 1, 27) : nous sommes un miroir qui permet d'entr'apercevoir Dieu. Voilà pourquoi le bienheureux John Henry Newman trouvait dans la conscience « notre grand maître intérieur pour la religion » [\[12\]](#), un « principe de connexion entre la créature et le créateur » [\[13\]](#).

La foi en la création ne vient pas ajouter de l'extérieur « le monde de l'esprit » au monde matériel : elle affirme résolument plutôt que Dieu embrasse l'univers matériel tout entier. L'intuition poétique de Dante l'a exprimé en termes immortels : « Dieu est l'Amour qui meut le Soleil et les autres étoiles » [\[14\]](#). Au cœur du réel se trouve Dieu et Dieu aime le monde et chacun de nous : « C'est la clef de l'amour qui a ouvert sa main pour produire les créatures » [\[15\]](#). En ce sens, une pensée récurrente de saint Josémariam possède une grande profondeur théologique. Au moment de passer à l'action, il avait l'habitude de dire que la raison la plus surnaturelle en est « parce que nous en avons envie » [\[16\]](#). La liberté et l'amour, comme la rationalité et le monde, parlent de Dieu. Dès lors, si saint Augustin voyait Dieu dans le livre de la nature, il le trouvait aussi dans l'intimité de son âme : « Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors et c'est là que je te cherchais [...] Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité ; tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité. » [\[17\]](#)

Le miracle du monde

La réalité des miracles répond à la même priorité qui est celle de la liberté, de l'amour et de la sagesse de Dieu par rapport au monde. Dans son style paradoxal caractéristique, Chesterton disait : « Si quelqu'un croit à l'inaltérabilité des lois de la nature, il ne peut croire aux miracles d'aucune époque. Si quelqu'un croit à une volonté antérieure aux lois, il peut croire aux miracles de n'importe quelle époque » [\[18\]](#). Les trois évangiles synoptiques parlent d'un lépreux qui s'approche de Jésus pour lui demander sa guérison. Jésus répond : « Je le veux, sois purifié » (Mt 8, 3). Dieu guérit cet homme parce qu'il la voulu et, de la même manière qu'il a créé le monde, il nous a créés chacun de nous parce qu'il la voulu, par amour. Commentant le récit d'un autre miracle, la guérison d'un aveugle, Benoît XVI disait : « Ce n'est pas un hasard si le commentaire final des personnes après le miracle rappelle le jugement de la création au début de la Genèse : "Tout ce qu'il fait est admirable" (Mc 7, 37). Dans l'action guérissante de Jésus, la prière a un rôle évident, à travers son regard élevé vers le ciel. La force qui a guéri le sourd-muet est certainement provoquée par la compassion pour lui, mais elle provient du recours au Père. Ces deux relations se rencontrent : la relation humaine de compassion avec l'homme, qui entre dans la relation avec Dieu, et devient ainsi guérison. » [\[19\]](#)

Les miracles ne sont donc pas des exceptions remettant en question la solidité et la rationalité du monde mais visent la racine même de cette solidité : ils mettent en évidence ce vrai miracle qu'est l'existence même de l'univers et de la vie. Le vrai miracle, *miraculum* ce devant quoi on ne peut qu'être admiratif, est la création opérée par Dieu. L'ouverture de la raison à ce commencement des commencements non seulement rend les miracles raisonnables, mais rend raisonnable surtout le monde lui-même. « L'uniformité et la généralité des lois naturelles [...] amènent à penser que la nature se suffit à elle-même. Cependant, il n'y a pas de solution de continuité entre la création et l'événement le plus habituel et banal. Le miracle intervient pour que nous en soyons convaincus. » [\[20\]](#)

On dit parfois que « nous vivons par miracle », pour évoquer la manière surprenante dont certains problèmes ou dangers trouvent une solution. En réalité, l'expression exprime une vérité radicale : chaque instant de notre vie ordinaire se déroule au milieu du miracle d'un monde qui existe par amour. « Chacun de nous, chaque homme et chaque femme est un miracle de Dieu, il est voulu par Lui et Dieu le connaît personnellement » [\[21\]](#). Comme saint Paul le disait à ceux qui l'écoutait à l'Aréopage « c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28). C'est pourquoi, « pour la tradition judéo-chrétienne, dire "création", c'est signifier plus que "nature",

parce qu'il y a un rapport avec un projet de l'amour de Dieu dans lequel chaque créature a une valeur et une signification. » [\[22\]](#)

« Je te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis, merveille que tes œuvres » (Ps 139, 14) : la foi en la création se mesure à une attitude de profonde reconnaissance. Malgré la souffrance et le mal présents dans le monde, la réalité tout entière apparaît comme une promesse de bonheur, en particulier notre existence et celle de ceux qui nous entourent : « Ah ! vous tous qui avez soif, venez vers l'eau, même si vous n'avez pas d'argent, [...] Venez, achetez sans argent, sans payer, du vin et du lait » (Is 55, 1). L'homme se sait sans moyens, car il l'est réellement, tout en étant destinataire d'une générosité infinie qui l'appelle à vivre et à vivre pour toujours. Saint Irénée en offre une synthèse dans sa célèbre maxime : « Car la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu » [\[23\]](#). Dans cette perspective, la vie n'est pas une simple lutte pour obtenir le succès ou pour survivre, y compris dans les conditions les plus extrêmes, mais un espace pour la reconnaissance, pour l'adoration, dans lesquelles l'homme trouve son vrai repos [\[24\]](#). « Quelle merveilleuse certitude de savoir que la vie de toute personne ne se perd pas dans un chaos désespérant, dans un monde gouverné par le pur hasard ou par des cycles qui se répètent de manière absurde ! Le Créateur peut dire à chacun de nous : “Avant même de te former au ventre maternel, je t'ai connu” (Jr 1, 5). Nous avons été conçus dans le cœur de Dieu, et donc, “chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire” » [\[25\]](#).

Marco Vanzini / Carlos Ayxelá

Lectures pour approfondir

Catéchisme de l'Église Catholique, nos 279-324

Pape François, Enc. *Loué sois-tu*, ch. II, « L'Évangile de la Création » (nos 62-100)

Benoît XVI

- Audience, 6 février 2013 ; Audience, 9 septembre 2005
- Homélie de la Veillée Pascale, 23 avril 2011 ; Homélie de la Veillée Pascale, 7 avril 2012
- Message au Meeting de Rimini, 10 août 2012
- Discours à l'Académie Pontificale des Sciences, 31 octobre 2008

- Discours à l'Université de Ratisbonne, 12 septembre 2006

Jean Paul II

- Catéchèse sur la création, 8 janvier 1986 – 23 avril 1986

- Memoria e identità, Planeta, Barcelona 2005

Artigas, M.; Turbón, D. Origen del hombre. Ciencia, filosofía y religión, Eunsa, Pamplona 2007.

Chesterton, G. K. Santo Tomás de Aquino, Rialp, Madrid 2016 (On Saint Thomas Aquinas).

Guardini, R.

- El principio de las cosas: Meditaciones sobre los tres primeros capítulos del Génesis, publicado en Meditaciones Teológicas, Cristiandad, Madrid, 1965, 13-113. (Der Anfang der Dinge [Meditationen über Genesis, Kapitel 1-3]).

- “El ojo y el conocimiento religioso”, en Los sentidos y el conocimiento religioso, Cristiandad, Madrid, 1965, 21-48. (“Das Auge und die religiöse Erkenntnis”).

- La aceptación de sí mismo. Lumen, Buenos Aires 2016; Cristiandad, Madrid 1962 (Die Annahme seiner selbst).

Kehl, M. La creación, Sal Terrae, Bilbao 2011 (Schöpfung: Warum es uns gibt).

Marmelada, C.; Palafox, E.; Llano, A. En busca de nuestros orígenes. Biología y trascendencia del hombre a la luz de los últimos descubrimientos, Rialp, Madrid 2017.

Maspero, G.; O’Callaghan, P. Creatore perché Padre. Introduzione all’ontologia del dono, Cantagalli, Siena 2012.

Polkinghorne, J. Science and Theology, Parallelisms, en Tanzella-Nitti, G. y Strumia, A. (eds.), Interdisciplinary Encyclopedia of Religion and Science, www.inters.org.

Ratzinger, J.

- Progetto di Dio. Meditazioni sulla creazione e la Chiesa, Marcianum Press, Venecia 2012 (Gottes Projekt. Nachdenken über Schöpfung und Kirche).

– Creación y pecado, Eunsa, Pamplona 2005 = En el principio creó Dios [incluye la conferencia Consecuencias de la fe en la creación], Edicep, Valencia 2008 (Im Anfang schuf Gott. Vier Münchener Fastenpredigten über Schöpfung und Fall. Konsequenzen des Schöpfungsglaubens).

– Dios y el mundo. Creer y vivir en nuestra época, Random House Mondadori, Barcelona 2002, pp. 106-136 (Gott und die Welt. Glauben und Leben in unserer Zeit).

Sanz, S. La creación, en www.opusdei.org.

Tanzella-Nitti, G. Creation, en Tanzella-Nitti, G. y Strumia, A. (eds.), *Interdisciplinary Encyclopedia of Religion and Science*, www.inters.org.

[1]. Pape François, Enc. *Lumen Fidei* (29-VI-2013), 27.

[2]. J. Ratzinger, *La fiesta de la fe*, Desclée, Bilbao 1999, 25.

[3]. Saint Augustin, *De quantitate animae*, 34, 77.

[4]. C'est en ce sens que Benoît XVI a parlé du « courage pour élargir la raison » (Discours à l'Université de Ratisbonne -, 12 septembre 2006).

[5]. « Albert Einstein disait que dans les lois de la nature “se révèle une raison si supérieure que toutes les pensées ingénieuses des hommes et leur agencement ne sont, en comparaison, qu'un reflet tout à fait futile” [...]. Une première voie, donc, qui conduit à la découverte de Dieu consiste à contempler la création avec un regard attentif. » (Benoît XVI, Audience, 14 novembre 2012).

[6]. Saint Thomas d'Aquin explique que pour tirer l'être du néant il faut une « puissance infinie » (cf. *Somme Théologique* I, q. 45, 5, ad 3) : une capacité qui ne peut être communiquée à aucune créature, précisément parce que les créatures sont contingentes, c'est-à-dire qu'elles pourraient n'avoir jamais existé, comme nous le constatons dans notre propre existence (*Somme Théologique* I, q. 104, 1).

[7]. Saint Augustin, *Sermon* 68, 6.

[8]. J. Ratzinger, *El Dios de la fe y el Dios de los filósofos*, Encuentro, Barcelona 2007, 13.

[9]. J. Ratzinger, *Creación y pecado*, Eunsa, Pamplona 2005, 37.

[10]. Nombreux sont les scientifiques qui pensent de la sorte ; il suffit de citer Einstein qui, à partir d'une idée assez particulière de Dieu, est allé jusqu'à dire que « la science sans la religion est boiteuse ; la religion sans la science, aveugle » (*Pensieri, idee, opinioni* (1934-1950), Newton Compton, Roma 1996, p. 29) ; et Georges Le maître, prêtre et physicien, qui a posé les bases de ce qui serait postérieurement connu, au début ironiquement mais plus tard sérieusement, comme le Big Bang.

[11]. Cf. J. Ratzinger, *La fiesta de la fe*, 25-26 : « Si, en partant de la réalité, la personnalité n'est pas possible ou n'existe pas, elle ne peut non plus exister ».

nulle part ailleurs. Ou bien la liberté est possible en partant de la réalité, ou elle n'existe pas ».

[12]. Bienheureux John Henry Newman, *An Essay in Aid of a Grammar of Assent*, Longmans Green and Co, London 1903, 389.

[13]. *Ibidem*, 117.

[14]. «L'amor che move il sole e l'altre stelle» (Dante, *Commedia*. Paradiso, XXXIII, 145).

[15]. Saint Thomas d'Aquin, *Commentum in secundum librum Sententiarum*, Prologus (cité par *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 293).

[16]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 184.

[17]. Saint Augustin, *Confessions*, X, 27, 38

[18]. G. K. Chesterton, *Orthodoxy*, New York, Dover 2012, 67.

[19]. Benoît XVI, Audience générale, 14 décembre 2011.

[20]. J. Guitton, *Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin*, Aubier, Paris 1955, 176-177.

[21]. Benoît XVI, Audience générale, 23 mai 2012.

[22]. Pape François, *Loué sois-tu*, 76.

[23]. Saint Irénée, *Adversus haereses*, 4, 20, 7 (cité par *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 294).

[24]. Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 347. Création, miracle, adoration, reconnaissance... Ce n'est pas par hasard que tous ces motifs convergent vers le mystère eucharistique. « L'Eucharistie unit le ciel et la terre, elle embrasse et pénètre toute la création. Le monde qui est issu des mains de Dieu, retourne à lui dans une joyeuse et pleine adoration » (Pape François, *Loué sois-tu*, 236).

[25]. Pape François, *Loué sois-tu*, 65 ; cf. Benoît XVI, Homélie dans la messe inaugurale de son pontificat, 24 avril 2005.

[Retour au sommaire](#)

4. Ce courant trinitaire d'Amour

Le mystère de la Sainte Trinité change profondément notre regard sur le monde. Il nous révèle la réalité comme tissée par l'Amour.

Nous autres chrétiens, nous savons que l'origine de tout ce qui existe se trouve dans le Père, le Fils et l'Esprit Saint. On devient chrétien par le baptême au nom des trois Personnes divines. Notre vie tout entière est marquée par le signe de la Croix, « **au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit** », selon les propos de Jésus (cf. Mt 28, 19). Or, cette foi en la Trinité, que signifie-t-elle pour notre vie et comment se traduit-elle dans notre existence quotidienne, dans notre vie de famille, notre travail et notre repos ?

Même s'il faudra attendre le ciel pour comprendre jusqu'à quel point la Trinité est notre vrai foyer et « **notre vie est cachée avec le Christ en Dieu** » (Col 3, 3), la foi chrétienne nous place d'ores et déjà sur le chemin menant vers ce Mystère, réponse à toutes nos interrogations, et nous dit qui nous sommes réellement. Le mystère de la Trinité change en profondeur notre regard sur le monde et transfigure notre existence : ce qui serait en soi banal ou insignifiant s'illumine de l'intérieur. Nous allons nous arrêter à deux des nombreux aspects de la foi en la Trinité : la profondeur du mystère et la valeur divine de l'amour humain. Ils sont très en rapport l'un avec l'autre.

Le Mystère des mystères

Depuis les premières générations chrétiennes, les théologiens, les saints et tous ceux ayant eu une expérience authentique et intense de Dieu ont manifesté une prédilection particulière pour son mystère, le mystère de la Trinité (*Mysterium Trinitatis*). Dans la vie courante aussi, il est souvent question de mystères, même si c'est dans le sens d'une réalité d'un accès difficile ; ainsi, on cherche à découvrir le meurtrier dans un roman policier, ou la solution d'une équation ou d'un problème difficile. Dans tous les cas, ce terme se rapporte aux limites de notre capacité de connaître. En revanche, lorsqu'il est question du mystère de Dieu, cela concerne surtout Dieu dans sa profondeur infinie, bien plus que nous-mêmes. Si le mystère de Dieu est insondable, ce n'est pas en raison de son obscurité mais plutôt d'un excès de lumière : en le contemplant, les yeux de notre intelligence sont éblouis, comme lorsqu'ils regardent le soleil au beau milieu de la journée.

Une pieuse légende médiévale, présente aussi dans l'iconographie, raconte

qu'un jour saint Augustin se promenait sur la plage, cherchant à comprendre comment Dieu peut être à la fois un et trine. Il rencontra un enfant qui, à l'aide d'un petit sceau, versait l'eau de la mer dans un trou creusé dans le sable, pour faire entrer toute la mer dans le trou. Ce Père de l'Église chercha à lui faire comprendre à quel point sa prétention était impossible. Et l'enfant de répondre qu'il est encore plus absurde d'essayer de comprendre le mystère de la Trinité. Le mystère de Dieu est immense comme la mer, comme la lumière aveuglante du soleil. Devant « l'océan de l'amour infini », la seule vraie réponse raisonnable est de s'y immerger plein de confiance [1], de « plonger dans cette mer immense » [2].

Lors d'une de ses catéchèses, saint Josémaria proposait une explication au moyen d'une formule vraiment efficace pour parler de Dieu. « Lorsqu'on te dira qu'ils ne comprennent pas la Trinité et l'Unité, tu répondras que moi non plus je ne la comprends pas, mais que je l'aime et la vénère. S'ils comprenaient les grandeurs de Dieu, si Dieu tenait dans ma pauvre petite tête, comme il serait petit... et, cependant, il tient, il veut tenir, dans mon cœur, il tient dans la profondeur immense de mon âme, qui est immortelle » [3]. Un Dieu totalement compréhensible ne serait plus un mystère mais plutôt bien peu de chose. En revanche, le paradoxe chrétien consiste en ce que la Trinité infinie ne peut être comprise par notre intelligence, tout en habitant en nous, en notre cœur.

La difficulté pour comprendre le mystère du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ne tient pas à son absurdité, mais au fait qu'il s'agit d'un mystère d'amour : une communion de Personnes. Notre Dieu est un mystère parce qu'il est amour : tout en lui est don parfait et éternel. Le monde créé est expression de cet amour. À travers le monde et les personnes qui nous entourent, nous pouvons comprendre pourquoi la foi est nécessaire pour accéder à cette vérité que même les plus grands des philosophes ont été incapables de trouver sans la Révélation. Il n'est pas question de croire en quelque chose d'absurde, mais d'entrer dans la dimension personnelle. Ce n'est possible que si nous ouvrons notre cœur. « Seigneur, merci parce que tu si grand que tu ne tiens pas dans ma tête et merci aussi parce que tu tiens dans mon cœur ! » [4]

Pourquoi Dieu se cache-t-il dans son mystère ? À vrai dire, il ne se cache pas : il arrive à l'homme d'être incapable de pénétrer dans l'intimité de l'âme d'autrui, sauf si celui-ci révèle par un acte volontaire ce qu'il a dans son cœur, comme ses souvenirs, ses rêves, ses soucis ou ses peurs. Même s'il est possible d'en apprendre quelque chose de l'extérieur, une « révélation » de nous-mêmes est nécessaire pour que quelqu'un d'autre ait vraiment accès à ce qui se trouve à l'intérieur de nous ; sans compter que le destinataire de notre « révélation » doit être capable de la comprendre et de l'assimiler. Ne soyons

pas étonnés si le mystère de Dieu nous dépasse : nos yeux ont besoin de s'habituer petit à petit à sa lumière. C'est pourquoi, si dans la vie de chaque jour les hommes doivent apprendre à « toujours ôter leurs sandales devant la terre sacrée de l'autre » [5], la première attitude devant le mystère de la Trinité est celle de l'humilité et d'un profond respect, parce que nous entrons dans l'espace de la Liberté et du Don, cette Liberté et ce Don qui sont précisément l'origine de l'Amour, de tout amour.

L'Amour des amours

« Il n'y a d'autre amour que l'Amour ! » affirmait saint Josémaria en 1931 [6]. L'immersion dans la profondeur du mystère du Dieu un et trine nous amène à lire le monde et l'histoire sous cet éclairage, « **la lumière véritable** » (Jn 1, 9). C'est comme si nous passions d'une tentative de déchiffrer un texte dans la pénombre à une lecture en plein soleil et que nous nous rendions compte que nous n'en avons pratiquement rien compris. « **Dieu est amour** » (1 Jn 4, 16), car il est une communion éternelle de trois Personnes qui se donnent réciproquement l'une à l'autre, sans réserve : trois Personnes unies de façon absolue et éternelle pour une relation dans un don total et libre de Soi. Le sens du monde et de l'existence de chaque homme repose sur cette liberté authentique, « ce courant trinitaire d'Amour » [7].

Le Père, en effet, engendre le Fils en lui donnant tout ce qu'il est et non simplement une part de ce qu'il possède. La première Personne divine est le Père avec son être tout entier, Père sans limite, de sorte que non seulement le Fils qu'il engendre lui ressemble mais qu'il ne fait qu'un avec lui : il est Dieu lui-même dans son éternité et son infinitude. Le Fils, Image parfaite du Père, se donne à son tour à lui, c'est-à-dire répond au don reçu en se donnant lui-même totalement au Père, comme celui-ci s'est donné à lui. Le Don que le Père et le Fils échangent éternellement entre eux est l'Esprit Saint, troisième Personne de la Trinité. L'Esprit Saint est l'Amour qui unit les deux premières Personnes et il est Dieu, car ne faisant qu'un avec elles. Ainsi, notre Dieu est un et trine précisément parce qu'il est Amour absolu, Don parfait, sans réserve, sans condition : l'Amour dont nous rêvons tous.

Saint Augustin, tout en étant conscient des limites de nos concepts, en a fourni une explication qui permet de saisir quelques lueurs de la vie intime de la Trinité. L'amour, a-t-il écrit dans son traité sur la Trinité, implique toujours la présence d'un amant, d'un aimé et de son amour [8]. De façon analogue, pour que l'on puisse parler de don, il doit y avoir quelqu'un qui donne, un autre qui reçoit et ce qui est donné : le don, le présent. Seule cette triade fait l'Amour. Lorsque l'Amour ou le Don est infini, entrant de ce fait dans l'espace du mystère de Dieu, ces trois termes sont infinis et parfaits. De sorte

que notre Dieu est un et trine précisément parce qu'il est Amour. C'est de cet Amour sans limite que jaillit « le désir d'infini que nous avons tous, la nostalgie de l'éternel que nous avons tous » [\[9\]](#), un désir qui vise justement cet Amour.

Beatissima, telle est une des épithètes latines accolées par les chrétiens au Nom de la Trinité, c'est-à-dire très heureuse. En Dieu tout est bonheur, cherchant à se communiquer. C'est la raison pour laquelle il a créé toutes choses : pour nous introduire dans son bonheur infini. Le monde où nous vivons et l'existence de chacun tirent leur origine du Don éternel réciproque qu'est la vie du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. L'homme existe, donc, dans la mesure où il est aimé par les trois Personnes divines. Voilà pourquoi sa valeur est infinie. Sous cet éclairage « aussi bien l'origine que la fin de la création nous semblent admirables, car elles consistent dans l'amour. Un amour absolument désintéressé, parce que Dieu n'a nullement besoin de nous : c'est nous qui avons besoin de lui » [\[10\]](#).

Si le monde jaillit du débordement de l'Amour des trois Personnes divines, l'amour détermine le sens de la vie de celui qui croit en la Trinité. Dès lors, tout amour véritable renvoie, dans son noyau le plus intime, à la Trinité, comme le pape François le disait récemment, en reprenant des enseignements de saint Jean Paul II [\[11\]](#). Ainsi, l'importance fondamentale de la famille pour la foi chrétienne n'est pas liée uniquement à sa dimension morale ou à des considérations sociologiques. La relation féconde des époux est une image qui peut guider pour aller à la rencontre du mystère de la Trinité : « Le Dieu Trinité est communion d'amour, et la famille est son reflet vivant. [\[12\]](#) »

Par conséquent, le chrétien sait que le premier principe de tout ce qui existe n'est pas une unité abstraite ou une idée universelle, mais une communion de Personnes : une communion radieuse de bonheur. Le fond de la réalité, ce qui est le plus vrai, se trouve dans les relations interpersonnelles. La nature du bonheur est un mystère qui commence à se dévoiler précisément là et le sens de la vie se situe à cette profondeur. L'amitié, le service des autres, la fraternité, l'amour sous toutes ses formes, ce ne sont pas uniquement de belles paroles ou des comportements positifs dictés par un cœur bon. Le soin plein d'amour des relations interpersonnelles devient l'acte le plus réaliste et efficace, le meilleur investissement possible, car le fondement de la réalité est trinitaire. Le péché, en revanche, est essentiellement superficiel : il ne voit pas ce qui compte vraiment et conduit aux pires investissements. Le péché se ferme à l'autre et l'élimine ; il suppose une vraie myopie existentielle dont nous avons tous besoin d'être guéris. La révélation de la Trinité, et la foi qui se déploie à partir de ce mystère, est un collyre pour nos yeux. Elle nous montre comment réussir vraiment dans la vie et comment les gagner tous pour

la Vie.

Le regard des saints, qui se savent pécheurs comme tout le monde, évolue entre le ciel et la terre ; il reconnaît que la vraie réalisation personnelle passe par l'amour et le service qui dégagent l'accès à la réalité la plus authentique. Les gestes de l'affection, comme une accolade ; ou ceux de la courtoisie, comme la poignée de main, sont un écho de l'amour de la Trinité, pour autant qu'ils expriment la disponibilité ou le désir d'être l'un dans l'autre, comme les Personnes divines sont l'une dans l'autre. « Qui m'a vu a vu le Père », dit Jésus à Philippe (Jn 14, 9). Qui voit le Fils voit le Père, parce que le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père : ils sont tout Amour. Telle est la vie de la Trinité, la vie à laquelle Dieu nous appelle : la vie du Père consiste à donner sa vie au Fils ; la vie du Fils consiste à remercier le Père pour le don de la vie ; l'Esprit Saint est lui-même cette vie de l'un pour l'autre.

Il en découle une autre dimension de la contemplation du monde à la lumière de la Trinité : si le principe de toute chose est notre Dieu, alors l'Amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père se trouve à l'origine et à la fin de la réalité. L'Écriture le laisse entrevoir par l'image de l'Esprit de Dieu qui planait au-dessus des eaux (cf. Gn 1, 2) : l'Amour de la Trinité embrasse l'univers. D'une façon plus explicite encore, le prologue du quatrième Évangile dit, en reprenant le récit de la création sous l'éclairage de l'incarnation du Verbe, que « **tout fut par lui** » (Jn 1, 3). En tout se reflète la Filiation du Christ et tout est ordonné à lui (cf. Ep 1, 10). Les étoiles lointaines, les profondeurs de la mer, les sommets les plus hauts ou les fleurs les plus épanouies, tous parlent du don absolu que le Père déverse dans la génération du Fils : tout est icône de cette relation éternelle d'amour. La création tout entière parle du Christ, comme la liturgie le dit, en paraphrasant saint Paul : « Maintenant le dessein du Père s'accomplit : faire du Christ le cœur du monde » [\[13\]](#).

De là naît la possibilité de contempler le monde et l'histoire, dans leurs dimensions les plus quotidiennes et prosaïques, comme lieu de la rencontre avec Dieu, comme tâche filiale confiée à l'homme par le Père dans le Christ. À la lumière de la Trinité, le chrétien peut se reconnaître comme « associé » de Dieu, comme héritier dans le Christ de toute chose, en collaborant avec lui pour tout ramener au Père, dans une profonde reconnaissance pour son don : lui-même est *tout entier* reconnaissance. Voilà le cœur de toute messe, l'acte eucharistique le plus authentique, par l'intermédiaire duquel la création renoue avec ses origines, avec la Trinité.

Marie et la Trinité

Un jour saint Josémaria faisait cette confidence : « J'essaie d'arriver à la Trinité du Ciel par cette autre trinité de la terre : Jésus, Marie et Joseph. Ils sont pour ainsi dire plus accessibles » [14]. L'amour des trois personnes de la Sainte Famille et leurs relations de don réciproque le guidaient dans sa contemplation de la Très Sainte Trinité, en remontant le fleuve en quête de ses sources, en partant des amours pour aller jusqu'à l'Amour des amours.

Sainte Marie est celle qui a le mieux réalisé ce retour à Dieu, cette restitution dans le Christ du monde à la Trinité. L'existence de Marie est trinitaire ; elle est complètement transfigurée par l'amour. Marie reçoit son être et le remet de nouveau au Père dans le Christ grâce à l'Esprit Saint, qui est l'Amour et qui l'a couverte de son ombre (cf. Lc 1, 35). Marie est une créature. Marie est une femme de Palestine, mais tout en elle est imprégné de l'amour qui constitue la relation éternelle entre le Père et le Fils. Ainsi, elle est Reine de la création et de l'histoire : tout a été confié à son Cœur immaculé, parce que personne ne connaît le monde mieux qu'elle, personne ne le transforme mieux qu'elle, à travers son dialogue intime et confiant avec chacune des Personnes de la Trinité. Avec elle, nous pouvons vivre « au sein de la Trinité [...], pénétrer dans le Père et y découvrir de nouvelles dimensions qui illuminent les situations concrètes et les changent » [15], qui permettent de « faire du Christ le cœur du monde ».

Giulio Maspero

[1]. Benoît XVI, Litt. enc. *Spe Salvi* (30 novembre 2007), n° 12.

[2]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion familiale, 14 juin 1974 (Catequesis en América, 1974, vol. I, p. 449).

[3]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion familiale, 9 février 1975 (Catequesis en América, 1975, vol. III, p. 75).

[4]. *Ibid.*

[5]. Pape François, Exhor. ap. *Evangelii Gaudium* (24 novembre 2013), n° 169.

[6]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 417. Cf. commentaire dans l'édition historico-critique.

[7]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 85.

[8]. Saint Augustin, *De Trinitate*, 8. 10. 14.

[9]. Pape François, Audience, 27 novembre 2013.

[10]. Jean Daniélou, *La Trinità e il mistero delle'esistenza*, Queriniana, Brescia 1989, p. 44.

[11]. Cf. Pape François, Exhort. ap. *Amoris Lætitia* (19 mars 2016), n° 63. Cf. saint Jean Paul II, Angélus, 7 juin 1998.

[12]. Pape François, *Amoris Lætitia*, n° 11.

[13]. Telle est la version italienne de la troisième antienne des vêpres en la fête II de la IVème semaine du Temps Ordinaire.

[14]. Saint Josémaria, « Consummati in unum ! », dans *En diálogo con el Señor*, édition historico-critique, Rialp, Madrid 2017, p. 422.

[15]. Pape François, *Evangelii Gaudium*, n° 283.

[Retour au sommaire](#)

5. « C'est ta face, Seigneur, que je cherche » : la foi en un Dieu personnel

La foi chrétienne est une foi qui a un Visage, une foi qui dit : tu n'es pas seul au monde... Quelqu'un a voulu que tu existes et t'a dit : « Vis ! ».

De toi mon cœur a dit : « Cherche sa face. » C'est ta face, Seigneur, que je cherche (Ps 27, 8). Ce verset du psalmiste répond à un motif qui traverse la Sainte Écriture, depuis la *Genèse* jusqu'à l'*Apocalypse* [\[1\]](#) : c'est toute l'histoire de Dieu avec les hommes, qui se poursuit dans les replis de ses pages. Ce désir exprime donc aussi quelque chose qui bat, de façon plus ou moins explicite, dans le cœur des hommes et des femmes du XXI^e siècle. S'il a pu sembler, pendant des années, que le déclin de la religion dans le monde occidental était inéluctable, que la foi en Dieu n'était pratiquement plus qu'un meuble obsolète au regard de la culture moderne et du monde scientifique, *de facto* la quête de Dieu et d'un sens transcendant de l'existence personnelle est toujours vivante.

Nonobstant, un changement qualitatif notable a eu lieu dans cette recherche du sacré. Le contexte des croyances est plus complexe et fragmenté aujourd'hui qu'autrefois. Dans l'Église Catholique, la pratique a diminué. Parallèlement le nombre de ceux qui se déclarent chrétiens tout en n'acceptant pas tel ou tel aspect de la doctrine de la foi et de la morale augmente. La tendance existe aussi à mêler librement des croyances diverses (par exemple, christianisme et bouddhisme). Ceux qui affirment croire en une force impersonnelle mais non pas dans le Dieu de la foi chrétienne sont plus nombreux, ainsi que les membres des religions non chrétiennes, en particulier orientales, ou des mouvements tel que le *New Age*. Pour beaucoup, l'image du divin s'estompe dans les contours d'une force cosmique, d'une source d'énergie spirituelle ou d'un être distant et indifférent. En définitive, nous pouvons dire que, dans l'atmosphère culturelle actuelle, il est plus difficile de *reconnaître le visage d'un Dieu personnel*, de croire vraiment au message chrétien selon lequel Dieu s'est rendu visible en Jésus Christ, ou de faire l'expérience vitale de sa proximité.

Si certaines cultures proposent une vision impersonnelle de Dieu, c'est en raison d'une influence trop modeste de la foi chrétienne. De plus, dans le

monde occidental, il s'agit plutôt d'un phénomène culturel complexe, « un étrange oubli de Dieu », de sorte qu'il « semble que rien ne change même s'il n'est pas là » [2]. Cet oubli, incapable d'empêcher « un sentiment de frustration, d'insatisfaction de tout et de tous » [3], se manifeste entre autres par la tendance à envisager la religion dans une perspective individuelle, comme une « consommation » d'expériences religieuses en fonction des besoins spirituels de chacun. Un tel angle d'attaque rend difficile de comprendre que Dieu nous appelle à une relation personnelle. En même temps, une autre approche, assez étendue autrefois, ne facilitait pas non plus la bonne perspective, pour autant que la pratique religieuse était contemplée comme une « obligation » ou un simple devoir extérieur envers Dieu. Assez éclairant est, à ce propos, le regard pénétrant sur l'histoire du bienheureux John Henry Newman : « Chaque siècle est comme tous les autres, même si ceux qui en font partie pensent qu'il est pire que les précédents » [4].

Le contexte où la foi chrétienne évolue actuellement comporte certainement une nouvelle complexité. Mais, aujourd'hui comme hier, il est possible de redécouvrir la force irrésistible d'une foi qui a un Visage et qui nous dit : Tu n'es pas seul dans le monde ; Quelqu'un a voulu que tu existes et qui t'a dit « vis ! » (cf. Ex 16, 6) ; et il veut que tu sois heureux pour toujours. Le Dieu de Jésus-Christ, accusé « d'avoir amoindri la portée de l'existence humaine, en enlevant à la vie la nouveauté et l'aventure » [5], souhaite réellement que nous ayons la vie, et une vie surabondante (cf. Jn 10, 10), c'est-à-dire un bonheur que rien ni personne ne pourra nous enlever (cf. Jn 16, 22).

Le mystère d'un Visage et les idoles sans visage

De nos jours, spécialement en Occident, certains perçoivent la spiritualité et la religion comme étant antagoniques. Alors qu'ils trouvent authenticité et proximité dans la « spiritualité », à vrai dire plutôt dans leurs expériences et leurs sentiments, ils ne voient dans la religion qu'un corps de normes et de croyances qui leur est étranger. La religion apparaît ainsi comme un objet d'intérêt historique et culturel, mais non pas comme une réalité essentielle pour la vie personnelle et sociale. À part d'autres facteurs, cela est peut-être dû à certaines carences de la catéchèse, étant donné que la foi chrétienne est appelée à s'incarner dans la vie de chacun, comme c'est le cas dans les rencontres interpersonnelles, telles l'amitié, etc. « Si la vie intérieure n'est pas une rencontre personnelle avec Dieu, elle n'existe pas [6] », a écrit saint Josémaria. Le pape François abonde dans le même sens : « J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse.

Il n'y a pas de motif pour lequel quelqu'un puisse penser que cette invitation n'est pas pour lui. [7] »

Cependant, cette rencontre ne répond pas automatiquement à une logique immédiate. Il n'est pas possible d'avoir accès à quelqu'un comme à une page de l'Internet, en cliquant simplement sur un lien ; pas plus qu'il n'est possible de découvrir vraiment quelqu'un comme on retrouve un objet quelconque. Même dans le cas où l'on pourrait penser que la découverte de Dieu a été soudaine, comme pour certaines conversions, les récits des convertis montrent que le pas franchi a connu une longue préparation, pour ainsi dire à petit feu. Le chemin vers la foi et la vie même du croyant comporte une forte dose d'attente patiente : « Nous devons vivre dans l'attente de cette rencontre ! » [8] Les aléas de l'histoire du salut, aussi bien ceux que l'Écriture nous présente que ceux de l'époque actuelle, montrent à quel point Dieu sait attendre. Il attend parce qu'il a affaire à des personnes. Parce que Dieu est « Personne », l'homme doit apprendre à attendre. « Par sa nature, la foi demande de renoncer à la possession immédiate que la vision semble offrir, c'est une invitation à s'ouvrir à la source de la lumière, respectant le mystère propre d'un Visage, qui entend se révéler de façon personnelle et en temps opportun. [9] »

L'épisode du veau d'or dans le désert (cf. Ex 32, 1-8) est une image perpétuelle de l'impatience des hommes à l'égard de Dieu. « Alors que Moïse parle avec Dieu sur le Sinaï, le peuple ne supporte pas le mystère du visage divin caché ; il ne supporte pas le temps de l'attente. [10] » Nous comprenons mieux les mises en garde insistantes des prophètes de l'Ancien Testament contre l'idolâtrie [11], qui traversent les siècles jusqu'à nos jours. Il est sûr que personne n'aime être taxé d'idolâtre, car le mot comporte une connotation de soumission et d'irrationalité le rendant peu attrayant. Néanmoins, il est intéressant de remarquer que les prophètes employaient ce mot pour s'adresser à un peuple des *croyants*. Parce que l'idolâtrie ne se trouve pas uniquement ni principalement chez les gens qui n'invoquent pas le nom de Dieu (cf. Jr 10, 25) : elle a aussi une place dans la vie du croyant, qui se ménage une sorte de « réserve » pour le cas où Dieu ne comblerait pas les attentes de son cœur, comme si Dieu ne suffisait pas. « Devant l'idole on ne court pas le risque d'un appel qui fasse sortir de ses propres sécurités, parce que les idoles **ont une bouche et ne parlent pas** (Ps 115, 5). Nous comprenons alors que l'idole est un prétexte pour se placer soi-même au centre de la réalité, dans l'adoration de l'œuvre de ses propres mains. [12] » Voilà donc la tentation : s'assurer un visage, fût-ce le nôtre, comme dans un miroir. « Au lieu de la foi en Dieu on préfère adorer l'idole, dont on peut fixer le visage, dont l'origine est connue parce qu'elle est notre œuvre. [13] » On tient pour impossible la quête du Dieu personnel, du Visage qui veut être

accueilli, pour se tourner vers les visages que nous-mêmes avons choisis : des dieux « personnalisés », avec le goût aigre-doux que cette épithète laisse parfois ; des dieux **d'or et d'argent, de bronze et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient, n'entendent, ni ne comprennent** (Dn 5, 23) mais qui correspondent à nos attentes.

L'homme peut s'accrocher ainsi à ces assurances pendant un certain temps, plus ou moins long. Mais il est facile qu'un revers professionnel, une crise familiale, un enfant qui pose problème ou une maladie grave remettent en cause ces assurances. **Où sont-ils, les dieux que tu t'es fabriqués ? Qu'ils se lèvent s'ils peuvent te sauver** (Jr 2, 28). Alors l'homme se rend compte qu'il est seul au monde ; comme Adam et Ève au paradis après le péché, il découvre qu'il est nu, suspendu dans le vide (cf. Gn 3, 7). « Tôt ou tard le moment arrive où l'âme n'en peut plus, où les explications habituelles ne lui suffisent plus, où les mensonges des faux prophètes ne la satisfont plus. Alors, sans l'admettre encore, ces personnes ont besoin d'apaiser leur inquiétude avec la doctrine du Seigneur [\[14\]](#) ».

Le Dieu personnel

Dans quelle mesure le christianisme peut-il surmonter les insuffisances des idoles et étancher notre inquiétude ? Alors que pour d'autres religions ou spiritualités « Dieu demeure très lointain, il semble qu'il ne se fasse pas connaître, qu'il ne se fasse pas aimer » [\[15\]](#), le Dieu chrétien « s'est fait voir : dans le visage du Christ, nous voyons Dieu, Dieu s'est fait connaître » [\[16\]](#). Le Dieu chrétien est ce *Quelqu'un* après qui le cœur humain soupire et qui est venu nous le montrer : **Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie [...] nous vous l'annonçons** (1 Jn 1, 3). Lorsque toutes les assurances humaines font défaut, lorsque la vie et son sens deviennent incertains, c'est alors que le **Verbe de vie** entre en scène. Qui le rejette reste prisonnier de son besoin d'être aimé [\[17\]](#) mais qui lui ouvre les portes et décide de ne pas s'accrocher à ses propres assurances ou à son désespoir, qui se reconnaît devant lui comme un pauvre malade, un pauvre aveugle, est capable découvrir son visage personnel.

Or, que veut dire que Dieu est *personne*, qu'il a un visage ? Et, surtout, cette question a-t-elle un sens ? Lorsque Philippe demande à Jésus de leur montrer le Père, le Seigneur répond : **Qui m'a vu a vu le Père** (Jn 14, 9). Que Dieu se soit fait homme en Jésus, que par l'intermédiaire de son humanité Dieu en personne se soit manifesté — l'événement central de la foi chrétienne — montre que la question ne renvoie pas à une chimère mais à un objectif réel.

Cependant, pourquoi Dieu échapperait-il à notre regard, si Il a un visage personnel, si Il s'est révélé en Jésus Christ ? « Que ne donnerait-on pas pour pouvoir le voir seulement traverser la rue, entendre son ton de voix, capter le regard de ses yeux, sentir sa puissance, éprouver intimement qui il est » [\[18\]](#) . Si Dieu est venu au monde, pourquoi s'est-il à nouveau caché dans son mystère? La Genèse, qui ne parle pas seulement des origines mais aussi des grandes lignes directrices de l'histoire, montre qu'en réalité, c'est plutôt l'homme qui se cache de Dieu, par le péché (cf. Gn 3, 9-10).

Quand bien même Jésus serait resté sur terre, notre relation avec Lui serait-elle vraiment plus personnelle? Dans le meilleur des cas, chacun n'aurait que quelques instants dans sa vie pour être avec Lui. Quelques mots, une photo, comme avec les gens célèbres... Admettons que Dieu "se cache"... nous pourrions dire qu'Il le fait justement parce qu'Il veut engager une relation personnelle avec chaque homme et chaque femme : de tu à toi, de cœur à cœur. Dans la relation avec Dieu, on retrouve au plus haut degré ce qui caractérise toute relation personnelle, : nous n'en finissons pas de connaître complètement l'autre ; il nous faut le chercher. "Oui, je te cherche derrière les gens./Pas en ton nom, s'ils le nomme,/pas en ton image, s'ils la peignent./Derrière, derrière, au-delà". [\[19\]](#)

Qui m'a vu a vu le Père (Jn 14, 9). L'Incarnation de Dieu fait de la personnalité humaine du Christ un chemin sûr pour approcher le mystère d'un Dieu personnel. C'est en réalité le seul chemin, puisque nous ne connaissons aucune autre façon d'exister en tant que personne. Il faut néanmoins éviter tout *anthropomorphisme* : la tendance à décrire un Dieu à la mesure de l'homme, une sorte d'être humain magnifié, perfectionné. Le fait même que Dieu est une Trinité de personnes montre à quel point son être personnel dépasse les limites de notre expérience. Celle-ci ne devient pas pour autant inutile pour essayer d'approcher son Mystère, sur les ailes de la foi et de la raison [\[20\]](#).

Posons encore cette question : Que signifie être une personne ? La personne se distingue des êtres non personnels en ce qu'elle « *se possède* elle-même par la volonté et *se comprend* parfaitement par l'intelligence : c'est la transcendance d'un être qui peut dire "moi" » [\[21\]](#). Transcendance parce que le « moi » de chaque personne, y compris de ceux qui ne peuvent pas dire « moi », fait d'elle une réalité irréductible au reste de l'univers ; pour ainsi dire, chaque personne est un abîme. **L'abîme appelant l'abîme** (Ps 42, 8), dit le verset d'un psaume dans lequel saint Augustin reconnaît le mystère de la personne humaine [\[22\]](#). Eh bien, dire que Dieu est personne signifie qu'il s'agit d'un « Moi » à la fois maître de lui-même et distinct de moi, tout en n'étant pas près de moi comme peut le faire une autre personne humaine.

Selon une expression de saint Augustin d'une profondeur et d'une beauté sublime, Dieu est *interior intimo meo*, il est plus intime que l'intime de moi-même [23], car il se trouve à l'origine la plus profonde de mon être : il est celui qui a pensé à moi et ne cessera jamais de le faire.

C'est précisément ici que se situe la frontière décisive entre notre être personnel et Dieu. Notre existence est radicalement dépendante de Dieu : nous existons *parce qu'il l'a voulu* ; notre être est entre ses mains. « Au début de la philosophie occidentale la question de l'*archè* s'est posée à de multiples reprises, le principe de tout, et elle a reçu des réponses variées et profondes. Or, une seule y répond réellement : se rendre compte spirituellement que mon principe se trouve en Dieu. Pour dire mieux : dans la volonté de Dieu me concernant pour que j'existe et que je sois celui que je suis. [24] » Dieu a décidé que j'existe et que je sois précisément tel que je suis ; c'est pourquoi je peux m'accepter et me considérer comme un bien. Il en est ainsi chaque fois que l'enfant se sait aimé de ses parents, chaque fois qu'un regard, un sourire, un geste lui dit : « Je trouve excellent que tu existes ! » [25] : il se reconnaît entièrement dépendant... tout en étant aimé sans réserve.

Il nous a faits, et nous sommes à lui (Ps 100, 3) Cette dépendance radicale suppose-t-elle une forme quelconque de domination ? Pour répondre par l'affirmative, il faudrait dire que, lorsqu'une maman sourit à son fils tout petit, elle le fait animée du désir de le dominer. La domination est-elle la seule manière d'entrer en relation avec les autres ? Qui plus est, est-elle la plus importante ? Face à la *logique de la domination* une autre beaucoup plus puissante se présente aussitôt : la *logique de l'amour*. Face à l'attitude de quelqu'un qui dit à un autre : « Tu dois être tel que je te l'indique » s'élève le cri, autrement plus personnel : « Il est formidable que tu existes... tel que tu es ! » Tel est le mot que l'on adresse à la personne bien aimée, au fils malade, au père âgé, lorsqu'on le prend tel qu'il est... et qu'on l'aime.

Reconnaître que je ne suis pas mon origine ne suppose donc pas que j'accepte sans plus ma finitude : une telle conclusion resterait à la surface des choses. En réalité, son sens est le suivant : je m'ouvre à l'infinitude de Dieu, je reconnais que « pour autant que j'existe, nous sommes deux. Mon existence est dans son essence même relation. Je ne subsiste que parce que je suis énoncé par un autre. Reconnaître cette dépendance absolue c'est simplement ratifier ce que je suis. Je n'existe que parce que je suis aimé. Exister sera pour moi aimer à mon tour, répondre à la grâce par l'action de grâce » [26]. La Révélation chrétienne nous fait connaître un Dieu qui suit cette logique. Un Dieu qui crée par Amour, par une surabondance d'Amour. Mieux encore : un Dieu qui *est* Amour. C'est précisément dans la rencontre avec lui que nous découvrons notre moi personnel, qui nous sommes.

Le visage de Dieu

« Nous ne sommes pas le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution, signalait Benoît XVI. Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire. » [27]. Cette réalité n'est simplement l'objet d'une *saisie intellectuelle*. En d'autres mots, il ne suffit pas de dire : « D'accord, j'ai compris ». C'est une *étincelle* qui met le feu à la vie tout entière : elle donne une vision du christianisme allant bien plus loin que celle d'un système intellectuel et transformant l'existence jusque dans ses racines.

Dans cette nouvelle vision, la prière acquiert une place centrale, comme nous le voyons dans la vie de Jésus [28]. Loin de certaines conceptions qui en défigurent le sens, la prière ne consiste pas à se vider de soi-même, ni à accepter servilement la volonté d'autrui. Le pape François l'illustre fort bien, en décrivant ainsi la prière : « Je me sens comme entre les mains de quelqu'un d'autre, comme si Dieu me prenait par la main. Je pense qu'il faut en arriver à l'altérité transcendante du Seigneur, qui, tout en étant le Seigneur de tout, respecte toujours notre liberté. [29] » La prière consiste alors en premier lieu à découvrir que nous sommes *avec Dieu* : Quelqu'un de vivant, de réel, un autre que moi ; Quelqu'un en qui je découvre réellement qui je suis, en qui je découvre mon vrai visage.

En nous reconnaissant créés par Dieu, nous ne nous sentons pas *reniés* mais précisément *affirmés*. Quelqu'un nous a dit : « Il est bon que tu existes ! ». Ce Quelqu'un a ratifié son choix et l'a défini à jamais en donnant sa vie pour chacun de nous. Face à Dieu, l'alternative n'est pas de se soumettre ou de se révolter, mais plutôt de se fermer à son amour ou simplement de se *laisser aimer* et d'y répondre par l'amour. Notre origine est l'Amour et c'est pour l'Amour que nous avons été choisis et appelés par Dieu. C'est pourquoi lorsqu'au ciel « nous verrons le visage de Dieu, nous constaterons que nous l'avons toujours connu. Il a fait partie de toutes nos expériences terrestres d'amour pur, il les a faites, soutenues et animées de l'intérieur, moment après moment. Tout ce qui en elles est de l'amour vrai, même sur cette terre, est beaucoup plus sien que nôtre et c'est aussi nôtre uniquement parce que c'était sien » [30].

Lucas Buch - Carlos Aixelá

[1]. Je devrai me cacher loin de ta face et je serai un errant parcourant la terre (Gn 4, 14) ; Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre (Ex 33, 20) ; Que le Seigneur fasse pour toi rayonner son visage et te fasse grâce (Nb 6, 25) ; Pourquoi caches-tu ta face et me considères-tu comme ton ennemi ? (Jb 13, 24) ; Quand irai-je et verrai-je

la face de Dieu ? (Ps 42, 3) ; Je n’aurai plus pour vous un visage sévère, car je suis miséricordieux (Jr 3, 12) ; Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts (Ap 22, 4).

[2]. Benoît XVI, Homélie, 21 août 2005.

[3]. *Ibid.*

[4]. J.-H. Newman, *Lectures on the Prophetical Office of the Church*, Londres 1838, p. 429.

[5]. Pape François, Enc. *Lumen Fidei*, 29 juin 2013, n° 2.

[6]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 174.

[7]. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 3.

[8]. Pape François, Audience générale, 11 octobre 2017.

[9]. Pape François, *Lumen Fidei*, n° 13.

[10]. *Ibid.*

[11]. Cf. par exemple Ba 6, 45-51 ; Jr 2, 28 ; Is 2, 8 ; 37, 19.

[12]. Pape François, *Lumen Fidei*, n° 13.

[13]. *Ibid.*

[14]. *Amis de Dieu*, n° 260.

[15]. Benoît XVI, *Lectio divina*, 12 février 2010.

[16]. *Ibid.*

[17] Cfr. U. Borghello. *Liberare l’amore*, Milano, Ares 2009, p. 34.

[18] R. Guardini, *Le Seigneur*, IV.6, “Mystère et Révélation”.

[19] P. Salinas, *La voz a ti debida en Poesías Completas*, Barral 1971, p. 223.

[20]. Saint Jean Paul II se sert de l’image des « ailes » pour désigner la foi et la raison, au début de son encyclique *Fides et Ratio*, 14 septembre 1998.

[21]. J. Daniélou. *Dios y nosotros*. Cristiandad, Madrid 2003, p. 95 (c’est nous qui soulignons)

[22]. Saint Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, 41, nos 13-14.

[23]. Saint Augustin, *Confessions* III.6.11.

[24]. R. Guardini, *La aceptación de sí mismo – Las edades de la vida?* Guadarrama, Madrid 1962, p.29.

[25]. Telle est la définition de l’amour selon J. Pieper dans son bien connu

ouvrage *Las virtudes fundamentales*, Rialp, Madrid 2012, Père. 435-444.

[26]. J. Daniélou, Dieu et nous

[27]. Benoît XVI, Homélie lors de la messe solennelle d'inauguration de son pontificat, 24 avril 2005.

[28]. Cf. Benoît XVI, Audience, 30 novembre 2011.

[29]. S. Rubin, F. Ambrogetti, El Papa Francisco, p. 54.

[30]. C. S. Lewis, *Los cuatro amores*, Rialp, Madrid 1991, p. 153.

[Retour au sommaire](#)

6. Un murmure dans l'âme : le silence de Dieu

Le silence est souvent le « lieu » où Dieu nous attend, pour que nous soyons capables de l'écouter, lui, plutôt que d'entendre le bruit de notre propre voix.

Le livre de l'Exode rapporte que Dieu est apparu à Moïse au mont Sinaï dans l'éclat de sa gloire : toute la montagne tremblait violemment. Moïse parlait et Dieu lui répondait dans le tonnerre et les éclairs (Ex 19, 16-22). Le peuple tout entier écoutait, fort impressionné par le pouvoir et la majesté de Dieu. Même si d'autres théophanies semblables ont marqué l'histoire d'Israël [\[1\]](#), la plupart du temps Dieu s'est manifesté à son peuple par d'autres voies : non pas dans un éclat de lumière, mais dans le silence, dans l'obscurité.

Quelques siècles après Moïse, le prophète Elie, fuyant la reine Jézabel, emprunte une nouvelle fois sous l'impulsion de Dieu le chemin de la montagne sainte. Caché dans une grotte, le prophète contemple les mêmes signes que dans la théophanie de l'Exode : le tremblement de terre, l'ouragan, le feu. Or, Dieu n'y était pas. Après le feu, l'écrivain sacré dit qu'il y eut « le son d'un silence subtil ». Élie, se voilant le visage avec son manteau, est sorti à la rencontre de Dieu. C'est alors que Dieu lui a parlé (cf. 1 R 19, 9-18). Le texte hébreu dit littéralement qu'il entendit « le bruit ou la voix d'un silence (*demama*) subtil ».

La version grecque des Septante et la Vulgate ont traduit « un murmure doux », probablement pour éviter la contradiction apparente entre bruit et voix d'une part et silence de l'autre. Or ce que le mot *demama* signifie est précisément le silence. Par ce mot, l'auteur sacré suggère donc que le silence n'est pas vide mais rempli de la présence divine. « Le silence protège le mystère »[\[2\]](#), le mystère de Dieu. L'Écriture nous invite à entrer dans ce silence si nous voulons rencontrer Dieu.

Comme le murmure que nous entendons venant de lui est subtil !

Cependant, cette façon de parler de la part de Dieu présente des difficultés pour nous. Les psaumes l'affirment clairement : « Ô Dieu, ne reste pas muet, plus de repos, plus de silence, ô Dieu ! » (Ps 83, 2). « Pourquoi caches-tu ta

face ? » (Ps 44, 25). Que les païens ne disent : “Où est leur Dieu?”» (Ps 115, 2). Par le biais du texte sacré, Dieu met ces questions sur nos lèvres et dans notre cœur : il veut que nous les lui adressions et que nous les méditions dans la forge de la prière, car elles sont importantes. D’un côté, elles concernent directement la voie par laquelle il se révèle habituellement, sa logique : elles nous aident à chercher son visage, elles nous apprennent à écouter sa voix. De l’autre, elles montrent que la difficulté à saisir la proximité de Dieu, spécialement dans les situations difficiles de la vie, est une expérience commune aux croyants et aux non-croyants, même si elle prend des formes diverses chez les uns et les autres. La foi et la vie de la grâce ne rendent pas Dieu évident ; le croyant peut expérimenter lui aussi l’absence apparente de Dieu.

Pourquoi Dieu se tait-il ? Souvent, les Écritures nous présentent son silence, son éloignement, comme une conséquence de l’infidélité de l’homme. C’est ainsi qu’il le dit dans le Deutéronome : « Ce peuple est sur le point de se prostituer en suivant des dieux du pays étranger où il va pénétrer. Il m’abandonnera et rompra l’alliance que j’ai conclue avec lui. [...] Et moi, oui, je cacherai ma face en ce jour, à cause de tout le mal qu’il aura fait, en se tournant vers d’autres dieux. » (Dt 31, 16-18). Le péché, l’idolâtrie est comme un voile qui recouvre Dieu et nous empêche de le voir, comme un bruit qui le rend inaudible. Dieu attend alors avec patience, derrière cet écran que nous interposons entre lui et nous, en guettant le moment opportun de venir à notre rencontre ? « Je n’aurai plus pour vous un visage sévère, car je suis miséricordieux » (Jr 3, 12).

Dieu ne se tait donc pas. C’est plutôt nous qui l’empêchons de parler ou qui ne l’écoutons pas, parce qu’il y a trop de bruit dans notre vie. « Il n’existe pas seulement la surdité physique, qui isole l’homme en grande partie de la vie sociale. Il existe également un affaiblissement de la capacité auditive à l’égard de Dieu, dont nous souffrons particulièrement à notre époque. Tout simplement, nous n’arrivons plus à l’entendre, trop de fréquences différentes parasitent nos oreilles. Ce que l’on dit de lui nous semble préscientifique, et ne semble plus adapté à notre temps. Avec l’affaiblissement de la capacité auditive ou même la surdité à l’égard de Dieu, nous perdons naturellement également notre capacité de parler avec lui ou à lui. De cette façon, toutefois, nous perdons une perception décisive. Nos sens intérieurs courent le danger de s’éteindre. Avec la disparition de cette perception, l’étendue de notre rapport avec la réalité en général est également limitée de façon drastique et dangereuse. »[\[3\]](#)

Cela dit, parfois il ne s’agit pas de la surdité humaine à l’égard de Dieu ; on dirait plutôt que Dieu n’écoute pas, qu’il demeure passif. Le livre de Job, par

exemple, montre que les prières du juste dans l'adversité peuvent rester quelque temps sans réponse de sa part. « Nous n'en saisissons qu'un faible écho » (Jb 26, 14). L'expérience quotidienne de tous montre aussi à quel point le besoin de recevoir un mot ou une aide de Dieu se trouve comme en suspens. La miséricorde de Dieu, dont les Écritures et la catéchèse chrétienne parlent tant, peut être difficile à percevoir pour celui qui traverse des circonstances douloureuses, marquées par la maladie ou l'injustice, dans lesquelles même ses prières semblent n'obtenir aucune réponse. Pourquoi Dieu n'écoute-t-il pas ? Pourquoi, s'il est un Père, ne me vient-il pas en aide, alors qu'il pourrait le faire ? « L'éloignement de Dieu, l'obscurité et les doutes sur lui, sont de nos jours plus intenses que jamais ; même nous, qui nous efforçons d'être de bons croyants, nous avons souvent la sensation qu'en réalité Dieu nous a échappé des mains. Ne nous demandons-nous pas fréquemment s'il est toujours submergé dans l'immense silence de ce monde ? N'avons-nous pas parfois l'impression que, après une longue réflexion, nous n'avons que des mots, alors que la réalité de Dieu se trouve plus lointaine que jamais ? [\[4\]](#)

Au cœur de la Révélation, plus encore que dans n'importe quelle expérience, nous trouvons l'histoire de Jésus qui nous fait entrer plus profondément dans le mystère du silence de Dieu. Jésus, le vrai juste, le serviteur fidèle, le Fils bien-aimé, n'a pas été épargné des tourments de la passion et de la Croix. En réponse à sa prière à Gethsémani un ange a été envoyé pour le réconforter mais non pour le délivrer de sa torture imminente. Nous sommes aussi surpris par le fait que Jésus a repris sur la Croix quelques mots du psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, insoucieux de me sauver, malgré les mots que je rugis ? » (Ps 22, 2). Que celui qui n'a pas connu le péché (2 Co 5, 21) ait fait une telle expérience de la souffrance met bien en évidence que la douleur marquant parfois dramatiquement la vie des hommes ne doit pas être interprétée comme un signe de réprobation de la part de Dieu, pas plus que son silence comme une absence ou un éloignement.

Dieu se fait connaître par son silence

En passant à côté d'un aveugle-né, les apôtres posent une question qui révèle une mentalité assez répandue à l'époque : « Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (Jn 9, 1). De nos jours, une telle question semblerait assez étrange mais, tout bien considéré, elle n'est pas tellement éloignée de la pensée actuelle qui voit dans la souffrance, quelle qu'elle soit, une sorte de destin aveugle face auquel seule la résignation est possible une fois que toutes les tentatives pour l'éviter ont échoué. Jésus corrige les apôtres : « Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées en

lui les œuvres de Dieu » (Jn 9, 3). Dieu demeure parfois en silence, apparemment inactif et indifférent à notre sort, parce qu'il veut se frayer un chemin dans notre âme. Ainsi seulement, nous pouvons comprendre par exemple qu'il ait permis la souffrance de saint Joseph dans son incertitude sur la maternité inattendue de Marie (cf. Mt 1, 18-20), alors qu'il aurait pu tout « programmer » différemment. Dieu préparait saint Joseph à quelque chose de grand. Il « ne trouble jamais la joie de ses enfants que pour leur en préparer une plus grande et plus sûre »^[5]

Saint Ignace d'Antioche écrit que « celui qui possède en vérité la parole de Jésus peut entendre même son silence, afin d'être parfait, afin d'agir par sa parole et de se faire connaître par son silence »^[6]. Le silence de Dieu est souvent pour l'homme le « lieu », la possibilité et la prémisse pour écouter Dieu au lieu de s'écouter soi-même. Sans la voix silencieuse de Dieu dans la prière, « le “moi” humain finit par se fermer sur lui-même, et la conscience, qui devrait être l'écho de cette voix de Dieu, risque de se réduire au reflet du moi, si bien que le dialogue intérieur devient un monologue en donnant lieu à mille autojustifications »^[7]. En y pensant calmement, si Dieu parlait et intervenait constamment dans notre vie pour résoudre nos problèmes, ne faudrait-il pas admettre que nous banaliserions facilement sa présence ? Que nous finirions, comme les deux fils de la parabole (cf. Lc 15, 11-32), par préférer nos intérêts à la joie de vivre avec lui ?

« Le silence est capable de creuser un espace intérieur au plus profond de nous-mêmes, pour y faire habiter Dieu, pour que sa Parole demeure en nous, pour que l'amour pour lui s'enracine dans notre esprit et notre cœur, et anime notre vie »^[8]. Grâce à ses recherches et à une prière confiante dans les difficultés, l'homme se libère de l'autosuffisance, met en action ses ressources intérieures et voit se renforcer ses relations de communion avec les autres. Le silence de Dieu, le fait qu'il n'intervient pas toujours rapidement pour résoudre nos affaires selon nos préférences, réveille le dynamisme de la liberté humaine, appelle l'homme à prendre bien en main sa vie ou celle des autres, ainsi que leurs besoins concrets. C'est pourquoi la foi est « la force, qui en silence et sans bruit change le monde et le transforme en Royaume de Dieu, c'est la foi et l'expression de la foi, c'est la prière. [...] Dieu ne peut pas changer les choses sans notre conversion, et notre véritable conversion commence avec le “cri” de l'âme, qui implore le pardon et le salut »^[9].

Dans les enseignements de Jésus, la prière apparaît comme un dialogue filial entre l'homme et le Père du Ciel, dans lequel la demande occupe une place très importante (cf. Lc 11, 5-11 ; Mt 7, 7-11). L'enfant sait que son Père l'écoute toujours, mais ce qui lui est garanti est moins une porte de sortie pour sa souffrance ou sa maladie que le don de l'Esprit Saint (Lc 11, 13). La

réponse de Dieu pour venir en aide à l'homme est le Don de l'Esprit-Amour. Cela peut nous sembler insuffisant, mais c'est un don bien plus précieux et fondamental que toute solution humaine à nos problèmes. C'est un don qui doit être accueilli dans la foi filiale qui n'élimine pas l'effort personnel à l'heure de faire face aux difficultés. Avec Dieu, les « vallées obscures » que nous devons parfois traverser ne s'éclairent pas automatiquement ; nous devons poursuivre le chemin, peut-être avec peur mais dans la confiance : « Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi » (Ps 22, 4).

Les modalités de l'action de Dieu, éveillant la détermination et la confiance en l'homme, peuvent se reconnaître à la façon dont il s'est révélé dans l'histoire. Pensons à Abraham. Il quitte son pays et se met en route vers une terre inconnue, en se fiant à la promesse divine, sans savoir où Dieu voulait le conduire (cf. Gn 12, 1-4). Pensons aussi à la confiance du peuple d'Israël dans le salut de Dieu, y compris lorsque tous les espoirs humains semblaient s'effondrer (cf. Est 4, 17a-17kk) ; ou à la fuite sereine de la Sainte Famille en Égypte (cf. Mt 2, 13-15), lorsque Dieu semble se soumettre aux caprices d'un roitelet... En ce sens, se figurer que la foi était plus facile pour les témoins de la vie de Jésus ne correspond pas à la réalité, étant donné qu'eux aussi ont dû prendre la décision sérieuse de croire ou de ne pas croire en lui, de reconnaître en lui la présence et l'action de Dieu [\[10\]](#). De nombreux passages du Nouveau Testament montrent clairement qu'une telle décision n'était pas évidente [\[11\]](#).

Hier comme aujourd'hui, même si la Révélation de Dieu offre d'authentiques signes de crédibilité, le voile de l'inaccessibilité de Dieu ne se lève pas complètement et ses silences continuent de défier l'homme. « L'existence humaine est un chemin de foi et, en tant que tel, avance davantage dans l'ombre que dans la lumière, non sans moments d'obscurité, mais également d'intenses ténèbres. Tant que nous nous trouvons ici-bas, notre relation avec Dieu a lieu davantage dans l'écoute que dans la vision » [\[12\]](#). Tout cela n'est pas uniquement la manifestation du fait que Dieu sera toujours plus grand que notre intelligence, mais aussi la conséquence d'une logique faite d'appels et de réponses, de dons gratuits et de tâches, selon laquelle il entend conduire notre histoire : l'histoire universelle et l'histoire personnelle de chacun. Au bout du compte, un lien réciproque existe entre la façon dont Dieu se révèle et la liberté de l'homme, créé à son image. La Révélation de Dieu demeure dans un clair-obscur permettant à la liberté de faire son choix, celui de s'ouvrir à lui ou de se refermer sur son autosuffisance. Dieu est « un Roi avec un cœur de chair comme le nôtre ; l'auteur de l'univers et de chacune de ses créatures, qui n'impose pas sa domination mais mendie un peu d'amour en nous montrant en silence les plaies de ses mains » [\[13\]](#)

L'ombre du silence

Dans sa prière sur la Croix — « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Mt 27, 46 — Jésus « « fait sien ce cri de l'humanité qui souffre de l'apparente absence de Dieu et porte ce cri au cœur du Père. En priant ainsi dans cette ultime solitude avec toute l'humanité, Il nous ouvre le cœur de Dieu »[\[14\]](#). En effet, après les lamentations, le psaume avec lequel Jésus adresse sa clameur au Père ouvre la voie à un horizon d'espérance (cf. Ps 22, 20-32) [\[15\]](#); un horizon qu'il a sous les yeux, même au milieu de son agonie. « Entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46), dit-il au Père avant d'expirer. Jésus sait que le don de sa vie ne tombe pas dans le vide, qu'il va changer l'histoire pour toujours, même s'il semble que le mal et la mort ont le dernier mot. Son silence sur la Croix l'emporte sur les cris de ceux qui le condamnent. « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21, 5).

« La foi signifie aussi croire en lui, croire qu'il nous aime vraiment, qu'il est vivant, qu'il est capable d'intervenir mystérieusement, qu'il ne nous abandonne pas, qu'il tire le bien du mal par sa puissance et sa créativité infinie. C'est croire qu'il marche victorieux dans l'histoire [...] que le Règne de Dieu est déjà présent dans le monde, et qu'il se développe çà et là, de diverses manières »[\[16\]](#). Par ses silences, Dieu fait grandir chez les siens la foi et l'espérance : il les fait « nouveaux » et, avec eux, « il fait toutes choses nouvelles ». Il revient donc à chacun et à chacune de répondre au doux silence de Dieu par un silence attentif, un silence qui écoute, afin de découvrir « la façon mystérieuse dont le Seigneur agit » dans notre cœur, et « quelle est l'ombre, [...] quel est le style de l'Esprit Saint pour couvrir notre mystère. Cette ombre en nous, dans notre vie, s'appelle silence. Le silence est précisément l'ombre qui couvre le mystère de notre relation avec le Seigneur, de notre sainteté et de nos péchés »[\[17\]](#)

Marco Vanzini – Carlos Aixelá

Lectures complémentaires

Conseil pontifical pour la Culture (2004), « Où est-il ton Dieu ? La foi chrétienne au défi de l'indifférence religieuse »

Pape François, Méditation en la chapelle de la Maison Sainte-Marthe, 20 décembre 2013, « Le mystère ne recherche pas la publicité »

Pape François, Méditation en la chapelle de la Maison Sainte-Marthe, 10 juin 2016, « Silence sonore »

Benoît XVI, Homélie 6 octobre 2006, « Silence et contemplation »

Benoît XVI, Audience, 7 mars 2012, « Prière et silence : Jésus, maître de prière »

—

Guardini, R. Cartas sobre la formación de sí mismo, Palabra, 2017 (carta 8: “El alma”) (orig: *Briefe über Selbstbildung*).

Izquierdo, C. “Palabra (y silencio) de Dios”, *Scripta Theologica* 41 (2009/3) 945-960.

Lewis, C. S. *A Grief Observed*.

Newman. J. H.

* “Cristo oculto del mundo”, en *Sermones parroquiales* 4, Encuentro, 2010 (orig: “Christ Hidden from the World”, *Parochial and Plain sermons* 4)

* “Cristo manifestado en el recuerdo”, en *Sermones parroquiales* 4, Encuentro, 2010 (orig: “Christ Manifested in Remembrance”, *Parochial and Plain sermons* 4)

Ordeig. M. “Búsqueda, recogimiento... El valor del silencio”, Palabra, febrero 2018.

Ratzinger, J.

* “¿Estamos salvados? O Job habla con Dios”, en *Ser Cristiano*, Desclée de Brouwer, 2007 pp. 15-38 (édition anterior: *Ser Cristiano*, Sígueme 1967, 13-28). (orig: *Vom Sinn des Christseins*).

* La angustia de una ausencia. Tres meditaciones sobre el Sábado santo, 30 días, 3-2006 (orig. *Meditationen zur Karwoche*).

Sarah, R. *La force du silence*, Fayard, 2016.

Thibon, G. *L'ignorance étoilée*, Fayard, 1974 (cap. 13. “La présence absente”).

[1] Cf. par exemple Gn 18, 1-15 ; 1 R 18, 20-40 ; Is 6, 1-13.

[2] Pape François, Méditation en la chapelle de la Maison Sainte-Marthe, 20 décembre 2013.

[3] Benoît XVI, Homélie, 10 septembre 2006.

[4] J. Ratzinger, “¿Estamos salvados? O Job habla con Dios”, en *Ser Cristiano*, Sígueme 1967, p. 19.

[5] A. Manzoni, *Les fiancés* (I promessi sposi), ch. 8.

- [6] Ignace d'Antioche, Lettre aux Éphésiens 15, 2 (Sources chrétiennes 10, p. 84-85).
- [7] Benoît XVI, Homélie, 6 février 2008.
- [8] Benoît XVI, Audience, 7 mars 2012.
- [9] Benoît XVI, Homélie, 21 octobre 2007.
- [10] Cf. R. Guardini, *Le Seigneur*, IV.6, Salvator 2009.
- [11] Cf. par exemple Jn 6, 60-68 ; 8, 12-20 ; 9, 1-41.
- [12] Benoît XVI, Angélus, 12 mars 2006.
- [13] Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 179.
- [14] Benoît XVI, Homélie 6 février 2008.
- [15] Il en est souvent ainsi dans les psaumes. Le psalmiste se plaint auprès de Dieu : « Combien de temps, Seigneur, vas-tu m'oublier, combien de temps, me cacher ton visage ? (Ps 12, 2) ; sans pour autant perdre la foi en lui : « Moi, je prends appui sur ton amour ; que mon cœur ait la joie de ton salut ! Je chanterai le Seigneur pour le bien qu'il m'a fait. » (v.6)
- [16] Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 278.
- [17] Pape François, Méditation en la chapelle de la Maison Sainte-Marthe, 20 décembre 2013.

[Retour au sommaire](#)

7. La vie sans Dieu

Dieu est un Père aimant qui a créé l'homme pour qu'il atteigne le bonheur. Mais l'homme a désobéi et s'est préféré lui-même à l'amour de Dieu.

Le *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique* commence par la question suivante : « Quel est le dessein de Dieu sur l'homme ? ». Il répond : « Infiniment parfait et bienheureux en lui-même, Dieu, dans un dessein de pure bonté, a librement créé l'homme pour le rendre participant de sa vie bienheureuse. [\[1\]](#) » Autrement dit, Dieu a créé l'homme pour qu'il soit heureux et le chemin pour y parvenir consiste à être avec lui (cf. Mc 3, 13), à participer à sa vie bienheureuse. C'est à ce bonheur que renvoient tous les enseignements de Jésus : **Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète** (Jn 15, 11). Ce que Dieu le Père veut, comme tous les pères du monde, c'est que ses enfants soient heureux.

Ce dessein de Dieu, expression d'un amour plénier, est inscrit au plus intime de notre être : l'homme cherche, désire et poursuit le bonheur dans toutes ses actions et, spécialement, dans tous ses vœux et ses amours. Cela fait déjà vingt-trois siècles qu'Aristote s'en est aperçu. Aussi a-t-il écrit au premier chapitre de son *Étique à Nicomaque* que tous les hommes sont d'accord pour affirmer que le bonheur est le bien suprême, en vue duquel nous choisissons tous les autres biens (santé, succès, honneur, argent, plaisir, etc.) [\[2\]](#).

La réalité

En théorie, tout le monde sait cela et devrait pouvoir donc dire : « Ce que je veux, c'est être heureux ». Cependant, il manque quelque chose, puisque les hommes ne trouvent souvent pas le bonheur. Nous avons peut-être fait l'expérience de regarder le visage des gens qui nous entourent dans le métro ou en autobus et d'y lire la tristesse, l'angoisse et la souffrance. « Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux », affirmait avec un zeste de pessimisme un écrivain athée du xx^{ème} siècle. Nous, nous sommes peut-être demandés, du moins dans notre tête : « Seigneur, que se passe-t-il ? »

Le plan de la création comportait notre bonheur, mais *quelque chose* a mal tourné. Nous n'arrivons pas toujours à être heureux et, par voie de conséquence, nous n'arrivons pas non plus à rendre les autres heureux. Qui plus est, il n'est pas rare que nous provoquions la souffrance des autres, en

nous comportant d'une façon cruelle et perverse. Aussi devons-nous souvent dire : « Seigneur, aie pitié de ton peuple ! Seigneur, pardon pour tant de cruauté ! » [3], comme le pape François l'a fait dans sa prière lors de sa visite au camp d'Auschwitz-Birkenau pendant les Journées Mondiales de la Jeunesse, en 2016. Le soir du même jour, s'adressant à la foule depuis la fenêtre de l'archevêché, il a ajouté : « Je suis allé à Auschwitz, à Birkenau, pour faire mémoire des souffrances d'il y a 70 ans. Que de souffrance, que de cruauté ! Mais est-ce possible que nous les hommes, créés à la ressemblance de Dieu, nous soyons capables de faire ces choses ? »

Que se passe-t-il ? Pourquoi tant de gens ne sont-ils pas heureux ? Pourquoi des réalités censées procurer le bonheur, l'amitié, les liens familiaux, les relations sociales, les choses créées, sont-elles parfois la source d'une si grande insatisfaction, d'amertume et de tristesse ? Comment est-il possible que nous les hommes nous soyons capables de produire tant de mal ? La réponse à ces questions, lancinantes et douloureuses, tient en un seul mot : le péché.

L'ennemi du bonheur

Étymologiquement, le mot « péché » vient du latin *peccatum*, qui signifie « délit, faute ou action coupable ». En grec, la langue du Nouveau Testament, « péché » se dit *hamartia*, c'est-à-dire « objectif ou cible manqué » surtout en référence au guerrier qui ne mettait pas sa lance dans le mille. En hébreu, enfin, le mot commun pour « péché » est *jatta'th* qui signifie aussi *manquer* la cible, le chemin, l'objectif exact.

Par conséquent, un premier sens du péché est de manquer la cible. Visant le bonheur, nous lançons une flèche, mais nous manquons notre lancer. En ce sens, le péché est une erreur, une tragique méprise et tout à la fois une tromperie : nous cherchons le bonheur là où il ne se trouve pas (comme dans la renommée ou le pouvoir), nous trébuchons sur le chemin qui y mène (par exemple en accumulant des biens superflus qui aveuglent notre cœur face aux besoins d'autrui) ou, pire encore, nous confondons notre aspiration au bonheur et n'importe quel genre d'amour (comme dans le cas d'un amour infidèle). Néanmoins, c'est la recherche d'un bien, réel ou apparent, se trouve toujours derrière le péché, car nous pensons que ce bien va nous rendre heureux. Nous ne comprendrons pas le péché aussi longtemps que nous ne saurons pas découvrir l'aspiration insatisfaite au bonheur qui en est la cause. Notre Seigneur nous a prévenus : **Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, ruse, impudicité, envie, diffamation, orgueil, déraison** (Mc 7, 21-22). Parfois, l'attraction véhémente pour quelque

chose qui constitue un péché est due à une défaillance du désir fondamental de l'amour, entraînant angoisse et tristesse, dont nous pensons à tort pouvoir nous débarrasser par cette voie. Par exemple, quelqu'un qui se sent peu aimé et manque de liens affectifs fermes avec Dieu, avec sa famille et ses amis, réagira facilement avec méfiance et agressivité, allant même jusqu'à l'injustice, face aux requêtes des autres, pour se protéger et se rassurer. Il cherchera un succédané de cet amour dans un comportement caractérisé par l'expression « utiliser et jeter », ou bien dans les plaisirs et les choses matérielles.

Seul l'amour de Dieu peut nous combler [4]. Benoît XVI l'a exprimé ainsi : « Le bonheur est quelque chose que nous voulons tous, mais un des grands drames de ce monde est que tant de personnes ne le trouvent jamais, parce qu'elles le cherchent là où il n'est pas. La clef du bonheur est très simple – le vrai bonheur se trouve en Dieu. Nous devons avoir le courage de mettre nos espérances les plus profondes en Dieu seul, non pas dans l'argent, dans la carrière, dans les succès de ce monde, ou dans nos relations avec d'autres personnes, mais en Dieu. Lui seul peut satisfaire les exigences profondes de nos cœurs. [5] » En revanche, lorsque nous oublions Dieu il est facile frustration, tristesse et désespoir, expressions d'un cœur insatisfait. D'où l'opportunité et le bon sens de ce conseil de saint Josémaria : *N'oublie pas, mon enfant, que pour toi, sur terre, il n'est qu'un mal à craindre et à éviter par la grâce divine : le péché* [6].

Offense à Dieu, Père plein d'amour

Le *Compendium du Catéchisme* définit le péché comme « une offense à Dieu, par désobéissance à son amour » [7]. Cependant, beaucoup se demandent : « Ce que je fais, voire ce que je pense, peut-il vraiment affecter Dieu ou avoir de l'importance pour lui ? Comment pourrais-je faire du mal à Dieu ? Est-ce que, par hasard, Dieu pourrait souffrir ? Comment pourrais-je offenser Dieu qui est absolument transcendant ?

Si nous entendons par offense le fait de *causer un dommage*, il est évident que rien de ce que nous pourrions faire ne peut l'offenser. Rien de ce que je pourrais faire ne pourra nuire à Dieu. Or, Dieu est Amour, un Père plein d'amour pour ses enfants et il peut s'apitoyer sur nous. Qui plus est, Dieu est devenu l'un des nôtres, afin de prendre sur lui nos péchés et nous racheter. Benoît XVI l'expliquait ainsi dans sa deuxième encyclique : « Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *Impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*, Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir. L'homme a pour Dieu une valeur si grande que lui-même s'est fait homme pour pouvoir compatir avec l'homme de manière très réelle, dans la chair et le sang, comme

cela nous est montré dans le récit de la Passion de Jésus. De là, dans toute souffrance humaine est entré quelqu'un qui partage la souffrance et la patience ; de là se répand dans toute souffrance la *con-solatio* ; la consolation de l'amour qui vient de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. [8] » Saint Paul emploiera une phrase très forte pour se référer au mystère du Christ : **Celui qui n'avait pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu** (2 Co 5, 21).

Dans une certaine mesure, Dieu souffre de notre péché parce que celui-ci nous fait du mal. Dieu n'est pas un être capricieux qui transforme en péché des actions en soi indifférentes et les interdit pour que nous puissions ainsi lui manifester notre obéissance en nous efforçant de les éviter. Il est un Père plein d'amour qui nous signale ce qui pourrait nous faire du mal et nous empêcher d'atteindre le bonheur auquel nous sommes appelés. Ses commandements pourraient être comparés à un « mode d'emploi » de la personne humaine, établi pour qu'elle puisse atteindre son bonheur et ne pas gêner le bonheur des autres. Il convient de se rappeler que, d'une certaine manière, le contenu de ce mode d'emploi a été inscrit dans la nature créée de l'homme. Il s'adresse spontanément à sa conscience, sans qu'il ait besoin nécessaire d'en feuilleter les pages.

Le péché blesse l'amour que Dieu nous porte, cet amour qui veut nous rendre heureux. En quelque sorte, lorsque nous commettons le péché, c'est comme si Dieu se mettait à pleurer : « Mais que fais-tu, mon enfant ? Ne te rends-tu pas compte que cela te fait du mal à toi mais aussi à mes autres enfants ? Ne le fais pas ! Ne te laisse pas abuser ! Sois sûr que ce n'est pas là que tu trouveras ce dont tu rêves, le bonheur, mais tout le contraire ! Tiens-en compte ! » C'est en ce sens que nous disons que le péché est une « offense à Dieu, par désobéissance à son amour » [9]. Nous offensoons son amour, nous le remettons en cause par nos œuvres peccamineuses.

Il convient d'ajouter que Dieu ne se fâche jamais avec nous. Jamais il n'exerce de représailles, y compris lorsque nous péchons. Alors, c'est comme s'il souffrait avec nous et pour nous dans le Christ. Clément d'Alexandrie disait que « Dieu, dans son grand amour de l'humanité, s'attache à l'homme, comme la mère oiseau, quand son petit tombe du nid, vole à lui ; et si un serpent vient à l'engloutir, "la mère voltige tout autour, en gémissant sur ses chers enfants" (cf. Dt 32, 11). Dieu, paternellement, cherche sa créature, la guérit de sa chute, poursuit la bête sauvage, et recueille de nouveau le petit, en l'encourageant à revoler jusqu'au nid » [10]. Tel est Dieu !

Dieu, comme le père de la parabole du fils prodigue, scrute l'horizon pour voir si son fils pécheur revient à la maison (cf. Lc 15, 11-19). Le péché nous éloigne de Dieu. Or, il n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre. De nombreux

passages de l'Évangile montrent Jésus-Christ cherchant à rencontrer les pécheurs et les défendant contre les attaques des scribes et pharisiens. Dieu ne s'éloigne pas de nous ni ne cesse jamais de nous aimer. C'est dans notre cœur que la distance se crée, de l'épiderme vers notre intérieur. Mais, pour sa part, Dieu reste collé à nous. C'est nous qui nous fermons à son amour. Il nous suffit de faire un seul pas pour que sa miséricorde pénètre dans notre âme. **Il partit donc et s'en alla vers son père. Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement** (Lc 15, 20). Le péché est l'ennemi numéro un du bonheur, mais son pouvoir est bien faible devant la miséricorde de Dieu. « Nous sommes tous pécheurs. Pourtant lui nous aime, il nous aime ! [\[11\]](#) Telle est notre espérance.

Atteinte à la solidarité humaine

Après avoir évoqué l'offense à Dieu, le *Compendium* ajoute que le péché, tout péché, « blesse la nature de l'homme et porte atteinte à la solidarité humaine » [\[12\]](#). En réalité, ces deux éléments vont de pair, l'homme étant par nature un être social. Mais fixons notre attention sur la deuxième partie : *il porte atteinte à la solidarité humaine*. Devant cette affirmation, certains s'interrogent. « Pourquoi le péché personnel serait-il mauvais s'il ne concerne pas les autres, si je ne fais de mal à personne ? » Nous avons déjà vu que, par mon péché, je fais toujours du mal à quelqu'un, ne serait-ce qu'à moi-même. C'est précisément pour cela que j'offense Dieu. Or, il s'agit maintenant de voir que tout péché, y compris le plus caché, blesse l'unité du genre humain.

La Genèse décrit la manière dont le premier péché a coupé le fil de l'amitié qui rassemblait la famille humaine. Après la chute, elle nous montre l'homme et la femme pointant l'un sur l'autre un doigt accusateur. **C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé !** (Gn 3, 12), répond Adam. Sa relation, marquée jusqu'alors par un étonnement plein d'amour, se caractérise désormais par la convoitise et la domination. **Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi** (Gn 3, 16), dit Dieu à Ève [\[13\]](#).

Saint Jean Paul II apportait l'explication suivante. « Du fait que par le péché l'homme refuse de se soumettre à Dieu, son équilibre intérieur est détruit et c'est au fond même de son être qu'éclatent les contradictions et les conflits. Ainsi déchiré, l'homme provoque de manière presque inévitable un déchirement dans la trame de ses rapports avec les autres hommes et le monde créé. [\[14\]](#) » En effet, celui qui se laisse aller aux péchés internes de rancune ou de critique est déjà en train de traiter injustement les autres. Si bien qu'il est pratiquement impossible que ces sentiments ne se traduisent pas

extérieurement par l'omission de l'amour dû au prochain, voire par des manquements à la charité. Celui qui commet des péchés d'impureté, même internes, corrompt sa capacité de regarder et, par conséquent, d'aimer et il est déjà en train de traiter les autres, du moins certains d'entre eux, comme des objets et non pas comme des personnes. Celui qui, dans son égoïsme, ne pense qu'à ses avantages, pourra difficilement éviter les injustices et de malmenier l'environnement qu'il partage avec les autres. En fin de compte, le péché introduit une division interne chez l'homme, une perte telle de sa liberté qu'il « accomplit souvent ce qu'il ne veut pas et n'accomplit point ce qu'il voudrait. En somme, c'est en lui-même qu'il souffre division, et c'est de là que naissent au sein de la société tant et de si grandes discords » [\[15\]](#).

Le péché sème la division dans le cœur des hommes et se dresse sur leur chemin commun vers le bonheur. Devant sa dureté, la tentation du pessimisme et de la tristesse pourrait s'insinuer, surtout si nous cessons de regarder le Christ. Contempler Jésus qui passe chargé de sa croix, souffrant mais serein, fragile mais majestueux, nous comble d'espérance et d'optimisme, car aussi grands que soient nos péchés et nos misères, il est là qui par sa chute nous relève, par sa mort nous ressuscite. À notre récidive dans le mal, Jésus répond par son obstination à nous racheter, par l'abondance de son pardon. Et afin que personne ne désespère, Il étreint la Croix et se relève péniblement [\[16\]](#).

José Brage

[\[1\]](#). *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 1.

[\[2\]](#). Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*. Traduction J. Tricot (1959). Éditions Les Échos du Maquis, janvier 2014, nos 1095-1097.

[\[3\]](#). Pape François, Visite à Auschwitz, 29 août 2016.

[\[4\]](#). Cf. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 361.

[\[5\]](#). Benoît XVI, *Discours aux élèves du Collège universitaire Sainte-Marie de Twickenham*, Londres, 17 septembre 2010.

[\[6\]](#). Saint Josémaria, *Chemin*, n° 386.

[\[7\]](#). *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 392.

[\[8\]](#). Benoît XVI, Enc. *Spe Salvi* (30 septembre 2007), n° 39.

[\[9\]](#). *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 392.

[\[10\]](#). Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, 10.

[\[11\]](#). Pape François, Salut du aux fidèles de la fenêtre de l'archevêché, Cracovie, 29 août 2016.

[12]. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 392.

[13]. Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 400.

[14]. Saint Jean Paul II, Exhor. ap. *Reconciliatio et Pœnitentia* (2 décembre 1984), n° 15.

[15]. Concile Vatican II, Const. past. *Gaudium et spes* (7 décembre 1965), n° 10.

[16]. Saint Josémaria, *Chemin de Croix*, VIIème station.

[Retour au sommaire](#)

8. Le chemin de la libération : du péché à la grâce

Si le péché est entré dans l'humanité par un exercice erroné de la liberté, le “qu'il me soit fait selon ta parole” (Lc 1,38) prononcé par Marie a ouvert une nouvelle étape de l'histoire : le Fils de Dieu est descendu sur terre pour donner sa vie dans un acte suprême de liberté, expression de son amour.

Juste après qu'Adam et Ève aient mangé du fruit de l'arbre interdit, le Seigneur expulsa l'homme, et il posta, à l'orient du jardin d'Éden, les Kéroubim, armés d'un glaive fulgurant, pour garder l'accès de l'arbre de vie (Gn 3, 24). Ainsi a commencé le drame de l'histoire humaine : l'homme et la femme chemineraient désormais comme des exilés, loin de leur vraie patrie dont le trait caractéristique était la communion avec Dieu. Dante l'a merveilleusement exprimé au début de sa *Divine comédie* : « Au milieu du chemin de notre vie, ayant quitté le chemin droit, je me trouvais dans une forêt obscure » [\[1\]](#). Cependant, ils ne marchent pas dans une nuit sans lumière, car le Seigneur a annoncé aussi une espérance : Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon (Gn 3, 15). La venue du Christ allait marquer le passage du péché à la vie de la grâce.

La faute originelle

C'est la connaissance de Dieu qui fait naître la conscience du péché et non pas le contraire. Nous n'arriverons pas à comprendre le péché originel et ses conséquences si nous ne saisissons pas d'abord la Bonté de Dieu dans la création de l'homme ainsi que la grandeur de sa destinée. Le Catéchisme de l'Église Catholique l'affirme : « Le premier homme n'a pas seulement été créé bon, mais il a été constitué dans une amitié avec son Créateur et une harmonie avec lui-même et avec la création autour de lui telles qu'elles ne seront dépassées que par la gloire de la nouvelle création dans le Christ. [\[2\]](#) »

Le péché d'Adam et d'Ève a introduit une rupture fondamentale dans l'unité intérieure de l'homme. La soumission de la volonté humaine à la Volonté divine, clé de voûte des facultés corporelles et spirituelles de la nature humaine, s'est brisée par la désobéissance à Dieu et la voûte, ayant perdu sa

clé, s'est effondrée. Comme conséquence, « l'harmonie dans laquelle ils étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite ; la maîtrise des facultés spirituelles de l'âme sur le corps est brisée (cf. Gn 3, 7) » [3].

Ce premier péché est connu comme péché originel et se transmet de père en fils avec la nature humaine, la seule exception étant la Très Sainte Vierge Marie, par un privilège spécial de Dieu. Par la désobéissance d'un seul être humain la multitude a été rendue pécheresse, de même par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle rendue juste (Rm 5, 19), dit saint Paul. Certes, cette réalité est difficile à comprendre, voire un peu scandaleuse pour la mentalité actuelle : « Si je n'ai rien fait, pourquoi devrais-je assumer ce péché ? »

Le Catéchisme de l'Église Catholique affronte la question : « C'est un péché qui sera transmis par propagation à toute l'humanité, c'est-à-dire par la transmission d'une nature humaine privée de la sainteté et de la justice originelles. Et c'est pourquoi le péché originel est appelé "péché" de façon analogique [4] : c'est un péché "contracté" et non pas "commis", un état et non pas un acte. [5] ». Dans ses réflexions sur ce sujet, Ronald Knox a écrit que « beaucoup d'efforts seraient épargnés si nous nous mettions tous d'accord pour appeler faute originelle le péché originel. Car, selon la mentalité de l'homme courant, le péché est quelque chose qu'il commet lui-même tandis que la faute peut le concerner sans qu'il en soit directement responsable » [6].

Ainsi en est-il du péché originel : nos premiers parents ont péché et, ce faisant, ils ont perdu la sainteté et la justice originelles que Dieu leur avait accordées, leur nature restant « blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à l'empire de la mort, et inclinée au péché » [7]. Puisque personne ne peut laisser en héritage ce qu'il ne possède plus, Adam et Ève ne pouvaient pas nous léguer ce qu'ils avaient perdu : l'état de sainteté et de justice originelles et l'intégrité de la nature. Ils nous ont transmis leur nature telle qu'elle était, blessée par le péché. Aussi saint Augustin a-t-il pu écrire : « Mortels, ils ne pouvaient engendrer que des mortels, et leur crime a tellement corrompu la nature que la mort, qui n'était pour eux qu'une punition, est devenue une condition naturelle pour leurs enfants » [8].

Dès lors, le péché originel est la cause de l'état dans lequel nous nous trouvons à cause du mauvais héritage reçu mais ce péché, comme le Catéchisme l'affirme, « n'a, en aucun descendant d'Adam, un caractère de faute personnelle » [9]. Cela dit, nous venons tous dans ce monde affectés par ses conséquences : une certaine ignorance dans l'intelligence, une vie marquée par la souffrance, la soumission à l'empire de la mort, l'inclination

de la volonté au péché et le désordre dans les passions. Tout le monde a fait l'expérience de cette désagrégation, de cette incohérence et de cette faiblesse interne. Que de fois nous nous proposons de faire quelque chose sans y arriver ! S'astreindre à un régime alimentaire, indispensable pour être en bonne santé ; consacrer quelques minutes chaque jour à l'apprentissage d'une langue ; être plus doux avec ses enfants ; ne pas se fâcher avec ses parents ou son conjoint ; ne pas se plaindre du travail ; aider un pauvre ou un malade ; se tenir généreusement près des plus vulnérables ; parler en bien des autres et se réjouir de leurs succès ; porter un regard pur sur le monde et sur les gens... Sans parler de toutes ces fois où nous faisons précisément ce que nous ne voulons pas : nous laisser aller à un mouvement de colère injustifiée ; succomber à la paresse au lieu de servir avec amour ; chercher des excuses par un mensonge pour ne pas faire mauvaise figure ; céder à la curiosité sur Internet...

Nous faisons aussi l'expérience de la tyrannie du désir qui, dans sa recherche véhémente d'un bien apparent, particulier et limité (un plaisir, un privilège, le pouvoir, la renommée, l'argent, etc.) entraîne une volonté affaiblie, l'écartant du bien intégral et vrai de la personne (le bonheur, la vie avec Dieu) que nous devrions poursuivre. Pareillement, l'intelligence, lumière pour indiquer la fin véritable, se trouve obscurcie, courant le risque de devenir un simple outil pour obtenir ce que la volonté a déjà décidé de chercher, sous l'esclavage du désir.

Or, tout n'est pas maudit chez l'homme, tant s'en faut. La nature humaine n'est pas totalement corrompue mais garde sa bonté foncière. Nous venons dans ce monde portant les *semences* de toutes les vertus, appelées à s'épanouir avec l'aide des autres, l'exercice de notre liberté et la grâce de Dieu. En réalité, la vertu correspond davantage que le péché à ce que nous sommes vraiment, le péché étant un acte contre la nature, un « acte suicidaire » [\[10\]](#). Benoît XVI exprimait ainsi cette idée : « On dit : “il a menti”, “il est humain” ; “il a volé”, “il est humain” ; mais cela n'est pas la véritable nature de l'être humain. Humain signifie être généreux, être bon, être homme de la justice. [\[11\]](#) »

De l'esclavage à la libération

À la racine de tout péché se trouve le doute sur Dieu, la suspicion qu'il ne peut pas ou ne veut nous rendre heureux. « Est-il aussi bon qu'il le prétend ? Ne sera-t-il pas en train de nous abuser ? » Alors, Dieu vous a vraiment dit : “Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? (Gn 3, 1), dit le serpent à Ève. Lorsqu'elle répond qu'il n'en est rien, que seul le fruit de l'arbre placé au milieu du jardin leur est interdit, pour ne pas mourir, le serpent inculque le

venin de la méfiance dans son cœur : Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal (Gn 3, 4-5). En réalité, derrière cette fausse promesse de liberté sans limite, d'autonomie absolue de la volonté (impossibles pour une créature) se cache un gros mensonge. Car si nous voulons nous «débrouiller» tout seuls, sans compter sur Dieu, le cortège du mal arrive qui nous rend esclaves et nous enchaîne, parce qu'il nous empêche d'être heureux avec Dieu.

Le péché peut se produire parce que nous sommes libres, il se nourrit de cette liberté mais finit par la tuer. Il promet beaucoup mais n'apporte que la souffrance. C'est une escroquerie qui nous rend esclaves du péché (Rm 6, 17). C'est pourquoi « le mal n'est pas une créature, mais quelque chose qui ressemble à une plante parasite. Il vit de ce qu'il vole aux autres et, à la fin, il se tue lui-même, comme la plante parasite qui s'empare de son hôte et le tue » [\[12\]](#).

Si le péché est entré dans l'humanité par un exercice erroné de la liberté, c'est aussi par une décision libre que le remède et le début d'une vie nouvelle sont arrivés. La réponse, que tout m'advienne selon ta parole (Lc 1, 38), que Notre Dame a donnée de façon pleinement libre ouvre une nouvelle étape dans l'histoire, la plénitude des temps. Ainsi, le Fils de Dieu est descendu sur terre pour donner sa vie dans un acte suprême de liberté, expression de son amour : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux (Mt 26, 39). Maintenant il nous élève pour que nous puissions répondre *parce que j'en ai envie* à son invitation de vivre la liberté de la gloire des enfants de Dieu (Rm 8, 21).

C'est précisément en vertu de notre liberté d'enfants de Dieu que nous pouvons de nouveau nous laisser regarder et guérir par le Seigneur, en allant humblement à lui, qui nous renouvelle intérieurement avec sa grâce. Ainsi, nous apprenons que « la volonté de Dieu ne constitue pas pour l'homme une loi imposée de l'extérieur qui le force, mais la mesure intrinsèque de sa nature, une mesure qui est inscrite en lui et fait de lui l'image de Dieu, et donc une créature libre » [\[13\]](#). En réalité, Dieu est le garant de notre liberté. Libre est celui qui se laisse aimer de Dieu, sans se méfier de lui et croyant en son Amour. La foi fait disparaître les limites imposées par le doute, le mensonge, l'aveuglement et le non-sens. L'espérance fait s'écrouler la peur, le découragement, l'inquiétude, la culpabilité qui nous tenaillent. Grâce à la charité nous laissons derrière nous l'égoïsme, l'avarice, le repli sur nous-mêmes, les frustrations et les amertumes qui rapetissent notre vie.

La grâce de Dieu

Saint Jean Paul II a écrit dans son dernier livre que « la Rédemption est la limite que Dieu a imposée au mal, pour la simple raison que par elle le mal est radicalement vaincu par le bien, la haine par l'amour, la mort par la Résurrection » [14]. La réponse de Dieu à nos péchés est l'Incarnation et la Rédemption opérée par notre Seigneur Jésus-Christ. Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes (Rm 4, 25), affirme saint Paul. Il nous réconcilie avec Dieu, nous libère de l'esclavage du péché et nous accorde le don de la grâce : « le don gratuit que Dieu nous donne afin de nous rendre participants de sa vie trinitaire et capables d'agir par amour pour lui » [15]. Nous ne devrions pas nous habituer à cette réalité : la grâce est un don immérité, une participation de la vie divine qui nous introduit dans l'intimité pleine d'amour de Dieu et nous rend capables d'agir sur un mode nouveau : en tant que ses enfants.

La grâce est beaucoup plus abondante que le péché : Là où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé (Rm 5, 20). Et beaucoup plus puissante. Dans un roman célèbre, la protagoniste se rend au confessionnal et, une fois installée, manifeste son péché en le qualifiant de gravissime. Voici la réponse que lui donne le confesseur : « Non, ma fille, disait-il calmement, presque froidement. Vous n'avez pas offensé Dieu plus gravement qu'une infinitude d'hommes. Soyez humble même pour confesser votre péché ! Dans votre vie, la seule chose qui ait été grande, c'est la grâce. Seule la grâce est toujours grande. Le péché en soi, votre péché, est petit et courant » [16]. Voilà pourquoi saint Josémaria pouvait affirmer : *Notre Père du Ciel pardonne n'importe quelle offense lorsque l'enfant retourne vers Lui, lorsqu'il se repent et demande pardon. Notre Seigneur est Père à tel point qu'Il prévient nos désirs d'être pardonnés et qu'Il prend les devants en nous ouvrant les bras* [17]. C'est une grâce qui nous est abondamment accordée dans la prière et dans les sacrements. Une grâce que nous pouvons récupérer dans le sacrement de pénitence, si le péché grave la fait perdre [18].

Nous lisons dans l'un des hymnes de la Liturgie des Heures : « Panse, Seigneur, avec la rosée de ta grâce les blessures de notre âme malade pour que, en étouffant nos mauvais désirs, elle déplore dans les larmes ses péchés » [19]. La grâce guérit les blessures du péché dans notre âme ; par l'amour, elle identifie notre volonté humaine à la Volonté divine et par la foi elle illumine notre intelligence, ordonne les passions à la vraie fin de l'homme et les soumet à la raison, etc. En un mot, elle est le médicament de notre être tout entier. En fin de compte : *Il n'y a rien de meilleur au monde que de vivre en état de grâce* [20].

Peut-être certains se demandent : « Si la grâce de Dieu est si puissante, pourquoi n'a-t-elle pas des effets plus déterminants sur les gens ? » Nous nous *heurtons* une nouvelle fois au mystère de la liberté humaine. La grâce « prévient, prépare et suscite la libre réponse de l'homme » [21], mais sans forcer la liberté. « Dieu t'a fait sans toi, mais s'il t'a fait sans toi, sans toi il ne te justifie pas » [22], a clairement affirmé saint Augustin. Nous avons à notre disposition une centrale nucléaire d'une puissance de milliers de mégawatts, mais nous devons brancher le réseau de notre maison si nous voulons que cette énergie nous éclaire, réchauffe et soit utile. Nous devons recevoir la grâce avec humilité, reconnaissance et repentir de nos péchés et lutter par amour pour suivre docilement ses impulsions. Sans jamais perdre de vue, comme le pape François nous le rappelle, que « cette lutte est très belle, car elle nous permet de célébrer chaque fois le Seigneur vainqueur dans notre vie » [23]. Nous éviterons ainsi toute ombre de volontarisme, conscients de la priorité absolue de la grâce dans notre vie.

Qui plus est, « en cette vie les fragilités humaines ne sont pas complètement et définitivement guéries par la grâce » [24]. « La grâce, justement parce qu'elle suppose notre nature, ne fait pas de nous, d'un coup, des surhommes. Le prétendre serait placer trop de confiance en nous-mêmes. [...] Car si nous ne percevons pas notre réalité concrète et limitée, nous ne pourrions pas voir non plus les pas réels et possibles que le Seigneur nous demande à chaque instant, après nous avoir rendus capables et nous avoir conquis par ses dons. La grâce agit historiquement et, d'ordinaire, elle nous prend et nous transforme de manière progressive. C'est pourquoi si nous rejetons ce caractère historique et progressif, nous pouvons, de fait, arriver à la nier et à la bloquer, bien que nous l'exalions par nos paroles. [25] » Dieu est délicat et respectueux avec nous. Le cardinal Ratzinger raisonnait une fois de la façon suivante : « Je pense que Dieu a fait irruption dans l'histoire beaucoup plus doucement que nous n'aurions aimé. Mais telle est sa réponse à notre liberté. Si nous voulons que Dieu respecte notre liberté, nous devons respecter et aimer la douceur de ses mains » [26]. Autant dire : aimer la douceur de sa grâce.

José Brage

Bibliographie éditoriale sur le péché et la grâce*Lectures recommandées*- Catéchisme de l'Église catholique nn. 374-421, 1846-1876 et 1987-2029.- Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique, nos 72-78 et 422-428.- Saint Jean Paul II, Exhortation apostolique "Reconciliatio et Paenitentia" (2 décembre 1984).- Concile Vatican II, Constitution pastorale "Gaudium et spes" (7-XII-1965), nn. 13 et 37.- Benoît XVI, Homélie (8 décembre 2005) ;

Discours aux étudiants du Collège universitaire St. Mary's, Twickenham, Londres, 17 septembre 2010 ; Rencontre avec les pasteurs du diocèse de Rome, 18 février 2010.- François, Exhortation apostolique "Gaudete et exultate" (19 mars 2018), nn. 47-62 et 158-165 Words during the visit to Auschwitz, August 29, 2016, Words from the window of the Archbishopric of Krakow, August 29, 2016.(Traduit avec www.DeepL.com/Translator)

Notes :

- [1]. Alighieri, D. *Divine comédie*, L'Enfer, Chant I, 1-3 (traduction de Lamennais).
- [2]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 374
- [3]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 400.
- [4]. Il convient de bien comprendre la notion d'analogie : c'est un rapport de ressemblance entre des choses différentes. Dans notre cas, la chute originelle ressemble au péché, tout en étant différente du péché personnel.
- [5]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 404.
- [6]. Knox, *El torrente oculto*, Rialp, Madrid, 2000, p. 266.
- [7]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 405.
- [8]. Saint Augustin, *La cité de Dieu*, Livre XIII, III, 1.
- [9]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 405.
- [10]. Saint Jean Paul II, Exhort. ap. *Reconciliatio et Pœnitentia*, 2 décembre 1984, n° 15.
- [11]. Benoît XVI, Rencontre avec le clergé du diocèse de Rome, 18 février 2010.
- [12]. Ratzinger, J., *Dios y el mundo* Galaxia Gutemberg, Barcelone 2002, p. 120
- [13]. Benoît XVI, Homélie, 8 décembre 2005.
- [14]. Saint Jean Paul II, *Mémoire et identité : Conversations au passage entre deux millénaires*, Flammarion, Paris 2005.
- [15]. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 423.
- [16]. Le Fort, G. Von, *Le voile de Véronique*, Plon, Paris 1932.
- [17]. Saint Josémariam, *Quand le Christ passe*, n° 64
- [18]. Cf. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 310.

[19]. Hymne latin des Vêpres du mardi de la XXVème semaine du Temps Ordinaire.

[20]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 286.

[21]. *Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 425.

[22]. *Sermo* 169, 13.

[23]. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 158.

[24]. *Ibid.*, n° 49.

[25]. *Ibid.*, n° 50.

[26]. Ratzinger, J, *Le sel de la terre : Le christianisme et l'Église catholique au seuil du IIIe millénaire*, Flammarion-Plon, Paris 2005.

[Retour au sommaire](#)

9. L'un des nôtres : l'Incarnation

La différence entre croire ou ne pas croire en Jésus-Christ ne consiste pas uniquement dans la compréhension de chacune de ses paroles, mais dans la confession de sa divinité et de son humanité, dans une vraie rencontre avec lui, en le reconnaissant comme notre chemin, notre vérité et notre vie.

Les nations sont fières de leurs héros et les peuples se remémorent leurs succès, de quelque nature qu'ils soient : artistiques, militaires ou de n'importe quel genre. Les mausolées font mémoire de premiers ministres, de rois ou d'ingénieurs explorateurs et les rues, les avenues et les places portent le nom de peintres, musiciens, artistes...

D'un aperçu global de l'histoire émergent, parmi ses ombres, des figures lumineuses qui élargissent le cœur humain. Des hommes extraordinaires ayant contribué, par exemple, au progrès sans retour de la science, tels Copernic ou Newton ; des penseurs qui ont scruté la conscience et nous ont laissé des témoignages perpétuels de la profondeur du cœur humain, tels Augustin d'Hippone ou Fiodor Dostoïevski ; des hommes religieux qui ont approfondi la relation de l'homme avec Dieu et avec son environnement : la morale, le culte, la société. D'autres figures ont suscité un étonnement et ont été persécutées à cause de leurs enseignements, tels certains prophètes de l'Ancien Testament ou Socrate dans l'ancienne Athènes. Cependant, la foi chrétienne a l'audace d'affirmer que son fondateur est infiniment plus qu'un simple génie religieux : comment comprendre cela ?

Pourquoi s'est-il fait égal à Dieu ?

Si nous voulons comprendre la figure de Jésus-Christ, du moins tel qu'il s'est présenté et tel que nous autres chrétiens nous le voyons, en aucun cas il ne peut être pris uniquement pour un génie religieux qui, ancré dans le passé et assis sur la chaire de l'histoire, continuerait d'exhorter à propos des vérités universelles comme l'amour du prochain ou la miséricorde envers les faibles. Le Christ est quelqu'un d'autre et, pour mieux pénétrer dans son mystère, nous pouvons rappeler une histoire concrète arrivée il y a moins de cent ans, dont les protagonistes sont une mère et sa fille.

Édith Stein est une philosophe allemande juive du début du XXe siècle. D'une intelligence supérieure, elle a collaboré assez tôt à des tâches

universitaires et a travaillé aux côtés d'un des principaux philosophes du siècle, Edmund Husserl. Différents événements de sa vie, rapportés par elle-même [\[1\]](#), l'ont conduite d'abord à la foi chrétienne et puis à la clôture du Carmel. Elle est morte au camp d'Auschwitz, en août 1942, en livrant sa vie pour le peuple hébreu et pour sa foi chrétienne.

La veille de son entrée au Carmel, elle est allée prendre congé de sa famille. Sa mère était une femme extraordinaire, juive de race et de religion qui, faisant preuve d'une force d'âme extraordinaire, avait mené de l'avant leur négoce de bois, tout en s'occupant de sa famille après la mort prématurée de son mari. Elle n'est jamais devenue chrétienne, contrairement à ses filles Rose et Édith. Cependant, même si elle ne croyait pas en Jésus-Christ, elle est parvenue à comprendre la centralité de son mystère et de sa prétention inouïe.

« Le dernier jour qu'elle passa chez elle fut le 12 octobre, le jour de son anniversaire et en même temps celui de la fête juive des Tabernacles. Édith accompagna sa mère à la Synagogue. Pour les deux femmes ce ne fut pas une journée facile. "Pourquoi l'as-tu connu (Jésus-Christ) ? Je ne veux rien dire contre lui. Il aura été un homme bon. Mais pourquoi s'est-il fait Dieu ?" Sa mère pleure. » [\[2\]](#)

Il aura été un homme bon, mais... pourquoi s'est-il fait Dieu ? Blasphème ou vérité absolue : c'est ainsi que la figure de Jésus se présentait à la mère d'Édith Stein. S'il n'avait été qu'un homme bon, un sage vénérable, un maître de vérités universelles... Mais il s'est fait égal à Dieu. Cette affirmation ne peut ni ne doit laisser indifférent tous ceux qui se décident à s'approcher du Christ en se servant uniquement de leur raison. Or, comment un homme peut-il se faire égal à Dieu ?

Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme

Cette affirmation souligne la continuité de tout le Nouveau Testament. L'Évangile selon saint Matthieu ouvre ses pages par une généalogie qui montre l'origine juive de Jésus, sa naissance virginale et l'accomplissement en lui de toutes les promesses : Il rétablira notre relation avec Dieu. Par lui, nous pouvons nous adresser à Dieu avec confiance. L'Évangile selon saint Luc est tout aussi explicite dans le même sens et reconnaît non seulement l'origine juive de Jésus mais aussi sa condition de fils d'Adam : Jésus se présente ainsi comme le sauveur de tous les hommes. Telle est sa prétention et telle est la grandeur dont nous devons faire part à nos proches parents, à nos camarades de travail et à nos voisins : Jésus est pour tout le monde et il a une réponse très personnelle pour chacun.

Pour sa part, l'Évangile selon saint Marc présente dès ses premiers versets la

révolution produite par l'irruption de Jésus-Christ dans l'histoire. La bonne nouvelle est arrivée, qui n'est pas uniquement une parole (une doctrine) mais aussi des œuvres : guérisons et gestes. En définitive, l'histoire de Dieu avec les hommes et des hommes avec Dieu. Finalement, l'Évangile selon saint Jean est, si possible, encore plus clair au sujet de ce *déploiement* de la divinité de Jésus dans son humanité, apportant des détails sur son origine éternelle ainsi que sur son incarnation dans le temps.

Tous les Évangiles se terminent de la même manière : ils rapportent la mort injuste de Jésus à travers les douleurs de sa Passion et de sa Croix, vécues avec amour et dans un esprit de rédemption ; ils nous rapportent pareillement les plus petits détails à propos de sa sépulture et présentent, de diverses manières, un fait inouï et jamais vu : sa résurrection, la preuve la plus éloquente de sa divinité.

La conscience chrétienne le croit et les évangiles aussi bien que la Tradition de l'Église affirment explicitement que le corps de Jésus ne gît pas dans le sépulcre mais qu'il est ressuscité à une vie nouvelle [\[3\]](#). Voilà pourquoi l'auteur de la Lettre aux Hébreux affirme catégoriquement que Jésus **hier et aujourd'hui, est le même** (He 13, 8), parce qu'il vit pour toujours et espère rencontrer chaque homme jusqu'à la fin des temps.

Les écrits de saint Paul, en plus des autres lettres et de l'Apocalypse, complètent le Nouveau Testament. Paul n'a pas connu l'époque de Jésus en Galilée, il n'a pas non plus été au Calvaire ou dans le Cénacle après la résurrection. C'est pourquoi, dans une certaine mesure, il est pour tous ceux qui, comme nous, n'ont pas marché avec lui à travers la Galilée et la Judée, un modèle dans la suite de Jésus.

Qui est Jésus pour saint Paul ? Qu'a-t-il supposé dans sa vie ? La clé de son existence entière est sa rencontre avec le Christ vivant ; grâce à quoi il y a un avant — Saul — et un après — Paul. Rencontrer Jésus, c'est rencontrer quelqu'un de vivant, non un simple compendium de doctrine, un ensemble des normes morales ou une idéologie socio-politique. Saint Paul n'a pas eu affaire à un sage religieux mais à celui en regard duquel il estimait tout comme déchets (cf. Ph 3, 8), à celui **qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi** (Ga 2, 20), à celui qui est resté amoureux avec nous pour être aliment de vie (cf. 1 Co 11, 23-27).

La différence entre croire ou ne pas croire en Jésus-Christ ne consiste pas uniquement dans la compréhension de chacune de ses paroles, mais dans la confession de sa divinité et de son humanité, dans une vraie rencontre avec lui, en le reconnaissant comme notre chemin, notre vérité et notre vie (cf. Jn 14, 6).

Le centre de ma vie

« Il est maintenant normal de traiter le Sauveur du monde d'une manière irrévérencieuse et irréaliste », prêchait le bienheureux John Newman, « comme s'il s'agissait d'une idée ou d'une vision : parler de lui avec étroitesse et peu de profit, comme si nous ne connaissions que son nom, bien que dans l'Écriture nous ayons de nombreux détails de son séjour réel parmi nous, de ses gestes, paroles et actes où fixer nos yeux »[\[4\]](#). Le prédicateur attirait l'attention de ses auditeurs du premier tiers du XIXe siècle sur quelque chose de particulièrement actuel : la considération d'un Christ lointain, mort, y compris pour des chrétiens. Dans le meilleur des cas, un ensemble de normes permanentes.

C'est pourquoi il est logique d'avoir, en tant que chrétiens mais aussi pour aider ceux qui ne croient pas, le désir de comprendre la centralité de Jésus dans la tête et dans le cœur des croyants.

« Tant que nous ne l'aurons pas saisi, tant que nous n'aurons pas cessé de faire des déclarations vagues sur son amour, sa volonté de recevoir des pécheurs, de fournir repentir et une aide spirituelle, et ainsi de suite, et commencé à le voir, en particulier, dans ses paroles réelles, celles qui sont dans l'Écriture, nous n'aurons pas tiré de l'Évangile le bénéfice qu'elles nous offrent. Qui plus est, notre foi est peut-être en danger parce que si la pensée du Christ n'était qu'une création de notre esprit, il faudrait craindre que peu à peu cette foi s'éteigne, se pervertisse ou soit incomplète. [\[5\]](#) »

Le Christ présent pour chaque chrétien. Le Christ vivant. C'est dans ce même sens que, sur un ton plein de vibration, saint Josémaria s'exprimait en évoquant la formation des jeunes : *Faisons entrer le Christ dans notre cœur et dans le cœur des jeunes. Dommage ! Ils fréquentent les sacrements, ont un comportement pur, travaillent mais... la foi morte. Jésus — ils ne le disent pas avec leurs lèvres mais par leur manque de vibration dans leur conduite — Jésus a vécu il y a XX siècles... Il a vécu ?* Iesus Christus heri, hodie : ipse et in sæcula ; *Jésus Christ, hier et aujourd'hui, est le même, il l'est pour l'éternité (He 13, 8). Jésus-Christ vit avec une chair comme la mienne, mais glorieuse ; avec un cœur de chair comme le mien... Scio enim quod Redemptor meus vivit, je sais, moi, que mon rédempteur est vivant (Jb 19, 25). Mon Rédempteur, mon Ami, mon Père, mon Roi, mon Dieu, mon Amour est vivant ! Il se soucie de moi. Il m'aime plus que la femme bénie — ma mère — qui m'a mis au monde [...]* [\[6\]](#).

Le Christ est né à Bethléem, a reçu sa formation à Nazareth, a prêché en Galilée et en Judée, est mort à Jérusalem. Le Christ est ressuscité d'entre les morts et vit pour toujours. C'est pourquoi les premiers chrétiens ont réservé le

dimanche au culte, prenant du recul par rapport au Temple et aux coutumes juives que, pourtant, ils aimaient tant et ils ont engagé leur vie jusqu'à subir, pour un bon nombre d'entre eux, une fin violente et douloureuse. Le Christ était toujours avec eux, faisant de leur existence une vie fondée sur l'amour.

Le Christ présent chez chaque homme

Élie Wiesel, prix Nobel de la Paix en 1986, a été enfermé dans un camp de concentration pendant la deuxième guerre mondiale, alors qu'il n'était qu'un adolescent. C'est là qu'il a fait une expérience qui l'a marqué pour la vie : un enfant pendu dans le camp. Tandis qu'il se débattait entre la vie et la mort, une voix s'est exclamée : Où est Dieu ? Élie a entendu à l'intérieur de lui-même : « Où est-il ? Le voilà, suspendu à la potence ! »

Élie Wiesel n'était ni catholique ni chrétien. Cependant, il a su entendre en lui la voix de Dieu. L'innocence de la vie permet de comprendre la solidarité de Dieu avec chaque homme. La tendance existe peut-être encore de nos jours d'attribuer à Dieu nos maux — pourquoi a-t-il permis qu'il m'arrive ceci ou cela ? — mais des âmes innocentes ont entendu que, d'une certaine manière, Dieu souffre avec chaque homme. Dieu est avec chaque âme qui souffre.

Nous autres croyants nous connaissons, en plus, la parole évangélique. Chez saint Matthieu, nous lisons que le Christ affirme expressément ce dont Élie Wiesel et tant d'autres ont eu l'intuition. Jésus-Christ s'identifie à ceux qui ont soif et faim, aux étrangers, à ceux qui sont dans l'embarras (cf. Mt 25). Il affirme que lorsque nous vêtons ceux qui sont nus, c'est lui que nous vêtons ; lorsque nous donnons à manger à quelqu'un qui a faim, c'est à lui que nous le faisons ; lorsque nous donnons à boire un seul verre d'eau à celui qui a soif, nous méritons la vie éternelle, parce que c'est lui-même que nous servons.

Jésus-Christ demeure dans l'histoire comme vrai Dieu, mais aussi comme vrai homme ; il n'abandonnera jamais l'humanité qu'il a assumée de Marie. Pour cette raison, Jésus reste mystérieusement uni à ses frères les hommes, en particulier à ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur âme.

De cette conviction naît et coule l'esprit de charité que, de leur plein gré, les chrétiens s'efforcent de pratiquer : reconnaître le Christ chez les autres, être charitable avec eux comme s'il s'agissait du Christ en personne. De cette certitude jaillit aussi le souci des croyants pour les plus nécessiteux, qui auront toujours et nécessairement une place de choix dans le cœur de l'Église.

Marie, Vierge et Mère

Intimement uni au mystère du Christ, Dieu et homme, se trouve le mystère de

Marie, Vierge et Mère. Il est peut-être difficile de nos jours de comprendre Marie, pour autant qu'elle est définie par deux aspects qui sont actuellement rejetés dans un bon nombre de milieux : la virginité et la maternité.

La foi des chrétiens confesse que sainte Marie a conçu virginalement Jésus. Il s'agit évidemment d'une affirmation de foi, fondée sur les textes évangéliques. Saint Matthieu dit expressément que la conception de Jésus a été l'œuvre de l'Esprit Saint dans le sein de Marie ; saint Luc affirme explicitement ce mystère lors de l'annonce apportée par saint Gabriel, et saint Jean conclut que le Verbe ne s'est fait pas chair selon une génération humaine et normale. D'autre part, l'Église a constamment affirmé la naissance virginale de Jésus.

Finalement, Marie est aussi mère, la mère de Jésus, vrai Dieu et vrai homme. L'union intime de Jésus avec chaque homme, tout comme la charge explicite qu'il a confiée à sa Mère du haut de la Croix, relie la Sainte Vierge en tant que mère à chaque croyant. Au moment de mourir, Jésus confie l'apôtre Jean à sa mère et confie sa mère à Jean (cf. Jn 19, 26-27). Ainsi, comme l'Église l'a compris, Jésus déclarait sa Mère mère de tous les hommes et demandait aux hommes de prendre soin de Marie, pour nourrir la foi des peuples. La dévotion envers Marie n'est pas optionnelle ni accessoire, parce que rencontrer Jésus, c'est la recevoir pour mère, et rencontrer Marie, c'est être conduit, encore et toujours, à la miséricorde touchante du cœur de Jésus, car *c'est toujours par Marie que l'on va et que l'on « revient » à Jésus* [7].

Fulgencio Espa

Bibliographie

- Catéchisme de l'Église Catholique, 484-570, 720-726 y 963-975.
- Compendium du Catéchisme de l'Église Catholique, nn. 85-94.
- [Thème 9. L'Incarnation, dans Résumé de la foi chrétienne.](#)
- Concile Vatican II, Const. Lumen Gentium, nn. 55-66.
- Jean Paul II, Enc. Redemptoris Mater, (25-III-1987), n. 8.
- Joseph Ratzinger-Benoît XVI, Jésus de Nazareth, Flammarion, Paris 2007, 21-28; 347-383 (Introduction et chap. 10).
- Newman J. H., Sermons Paroissiaux/3, Cerf, Paris 1993.
- Sainte Thérèse Bénédict de la Croix–Edith Stein, Estrellas amarillas, Editorial Espiritualidad, Madrid 1973.

[1]. Cf. Sainte Thérèse Bénédict de la Croix – Édith Stein. *Estrellas*

amarillas (autobiographie, enfance et jeunesse), Editorial Espiritualidad, Madrid 1973.

[2]. Cf. biographie de Saint Thérèse-Bénédicte de la Croix – Édith Stein, rédigée à l’occasion de sa canonisation, le 11 octobre 1998, publiée dans www.vatican.va.

[3]. Cf. *Catéchisme de l’Église Catholique*, n° 638 et suiv.

[4]. J. H. Newman, *Sermons paroissiaux/3*. Cerf, Paris 1993.

[5]. *Ibid.* Il ajoute juste après : « Si nous regardons le Christ tel qu’il est révélé dans les Évangiles — le Christ qui existe là, extérieur à notre imagination — et que nous voyons qu’il est un être qui vit vraiment, qui est vraiment passé à travers la terre comme n’importe lequel d’entre nous, à la fin nous croirons en lui avec une conviction, une confiance et une intégrité aussi indestructibles que la croyance en nos propres sens. Pour un chrétien, il n’est pas possible de méditer l’Évangile sans avoir le sentiment, par-delà tout doute, que le sujet de tout l’Évangile est Dieu. »

[6]. Saint Josémaria, *Instruction 9 janvier 1935*, n° 278, cité dans *Camino, Edición crítico-histórica*, Rialp, Madrid 2002, p. 732.

[7]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 495.

[Retour au sommaire](#)

10. Les livres de Dieu

Dans la Sainte Écriture, nous entendons la Parole de Dieu. Pour nous aider à la comprendre, nous avons besoin de connaître la Tradition de l'Église et de nous tourner vers l'Esprit Saint.

Dans toute communauté humaine, il est habituel de trouver des histoires sur ses origines. Une réunion de famille, une fête ou un anniversaire fournissent l'occasion de rappeler un événement important ou significatif: une anecdote sur les grands-parents, les mérites d'un ancêtre illustre, la fondation de la ville ou l'indépendance de la nation. Ces récits ne sont pas un simple passe-temps ou un exercice purement nostalgique de la mémoire. Ils contribuent à façonner l'identité de la famille ou du groupe, de sorte que les membres les plus jeunes découvrent d'où ils viennent et comprennent mieux qui ils sont. C'est ainsi que le peuple d'Israël se voyait et qu'il a transmis de génération en génération les œuvres du Seigneur : **Nous avons entendu et nous savons ce que nos pères nous ont raconté ; nous le redirons à l'âge qui vient, sans rien cacher à nos descendants : les titres de gloire du Seigneur, sa puissance et les merveilles qu'il a faites** [1]. L'Église aussi, le nouveau Peuple de Dieu, est une famille qui se rappelle et actualise constamment les faits dont elle tire son origine : l'histoire de l'ancien Israël et, surtout, la mort et la résurrection de Jésus.

Ces récits populaires ou de famille sont parfois mis par écrit et, après une élaboration littéraire plus ou moins complexe selon les cas, ils peuvent servir d'ouvrages de référence pour la communauté au sein de laquelle ils sont nés. Certains peuples anciens attribuaient à leurs écritures une origine divine : pour eux, leurs livres avaient été directement écrits par les dieux dans le ciel. Mais lorsque l'Église affirme que les livres de la Sainte Écriture « ont Dieu pour auteur » [2], entend-elle par-là qu'elle les croit *tombés* du ciel ? Comment la foi catholique comprend-elle l'origine des Écritures ? Quel est leur rapport avec l'Église ?

Que signifie l'affirmation que Dieu est l'auteur de la Bible et qu'il nous parle à travers ses pages ?

La foi nous annonce l'existence d'un Dieu qui, ayant créé le ciel et la terre, respecte l'autonomie de son œuvre. Il ne cherche pas à assujettir l'intelligence ni la liberté des créatures rationnelles. Il n'impose pas non plus le salut à

l'homme mais lui propose de l'accueillir de tout son cœur, s'il le veut. De façon analogue, en se faisant connaître des êtres humains, il s'est servi d'un langage compréhensible par eux, étant donné que la langue dans laquelle le Père, le Fils et l'Esprit Saint communiquent entre eux, le langage divin, nous est inaccessible. Aussi l'Église précise-t-elle que Dieu dévoile son amour pour les hommes et mène à bien son plan de salut en agissant et en parlant « par des hommes à la manière des hommes » [3].

À la lumière du mystère de Jésus-Christ, « plénitude de toute la révélation » [4], il est plus facile de comprendre la logique divine. Il est vrai Dieu et vrai homme. Son humanité est le chemin pour connaître le mystère de Dieu. Ce nonobstant, il a voulu partager nos limites, hormis le péché, compte tenu de sa dimension humaine. Non seulement il a eu faim et soif, il s'est fatigué, mais il a dû aussi fournir l'effort d'apprendre à lire et à exercer le métier de saint Joseph, etc. Il était Dieu, sans s'affranchir des limites de tout ce qui est humain.

Jésus-Christ a voulu nous parler avec des mots humains, nous communiquer son message de salut selon les modes d'expression d'une époque déterminée. Pareillement, lorsque l'Église parle d'*inspiration divine* de l'Écriture, tout en affirmant que l'Esprit Saint est l'auteur principal des livres saints, elle ajoute que ceux-ci sont exempts des limites propres à n'importe quel ouvrage humain. Dans la Sainte Écriture, « les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, sont devenues semblables au langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes » [5]

La dimension humaine de la Bible nous rend accessible la Parole de Dieu. Mais elle implique aussi qu'en la lisant nous nous heurtions à certaines limites. Cependant, la portée et les conséquences découlant de ces limites ne sont pas toujours perceptibles ni acceptées. Concrètement, certains ont une notion trop simple de la Bible, de sorte qu'ils ne laissent aucune place à une quelconque imperfection. Comme saint Jean Paul II l'expliquait, « ils ont tendance à croire que, Dieu étant l'Être absolu, chacune de ses paroles a une valeur absolue, indépendante de tous les conditionnements du langage humain » [6]. Cette attitude donne l'impression de respecter davantage la grandeur de Dieu. En réalité, elle revient à s'abuser et à rejeter « les mystères de l'inspiration scripturaire et de l'Incarnation, en s'attachant à une fausse notion de l'Absolu. Le Dieu de la Bible n'est pas un Être absolu qui, écrasant tout ce qu'il touche, supprimerait toutes les différences et toutes les nuances » [7]. Car la miséricorde de Dieu se manifeste dans la souplesse pour ce qui est petit, tout comme son amour l'amène à s'accommoder de nos modes d'expression et à se révéler sur un ton aimable, pour que sa grandeur ne nous

empêche pas de nous approcher de lui. Nous le voyons bien dans l'œuvre de la Rédemption et dans la manière dont il se révèle. « Lorsqu'il s'exprime dans un langage humain, il ne donne pas à chaque expression une valeur uniforme, mais il en utilise les nuances possibles avec une souplesse extrême et il en accepte également les limitations » [\[8\]](#).

Pour éviter une vision trop simpliste de la Bible, il est utile de rappeler que les livres qui la composent ont été écrits non seulement à d'époques diverses mais en trois langues différentes : l'hébreux, l'araméen et le grec. Les textes ont été rédigés par des êtres humains et, si Dieu a agi par leur intermédiaire, ils n'en sont pas moins les vrais auteurs de leurs livres [\[9\]](#). Ainsi, par exemple, lorsque saint Paul manifeste à certains chrétiens son indignation avec de mots assez forts : **Galates stupides** (Ga 3,1 ; cf. 3, 3), c'est lui qui est en colère et non l'Esprit Saint ! Certes, saint Paul les admoneste poussé par l'Esprit mais il s'exprime en accord avec son caractère et selon les tournures linguistiques ayant cours dans son milieu.

La Tradition, des ajouts de l'Église à la Bible ?

Une autre conséquence du caractère à la fois divin et humain de la Sainte Écriture est son rapport avec l'Église. La Bible n'est pas *tombée* directement du ciel. C'est l'Église qui nous la présente et nous assure que Dieu nous parle aujourd'hui à travers ses livres. Pour revenir à ce que nous disions au début, le peuple d'Israël et l'Église sont la famille ou communauté dans laquelle sont nés et ont pris forme les récits, les prophéties, les prières, les exhortations, les proverbes et les autres textes présents dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

Au sens propre, la source, le point de départ ou l'origine de la Révélation est unique : Dieu qui s'est manifesté en plénitude dans son Fils fait homme, Jésus-Christ. Il est la Révélation de Dieu. La vie et les enseignements de Jésus, spécialement sa passion, sa mort et sa résurrection, qui sont intervenues conformément aux Écritures (cf. 1 Co 15, 3-4), constituent l'annonce qu'il a demandé aux apôtres de prêcher au monde entier. Cette bonne nouvelle, l'Évangile, transmise de façon vivante dans l'Église, est le contenu fondamental de la Tradition apostolique, qui sera mis par écrit dans le Nouveau Testament et transmis aussi dans la vie de l'Église : par sa façon d'enseigner la foi et de prier dans la liturgie, par le style de vie qu'elle propose pour la vie morale.

La Tradition est la vie même de l'Église en tant qu'elle transmet l'Évangile. C'est pourquoi il est inexact de n'y voir qu'une partie de la Révélation, comportant les vérités qui n'apparaissent pas clairement dans la Bible. Elle ne

se réduit pas non plus à des formules et à des pratiques ajoutées au fil du temps, ni aux enseignements des Pères ou des conciles. Cette confusion est présente chez certains auteurs qui se réfèrent à la Bible et à la Tradition comme s'il s'agissait de *deux sources* de la Révélation divine. Certaines vérités de foi sont connues grâce à l'Écriture et d'autres grâce à la Tradition : par exemple, la primauté de Pierre se trouve dans les Évangiles (cf. Mt 16, 179-19 ; Lc 22, 31-32 ; Jn 21, 1-19), tandis que l'Assomption de la Sainte Vierge n'apparaît pas explicitement dans le Nouveau Testament. Un tel schéma, simple en apparence, semblait résoudre beaucoup de problèmes. Cependant, penser que nous disposons de deux sources de révélation, comme si Dieu nous parlait par l'une ou par l'autre, ne correspond pas à la réalité. La Bible nous parvient à *l'intérieur* de la Tradition de l'Église, dont elle fait partie, et non par une autre voie autonome.

Du fait qu'ils vivent et répandent leur foi, tous les catholiques sont des sujets actifs de la Tradition, de la même manière que tous les membres d'une famille participent d'une certaine façon à communiquer son identité. La vie sainte de ceux qui suivent le Christ manifeste les différents aspects de l'Évangile. Comme le pape François le dit, « chaque saint est une mission ; il est un projet du Père pour refléter et incarner, à un moment déterminé de l'histoire, un aspect de l'Évangile » [\[10\]](#). Rien ni personne ne reste dehors : « L'Église perpétue dans sa doctrine, sa vie et son culte et elle transmet à chaque génération, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit » [\[11\]](#).

Pourquoi lire à partir de la Tradition ?

La Tradition de l'Église est vivante, ce qui contraste avec la conception que certains ont de la *tradition* ou des *traditions*, appartenant au passé : les traditions ancestrales d'un peuple, les fêtes traditionnelles, voire les costumes traditionnels. Dans l'Église, si la Tradition vient du passé elle ne reste toutefois pas ancrée dans le passé. Pour l'expliquer, Benoît XVI se sert d'une comparaison assez éclairante : « La Tradition n'est pas une transmission de choses ou de paroles, une collection de choses mortes. La Tradition est le fleuve vivant qui nous relie aux origines, le fleuve vivant dans lequel les origines sont toujours présentes » [\[12\]](#).

Dans ce fleuve vivant, qui coule du Christ et nous apporte le Christ lui-même, l'Église reçoit et transmet une collection de livres qui lui ont été remis comme témoignage inspiré de la Révélation divine, c'est-à-dire un ensemble d'Écritures lui communiquant tout ce que Dieu a voulu voir mis par écrit pour notre salut. « C'est cette même tradition, qui fait connaître à l'Église le canon intégral des Livres Saints ; c'est elle aussi qui, dans l'Église, fait comprendre cette Écriture Sainte et la rend continuellement opérante. Ainsi Dieu, qui a

parlé jadis, ne cesse de converser avec l'Épouse de son Fils bien-aimé » [13].

La Tradition, qui est comme le foyer où la Sainte Écriture est née, devient aussi le chemin pour mieux la comprendre. Il en est d'elle comme de nos efforts pour mieux apprécier les richesses d'un ouvrage littéraire : une seule lecture ne suffisant pas, nous faisons aussi attention au contexte, aux horizons intellectuels de l'auteur, à la communauté où il est né. Ainsi, lorsque l'Église affirme que la Tradition vivante est un critère d'interprétation biblique [14] ou que « le lieu originaire de l'interprétation scripturaire est la vie de l'Église » [15], elle ne fait que proposer une lecture faite en communion avec tous ceux qui ont cru dans le Christ, car une telle lecture nous ouvre aux richesses de la Sainte Écriture. Il est évident que tout le monde peut dans une certaine mesure lire et comprendre la Bible, y compris ceux qui n'ont pas reçu le don de la foi. Toutefois, la différence réside dans le fait que lorsqu'un baptisé lit les livres bibliques, il ne le fait pas uniquement pour déchiffrer le contenu de certains textes anciens mais pour découvrir le message que Dieu a voulu y laisser et qu'il veut lui communiquer maintenant.

Dans cette perspective, nous comprenons mieux pourquoi pour comprendre la Bible le recours à l'Esprit Saint est si vivement recommandé. Avant sa mort, Jésus a annoncé à ses disciples que l'Esprit Saint leur enseignerait tout et leur ferait souvenir de tout ce qu'il leur avait dit (cf. Jn 16, 13). La lecture de la Sainte Écriture est un moment privilégié de la réalisation de cette promesse : l'Esprit Saint, auteur des livres saints, nous aide à mieux comprendre la vie et les enseignements du Christ, recueillis dans les Évangiles, annoncés par les prophètes et expliqués dans la prédication apostolique. L'Esprit Saint est le lien d'amour entre les croyants et il nous introduit dans la communion avec l'Église de tous les temps. L'Esprit Saint est celui « par qui la voix vivante de l'Évangile retentit dans l'Église et, par l'Église, dans le monde » [16].

Juan Carlos Ossandón

Bibliographie

- Concile Vatican II, Const. *Dei Verbum* (18-XI-1965).
- *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 50-141
- Saint Jean Paul II, Discours *De tout cœur*, 23-IV-1993.
- Benoît XVI, *Audience générale*, 26-IV-2006; Ex. Ap. *Verbum Domini* (30-IX-2010), spécialement la première partie.

- J. Dupont, «Écriture et Tradition», *Nouvelle revue théologique* 85 (1963)

337-356.

- J. Ratzinger, *Ma vie, souvenirs (1927-1977)*, Fayard, Paris 1998, chapitre «Début du Concile et transition à Munster »

[1]. Ps 77, 3-4. Cf. pape François, Exhort. ap. *Amoris lætitia*, 19 mars 2016, n° 16.

[2]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 105.

[3]. Concile Vatican II, Const. *Dei Verbum*, n° 12.

[4]. *Ibid.* n° 4

[5]. *Ibid.* n° 13. Avant *Dei Verbum*, l'analogie avait été proposée par Pie XII dans l'encyclique *Divino Afflante Spiritu*, 30 septembre 1943, n° 24 (EB 559, Enchiridion Biblicum). Elle a été reprise par saint Jean Paul II (Discours *De tout cœur*, 23 avril 1993, nos 6-7, EB 559), le *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 101 et Benoît XVI (Exhort. ap. *Verbum Domini*, 30 septembre 2010, n° 18).

[6]. Saint Jean Paul II, Discours *De tout cœur*, 23 avril 1993 (EB 1247).

[7]. *Ibid.*

[8]. *Ibid.*

[9]. Cf. *Dei Verbum*, n° 11.

[10]. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 19.

[11]. *Dei Verbum*, n° 8.

[12]. Benoît XVI, Audience générale, 26 avril 2006.

[13]. *Dei Verbum*, n° 8.

[14]. Cf. *Ibid.*, n° 12.

[15]. Cf. *Verbum Domini*, nos 29-30.

[16]. *Dei Verbum*, n° 8.

[Retour au sommaire](#)

11. Un Dieu qui laisse faire ? Le mal et la souffrance

Pourquoi le mal existe-t-il ? Quel est le sens de la souffrance ? Pourquoi Dieu permet-il le mal ? Telles sont les questions que tout le monde se pose à un moment ou à un autre de sa vie. Cela se rapporte à l'un des grands mystères de l'homme.

L'existence du mal dans le monde, spécialement sous ses formes les plus aiguës et difficiles à comprendre, est une des causes les plus fréquentes de l'abandon de la foi. Devant des événements qui semblent clairement injustes et dépourvus de sens, face auxquels nous nous sentons impuissants, la question se pose naturellement de savoir comment Dieu peut les permettre. Pourquoi le Seigneur, bon et tout-puissant en lui-même, permet-il que de tels maux arrivent ? Pourquoi des gens simples, déjà alourdis par le poids de la vie, doivent endurer le drame d'une tragédie inattendue, telle une catastrophe naturelle ? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas ? Voilà des questions que nous ne posons pas au monde, pas plus qu'à nos semblables, mais à Dieu, parce que nous le confessons comme Créateur et Seigneur du monde [\[1\]](#).

Dans une certaine mesure, ces questions dépassent les limites de la Révélation et pénètrent dans le mystère même de Dieu ; en fin de compte, dans la création rien n'échappe à la sagesse et à la volonté de Dieu. De même que nous n'arrivons pas à embrasser sa bonté infinie, ainsi nous ne pouvons pas non plus sonder complètement ses desseins. C'est pourquoi la meilleure attitude face au mal et à la souffrance est souvent celle d'un abandon en Dieu empreint de confiance, car il en sait et peut toujours plus.

Cela dit, il est naturel que nous essayions d'éclaircir l'obscur mystère du mal, afin que l'expérience de la vie n'éteigne pas notre foi, mais qu'elle continue d'être, précisément dans les moments difficiles, la lumière qui éclaire notre chemin, " une lampe sur mes pas " (Ps 119, 105).

Le mal vient de la liberté créée

Dieu n'a pas créé un monde fermé, auquel lui seul aurait accès. Il ne l'a pas non plus créé parfait. Il l'a fait ouvert à de nombreuses possibilités et perfectible. Il a créé les hommes et les femmes pour qu'ils l'habitent et le complètent par leur génie. Il nous a fait de nous des êtres intelligents et libres

et nous a laissé l'espace nécessaire pour développer nos talents. En ce sens, Dieu nous met à l'épreuve en nous appelant à l'existence : il nous charge d'une tâche consistant à faire le bien selon nos possibilités, ce qui cause souvent de la fatigue. « Pendant mon voyage, faites de bonnes affaires » (Lc 19, 13). Comme dans cette parabole si bien connue de Jésus, les talents ne doivent pas être enfouis ni cachés : chacun est appelé à faire fructifier sa vie, à développer les biens reçus. Or, souvent nous ne le faisons pas, voire nous faisons le contraire, nous visons volontairement de mauvaises choses et nous les réalisons : très souvent, nous nous rendons coupables.

L'humanité l'a été dès le début, depuis l'acte qui est la racine de tous les maux. Tout ce qui existe de mauvais dans le monde découle d'un mauvais usage de la liberté, de notre capacité à détruire les œuvres de Dieu en nous-mêmes, chez les autres et dans la nature. Ce faisant, nous nous coupons de Dieu, notre cœur s'obscurcit, jusqu'à faire un enfer de notre vie et de la vie des autres. Tel est le vrai mal, celui que nous devons craindre le plus : le péché. C'est de lui que, d'une manière ou d'une autre, procèdent les autres maux.

La souffrance comme épreuve ou comme purification

Mais alors, le mal-il est toujours le fruit direct de la faute ? Il faut d'abord clarifier la nature du mal. En soi, le mal n'est que l'autre face du bien, celle qu'offre la réalité lorsque le bien manque, lorsque je ne suis pas tel que je devrais être et que ce qui devrait être présent ne l'est pas. Le mal est privation, il n'a pas d'entité positive, il n'est que négativité et a besoin de s'accrocher au bien pour exister [\[2\]](#). Nous souffrons en faisant l'expérience de l'absence du bien. Il va sans dire que la faute, la nôtre comme celle d'autrui, cause toujours un dommage ; cependant, souffrir d'un mal ne signifie pas toujours être coupable.

Dans la Sainte Écriture le livre de Job traite le problème en profondeur. Le Seigneur lui a envoyé des malheurs à Job. Ses amis veulent le persuader qu'ils sont la conséquence de ses péchés, de son injustice. Même si c'est souvent le cas, tout délit méritant sa peine, ce qui semble logique selon l'ordre humain comme dans l'ordre divin, le cas de Job nous montre que les justes et les innocents peuvent souffrir eux aussi. Se référant à ce livre saint, saint Jean Paul II a écrit ceci : « S'il est vrai que la souffrance a un sens comme punition lorsqu'elle est liée à la faute, il n'est pas vrai au contraire que toute souffrance soit une conséquence de la faute et ait un caractère de punition. [\[3\]](#) » *De facto*, pour Job sa souffrance a supposé une épreuve pour sa foi, épreuve dont il est sorti plus fort. Parfois, Dieu nous met à l'épreuve, mais il nous donne toujours sa grâce pour vaincre et il cherche la manière de nous faire grandir dans

l'amour, puisque tel est le sens ultime du bien.

D'autres fois, la souffrance a un sens de purification. Il en a été ainsi pour Israël au temps de Moïse, alors que le peuple était versatile et capricieux. Dieu l'a purifié au moyen d'un long voyage à travers le désert pour le former jusqu'à ce qu'il soit capable d'entrer dans la terre promise et de reconnaître la fidélité de Dieu à sa parole. Souvent, dans la Providence divine, la souffrance acquiert une valeur équivalente, purificatrice. Certaines personnes, absorbées dans les tracasseries de la vie, ne se posent pas les questions décisives tant qu'une maladie, un revers financier ou familial ne les amène pas à se poser des questions de fond. Fréquemment, un changement se produit, une conversion ou une amélioration, ou une ouverture aux besoins du prochain. Alors la souffrance est aussi une pédagogie de Dieu : il veut que l'homme ne se perde pas ni ne se dissipe dans les délices du chemin ou dans les ambitions mondaines. Par conséquent, même si la vie de chacun connaît sa dose de mal, avec laquelle la Providence divine compte, ce mal se révèle en dernière instance bénéfique pour l'homme.

La souffrance dans la nature

Sous cet éclairage, la souffrance naturelle, présente et comme inscrite dans notre environnement créé trouve aussi un sens : la fatigue, compagne de l'effort pour apprendre et progresser, la caducité des êtres qui vieillissent et meurent, l'absence d'harmonie des phénomènes naturels (qui s'imposent en démolissant l'ordre de la création). Des souffrances inévitables, bien présentes dans la nature, que nous ne dominons ni ne contrôlons.

Parfois, ce sont de maux nécessaires pour l'existence d'autres biens. Saint Thomas propose, par exemple, l'exemple du lion qui ne peut pas subsister sans chasser l'âne ou un autre animal [\[4\]](#). Or, fréquemment, les biens découlant des événements tragiques de la nature restent cachés à nos yeux. Il n'est pas facile de comprendre pourquoi Dieu les permet, ou pourquoi il a créé un univers comportant la destruction et dont nous pourrions parfois penser qu'il n'est pas gouverné par la Bonté et par l'Amour. Nous pouvons éventuellement le comprendre en considérant qu'en règle générale la destruction entraînée par les phénomènes naturels se rapporte, selon le dessein créateur, à notre liberté et à notre capacité de rejeter Dieu.

Notre habitat, qui nous émerveille si souvent par sa beauté, le monde physique, peut aussi devenir un lieu horrible, de la même façon que notre cœur, fait pour aimer Dieu et avoir le ciel en lui, peut devenir un lieu triste et obscur : s'il se laisse aller aux mauvaises graines semées par le diable. Si bien que lorsque nous contemplons une nature déchaînée provoquant des

destructions sans ménagement sans une ombre de justice, nous devons penser que le Seigneur nous y présente la figure d'un monde où il ne peut pas régner et d'un cœur qui rejette l'amour et la justice. Le lien profond entre la création et l'homme, établi pour qu'il le garde (cf. Gn 2, 15) apparaît aussi dans ce désordre.

Comme les hommes, « la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore » (Rm 8, 22), car elle participe du projet créateur et rédempteur de Dieu. Elle aussi « a gardé l'espérance d'être libérée de l'esclavage de la dégradation et de connaître la liberté de la gloire donnée aux enfants de Dieu » (Rm 8, 21)

La souffrance rédemptrice

Néanmoins, ce qui éclaire le mieux le sens du mal, c'est la Croix de Jésus et avec elle, la Résurrection. Sa croix nous dit que la souffrance peut être signe et preuve d'amour. Qui plus est, qu'elle peut être la voie pour la destruction du péché. Car c'est sur la Croix de Jésus que Dieu a lavé les péchés du monde. Le péché ne résiste pas, il ne peut résister à l'amour qui s'abaisse et s'humilie pour le bien du pécheur. Comme le dit un personnage fameux de Dostoïevski, « l'humilité de l'amour est une force terrible, la plus forte de toutes, à laquelle rien ne ressemble » [5].

Sur la Croix, la souffrance de Jésus est rédemptrice parce que son amour pour le Père et pour les hommes ne recule pas devant le rejet et l'injustice humaines. Il a donné sa vie pour les pécheurs et les a servis par le don total de lui-même. C'est ainsi que la Croix est devenue source de vie pour tous.

Nos souffrances aussi peuvent être rédemptrices, si elles sont fruit de l'amour ou si elles deviennent amour. Car alors elles participent de la Croix du Christ. Comme saint Josémaria l'enseignait, la souffrance est source de vie : de vie intérieure et de grâce pour nous et pour les autres [6]. En réalité, ce n'est pas la souffrance en tant que telle qui rachète mais la charité qui l'anime.

Sur un plan purement humain, l'amour est capable de modeler la vie : une maman ne s'épargne aucun effort pour le bonheur de ses enfants, un frère se sacrifie pour un de ses frères dans le besoin, le soldat met en danger sa vie pour son peloton. Ce sont des exemples qui restent dans la mémoire et honorent leurs protagonistes. Si l'amour est motivé par la foi et fondé sur elle, alors il devient divin, en plus d'être quelque chose de beau : participant de la Croix, il est un canal pour la grâce qui procède du Christ. Là le mal se transforme en bien, par l'action de l'Esprit Saint, don de la Croix de Jésus.

Le dernier atout

Nous pourrions ajouter une considération conclusive à tout ce que nous avons déjà dit pour expliquer le sens du mal. Bien que le mal soit présent dans la vie de l'homme sur cette terre, Dieu garde toujours un dernier atout, il est le dernier joueur en ce qui concerne la vie de chacun. Dieu nous aime, nous apprécie, c'est pourquoi il se réserve ce dernier atout, qui est l'espérance du monde : son amour créateur est tout-puissant, un amour qui se manifeste aussi dans la résurrection de Jésus-Christ.

Aussi grands et incompréhensibles que les drames de la vie puissent être, plus grand encore est le pouvoir créateur et re-créditeur de Dieu. La vie étant le temps de l'épreuve, une fois arrivée à son terme commence ce qui est définitif. Ce monde est passager. Il en est de lui comme de la répétition d'un concert : un des musiciens a peut-être oublié son instrument, un autre n'a pas bien travaillé la partition, cependant qu'un troisième joue faux. C'est pour cette raison que des répétitions sont prévues. C'est le temps d'affiner, d'harmoniser les instruments, de s'adapter au chef d'orchestre. Finalement, le grand jour arrive, alors que tout est déjà fin prêt, et le concert est donné dans une salle fastueuse, dans la jubilation et l'émotion générales.

La vie du Christ nous montre non seulement l'amour de Dieu mais aussi son pouvoir, celui de réparer largement tout ce qui ne correspond pas à la justice, toutes les occasions où Dieu semble absent, là où il a permis au mal et à la souffrance d'aller au-delà de ce que nous pouvions comprendre. Jésus aussi a fait l'expérience de l'abandon (cf. Mc 15, 34), il l'a enduré avec amour et, à la Croix, a succédé la gloire éternelle. Le dernier livre de l'Écriture, l'Apocalypse, parle d'un Dieu qui « essuiera toute larme » (Ap 21, 4) parce qu'il fait toutes choses nouvelles (cf. Ap 21, 5) et sera source d'un bonheur surabondant.

Comment aider ceux qui souffrent ?

Nous nous sentons souvent impuissants devant la souffrance d'autrui. Nous sommes réduits au rôle du bon samaritain (cf. Lc 10, 25-37) : offrir notre affection, écouter, entourer, c'est-à-dire ne pas passer outre. Certaines toiles de maître donnent le même visage aux deux personnages, le bon samaritain et le voyageur assailli. Ce qui peut être interprété en ce sens que le Christ guérit, tout en étant lui-même celui qui est guéri. Chacun de nous est ou peut être le bon samaritain qui panse les blessures d'un autre. Nous sommes alors le Christ. Or, il arrive que nous aussi nous avons besoin d'être soignés, car quelque chose nous a blessé, un visage sévère, une réponse abrupte, un ami qui nous a laissé tomber, et nous sommes guéris par un bon samaritain qui peut être le Christ lui-même si nous avons recours à lui dans la prière ; ou quelqu'un de proche qui devient le Christ en nous écoutant. Nous, nous

sommes le Christ pour les autres, parce que chacun de nous est l'image et la ressemblance de Dieu.

La souffrance sera toujours un mystère, mais un mystère qui, grâce à l'action salvifique de notre Seigneur, peut nous ouvrir aux autres. « Il y a partout des enfants abandonnés, ou bien parce qu'ils ont été abandonnés à la naissance, ou bien parce que la vie les a abandonnés — la famille, les parents — et ils ne sentent pas l'affection de la famille. C'est pourquoi la famille est si importante. Défendez la famille ! Défendez-la toujours. Partout il y a, non seulement des enfants abandonnés, mais aussi des personnes âgées abandonnées, qui sont là sans que personne ne les visite, sans personne qui les aime... Comment sortir de cette expérience négative d'abandon, de manque d'amour ? Il y a un seul remède pour sortir de ces expériences : faire ce que moi je n'ai pas reçu. Si vous n'avez pas reçu de compréhension, soyez compréhensifs avec les autres ; si vous n'avez pas reçu d'amour, aimez les autres. Si vous avez senti la douleur de la solitude, approchez-vous de ceux qui sont seuls. La chair se soigne avec la chair ! Et Dieu s'est fait chair pour nous soigner. Nous aussi faisons de même avec les autres [7] »

Nombreux sont ceux qui ont senti la caresse de Dieu, justement aux moments les plus difficiles : les lépreux grâce à sainte Teresa de Calcutta, les tuberculeux que saint Josémária réconfortait matériellement et spirituellement, les mourants traités avec respect et amour par saint Camille de Lellis. Tout cela nous dévoile quelque chose du mystère de la présence de la souffrance dans l'existence humaine : des moments où la dimension spirituelle de la personne peut se déployer avec force, à condition qu'elle se laisse saisir par la grâce du Seigneur, en dignifiant jusqu'aux situations les plus extrêmes.

Antonio Ducay

[1]. Cf. Saint Jean Paul II, Lettre ap. *Salvifici doloris*, n° 9.

[2]. Cf. J. Ratzinger, *Dios y el mundo, Creer y vivir en nuestra época*, Plaza y Janes, Barcelona, 2005, p. 120.

[3]. Saint Jean Paul II, Lettre ap. *Salvifici doloris*, n° 11.

[4]. Cf. Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I, q. 48, a. 2, ad 1.

[5]. *Les frères Karamazov*, Le livre de poche, 1994.

[6]. Cf. Saint Josémária, *Chemin de Croix*, XIIe station.

[7]. Pape François, Discours au stade Kerasani de Nairobi, 27 novembre 2015.

[Retour au sommaire](#)

12 « Nous proclamons un Messie crucifié »

Qu'entendons-nous par l'affirmation que le Christ a obtenu le pardon pour tous les hommes, par sa mort sur la Croix et sa Résurrection ? À qui et en vue de quoi a-t-il offert sa vie ? Que veut dire que la mort du Christ est la vie du monde et qu'en mourant il a gagné la vie pour tous ? Quatre images vont nous aider à approfondir ce mystère.

« Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux, et que les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes. Mais pour ceux que Dieu appelle, qu'ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie, ce Christ, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 22-24).

Le mystère de la Croix n'est pas facile à accepter. La perspective d'un Messie qui, après avoir été humilié, finit ses jours sur une Croix, était un motif de scandale pour l'imagination de Pierre (cf. Mt 16, 21-23) et les Douze, quant à eux, ne la comprenaient pas (cf. Lc 18, 30-34). Cette souffrance était si pénible que Jésus a demandé à son Père que le calice passe loin de lui (cf. Mt 26, 39) et le cœur de Marie, identifié à celui de son Fils, a pareillement éprouvé une réticence naturelle face à la souffrance.

Le rejet de l'idée qu'un Dieu puisse finir sur un gibet est si naturel que sa représentation picturale a mis des siècles à se frayer un chemin dans l'imaginaire de la culture chrétienne, aussi bien dans le contexte hébraïque que gréco-romain. Cette difficulté à comprendre est si naturelle que nous-mêmes nous continuons de l'expérimenter si la Croix se présente à nous dans son acerbe concrétisation de la vie réelle, et non seulement dans l'émotion artistique ou le raisonnement d'un discours.

La Croix est dure, certes, mais, nous le savons, les plans de Dieu, son mystère de salut, répondent à une logique qu'il a voulu nous révéler et qui a poussé les premiers chrétiens à défendre l'indéfendable, au point que de nos jours n'importe quel enfant, apprenant le catéchisme, récite par cœur : « Quel est le signe du chrétien ? Le signe du chrétien est la Sainte Croix » [\[1\]](#). Le simple geste de faire le signe de Croix possède une force symbolique unique : nous confessons par-là, corps et âme, tout le mystère de la création et de la rédemption, tout ce que le Père, le Fils et l'Esprit Saint ont fait et feront encore pour chacun de nous.

« Tout discours est fatigant, on ne peut jamais tout dire. L'œil n'a jamais fini de voir, ni l'oreille d'entendre » (Qo 1, 8). La contemplation du mystère de la Croix est une source intarissable de vie, si chacun veut bien mener son cheminement intellectuel et spirituel à son terme. Telle a été l'expérience des grands maîtres de la tradition chrétienne, qui ont suivi le chemin de la Croix par leur prédication et par leur vie. Plus qu'une explication, les réflexions qui suivent présentent quatre images pouvant générer lumière et sérénité alors qu'il nous semble être entourés des ténèbres de la Croix.

Première image : le Trône de la miséricorde

La première image est celle du Trône de la miséricorde. Il s'agit d'une iconographie développée spécialement au Moyen Âge. Elle connaît de nombreuses variations mais le motif reste le même : Dieu le Père tient dans ses mains son Fils suspendu à la Croix tandis que l'Esprit Saint, sous forme de colombe, se montre entre les visages du Père et du Fils. Cette image tire sa force de la présentation de l'auto-donation du Fils comme donation du Père, grâce à l'action de l'Esprit Saint. Elle manifeste ainsi en premier lieu que le Père révèle sa miséricorde pour chacune de ses créatures à travers la Passion de son Fils et non en dépit d'elle. Toutefois, si l'amour de Dieu a atteint son sommet sur la Croix, ce n'est pas tant en raison de la souffrance qu'elle comportait que parce qu'elle a été, *de facto*, la dernière et la plus éloquente prédication de Jésus sur l'amour avec lequel le Père respecte et promet le bien et la liberté de tous ses enfants.

Cette image nous dit que Dieu est disposé à se charger du poids de la Croix plutôt que de forcer quelqu'un à l'aimer. C'est pourquoi, si nous regardons bien à travers les plaies du Ressuscité, nous ne verrons pas l'image d'un Dieu si radicalement transcendant qu'il estime comme indigne de sa pureté d'entrer en relation avec ceux qui ne sont que poussière et vanité (cf. Gn 2, 7 ; Ps 144, 4). L'image du Christ chrétien manifeste, de façon surprenante et nouvelle, l'unité de la justice et de la miséricorde ; l'amour de Dieu, toujours du côté de ses créatures et sa capacité d'accomplir le dessein originaire de la création. La Croix du Christ montre précisément à l'évidence le poids de ces peines, c'est-à-dire combien il en a coûté à la Trinité d'être fidèle à son projet, à cette folie d'amour représentée par la création d'êtres personnels qui s'adressent personnellement à Dieu pour l'éternité, soit sous la forme d'un passionné « je t'aime », soit sous celle d'un amer « je te hais ». Saint Josémaria disait souvent que, précisément, celui qui aime souffre, « si en amour je suis éprouvé / c'est la vertu de ma souffrance » [\[2\]](#).

Deuxième image : le cri de Jésus

La deuxième image est le cri de Jésus. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Comme pour tout dans la vie de Jésus, ce gémississement jailli des profondeurs d'un corps exténué joue un rôle de révélateur. Si nous regardons autour de nous sans naïveté, nous verrons que les justes ont assez souvent le dessous. C'est une vérité permanente présentée dans le Ps 73 : « Tout réussit apparemment aux impies alors que pour ceux qui entendent vivre face à Dieu les choses se passent apparemment mal ». En ce sens, Jésus sur la Croix se solidarise avec tous les innocents qui souffrent injustement, et dont les cris ne sont pas entendus dans ce monde.

La Passion du Crucifié est un acte de la « compassio » rédemptrice du Père dans le Christ pour toutes les victimes qui, d'une façon ou d'une autre, ont souffert pour défendre la vérité de Dieu et la vérité de l'homme. Leurs plaintes, leurs clameurs si souvent étouffées, trouvent une place en Dieu grâce au cri de Jésus. En lui elles ne s'éteignent pas mais prennent une résonnance divine. Dans le « pourquoi » de Jésus, nos questions les plus crispées en raison de la douleur ou de la solitude ne sont pas oubliées mais obtiennent l'assurance d'une réponse pleine d'amour de la part de la Trinité. Comme pour Jésus, cette réponse ne sera complète qu'au moment de la Résurrection. Cependant, si nous apprenons à crier avec lui, notre angoisse se transformera progressivement en paix, la sérénité de la victoire [3].

S'il est avéré que, dans le banquet éternel, les impies n'auront pas indistinctement de place à côté des victimes, comme si rien ne s'était passé [4], il est facile de comprendre pourquoi la Croix est indissociable de la Résurrection et du Jugement final. Une prédication n'insistant *de facto* que sur une seule de ces trois réalités serait une caricature du mystère du Christ et rendrait encore moins acceptable son visage pour nos contemporains. Le Jugement final est indissociable de la Croix et de la Résurrection. C'est le dernier acte de l'établissement du Royaume prêché par Jésus dès le début ; l'acte dans lequel les intentions du cœur seront manifestées et la souffrance innocente de tous les justes, depuis Abel, recevra la reconnaissance publique qu'elle mérite.

Troisième image : le bon larron

La conversion du bon larron est la troisième image (cf. Lc 23, 40-43). Suspendu à la Croix, Jésus non seulement se solidarise avec les innocents mais scrute les profondeurs des cœurs qui rejettent Dieu. L'Esprit Saint pousse Jésus à n'en abandonner aucun, même ceux qui se dresseront contre lui. Jésus n'est pas venu appeler les justes mais les pécheurs (cf. Mc 2, 17). Non seulement il a parlé tout au long de sa vie de pardon et d'amour pour les ennemis (Mt 5, 44) mais il est mort en pardonnant et en bénissant l'un des

malfaiteurs crucifiés avec lui (cf. Lc 23, 43). En quelques minutes à peine, le bon larron est passé de la malédiction à la bénédiction. L'exode que Jésus lui a fait suivre est une métaphore de notre vie, étant donné que nous avons tous péché et vécu privés de la gloire de Dieu (cf. Rm 3, 23).

Pour avoir le droit d'entrer dans la bénédiction, une condition doit toutefois être remplie, car en Jésus rien n'est magique ni automatique : personne, même Jésus, ne peut se substituer à notre conscience. À la fin de sa vie, Jésus poursuit le programme commencé près du Jourdain (cf. Mc 1, 14). Il cherche les pécheurs et se solidarise avec eux mais pour les appeler à la conversion et à la pénitence (cf. Lc 5, 32). La nouveauté de la révélation de la Croix consiste en ce que Dieu se contente d'un vrai acte de contrition pour donner sa bénédiction. Le bon larron n'a pas eu l'occasion de restituer ce qu'il avait volé et, néanmoins, il jouit déjà de la vie éternelle. Comme dans notre baptême, la scandaleuse générosité de la parabole du fils prodigue retentit ici : le Père n'exige pas l'accomplissement matériel d'une réparation impossible. Il scrute la vérité du cœur et lui suffit que nous reconnaissons sans ambages notre péché, que nous nous repentions du fond du cœur et que nous attachions à Jésus avec la foi qui agit par la charité (cf. Ga 5, 6). L'image du bon larron est utile pour comprendre la gratuité absolue de la justification et le minimum exigé par le Père pour nous pardonner. L'Esprit Saint agit en Jésus et dans son Corps, qui est l'Église, et se charge d'assainir les séquelles laissées autour de nous par nos péchés.

Du haut de la Croix, Jésus nous regarde. Sa prière devient intercession, «Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font» (Lc 23, 34). C'est une prière efficace : comme pour le bon larron, elle nous rend à même de reconnaître notre faute, d'en accepter la responsabilité et de nous ouvrir au besoin du pardon. Si le regard de Jésus n'était pas miséricordieux, le spectacle de nos péchés nous conduirait facilement au désespoir. Or, son regard est autre : il ne nous ramène pas à nos seuls actes mais ouvre un espace où la douleur éprouvée pour la mesquinerie de nos décisions ne se termine pas sur un geste d'amertume. Le Fils de Dieu est l'objet d'une violence absurde ; celle qui reste active en nous lorsque l'envie, la superficialité ou simplement l'indifférence devant le mal et le péché font de nous des coupables. Mais l'Amour de Dieu est plus fort que la stupidité de ses créatures. La patience avec laquelle il supporte la faiblesse de celui qui n'a pas de bâton (la imbecillitas) révèle que, dans le Christ, le Père a ses mains toujours ouvertes pour nous accueillir, si nous voulons pour de vrai faire l'effort de nous laisser saisir par lui.

Quatrième image : l'Agneau égorgé devant le trône de Dieu

La quatrième image est celle de l'Agneau égorgé debout devant le Trône de Dieu (cf. Ap 5, 1-14). Le prophète Isaïe s'était déjà servi de l'image de l'agneau pour parler du Serviteur souffrant (cf. Is 53 7). Jean-Baptiste l'emploie pour désigner Jésus « qui enlève le péché du monde » (Jn 1, 29). L'Évangile selon saint Jean fait coïncider la mort du Christ et l'heure du sacrifice rituel dans le temple, peut-être pour souligner ainsi qu'en Égypte les premiers-nés d'Israël avaient été épargnés grâce au sang d'un agneau (cf. Ex 12). Le livre de l'Apocalypse présente le Christ comme l'Agneau qui vainc les puissants de la terre, étant le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (cf. Ap 17, 14). Celui qui n'est pas familiarisé avec le monde biblique peut éprouver du mal à comprendre l'insistance avec laquelle l'Apocalypse emploie jusqu'à vingt-neuf fois cette image. Mais elle était si naturelle pour les premiers chrétiens issus du judaïsme que l'image de l'Agneau égorgé et victorieux s'est assez rapidement répandue, jusqu'à atteindre la synthèse admirable que la tradition chrétienne postérieure appellera l'exaltation glorieuse du Christ sur la Croix. Cette tradition, d'origine johannique, verra dans la Croix l'anticipation de la Gloire de la Résurrection. Sur un bon nombre de crucifix on voit encore les rayons de la gloire du Ressuscité se répandre à partir de la Croix sur le monde entier. Saint Josémaria, comme tant d'autres saints, contemplait habituellement la Croix sous cet angle précis [\[5\]](#).

Le chapitre 5 de l'Apocalypse comporte un clin d'œil caractéristique du style de saint Jean. L'auteur présente avec un grand dramatisme la scène du livre scellé que nul ne peut ouvrir. Un ange demande à grands cris si quelqu'un est digne d'ouvrir les sept sceaux. Or, personne ne répond. Devant ce silence désolant, Jean « pleurait beaucoup » (Ap 5, 4). L'un des Anciens le rassure en lui disant : « Ne pleure pas. Voilà qu'il a remporté la victoire, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David : il ouvrira le Livre aux sept sceaux » (Ap 5, 5). Le paradoxe réside en ce que, arrivé pour ouvrir le livre, ce lion se présente sous la forme d'un agneau (cf. Ap 5, 6).

« Victor, quia victima » [\[6\]](#). Il n'a pas vaincu par la violence mais en étant victime de la violence. La victoire du Père dans le Christ révèle un aspect de la divine passivité et de la mansuétude que l'image de l'Agneau traduit en langage humain. Ni le Père n'a exigé de son Fils la souffrance comme réparation, ni le Christ n'a éliminé le péché en supprimant quelqu'un. Le Père a demandé à son Fils de révéler son amour paternel pour chacun, risquant de voir les hommes répondre comme bon leur semble à l'amour de Dieu. Il lui a demandé de confesser toujours et sans ambages que le Père ne retire pas ses dons, que la liberté est réelle et qu'il ne veut pas d'esclaves mais des fils. C'est pourquoi toute la vie de Jésus a consisté à démasquer la logique de certains cœurs qui, tout en accomplissant extérieurement les œuvres, vivaient sous l'esclavage de la peur, de la jalousie ou du ressentiment.

Jésus est venu pour nous délivrer de l'esclavage du péché, annonçant que « le Père vous aime » (Jn 16, 27) et unissant sa volonté d'homme à ce désir divin à un degré tel de perfection qu'il s'est laissé suspendre au bois de la Croix plutôt que d'obliger quelqu'un à se rendre devant Dieu. Le paradoxe de cet Agneau « doux et humble » (Mt 11, 29), venu pour « détruire les œuvres du diable » (1 Jn 3, 8), est qu'il les a détruites en résistant jusqu'au bout à la tentation de la méfiance à l'égard de l'amour du Père. Il a ainsi montré la grandeur du cœur humain selon le dessein créateur de Dieu : un cœur qui, avec la force de l'Esprit Saint, peut se laisser modeler par tout, embrasser tout le monde et introduire, dans les plus denses ténèbres du rejet de Dieu, la lumière de la confiance filiale.

Notre liberté est réelle et la Trinité l'aime au point qu'elle a voulu nous faire participer à la relation commencée à la création. Jésus, pas plus que ceux qui l'ont crucifié, la Vierge Marie, Pierre ou Judas n'étaient de simples exécuteurs d'un scénario écrit de toute éternité. Certes, Dieu agit le premier [7], il a établi les règles et l'orientation du jeu de notre vie. Nous décidons nous-mêmes et nous construisons avec lui la manière de vivre dans l'éternité : c'est une règle fondamentale de ce jeu. « Dieu qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi » [8]. Il prend toujours notre parti et nous tend sa main, mais sans exercer de violence contre aucun d'entre nous, sachant que le don d'une relation vécue dans la liberté éclaire notre histoire.

Juan Rego

[1]. Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 617.

[2]. Saint Josémariam, *Amis de Dieu*, n° 68.

[3]. Ps 23, 26-32 : « Et je proclame ton nom devant mes frères, je te loue en pleine assemblée. Vous qui le craignez, louez le Seigneur, glorifiez-le, vous tous, descendants de Jacob, vous tous, redoutez-le, descendants d'Israël. Car il n'a pas rejeté, il n'a pas réprouvé le malheureux dans sa misère ; il ne s'est pas voilé la face devant lui, mais il entend sa plainte. Tu seras ma louange dans la grande assemblée ; devant ceux qui te craignent, je tiendrai mes promesses. Les pauvres mangeront : ils seront rassasiés ; ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent : « A vous, toujours, la vie et la joie ! » La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur, chaque famille de nations se prosternera devant lui : « Oui, au Seigneur la royauté, le pouvoir sur les nations ! » Tous ceux qui festoyaient s'inclinent ; promis à la mort, ils plient en sa présence. Et moi, je vis pour lui : ma descendance le servira ; on annoncera le Seigneur aux générations à venir. On proclamera sa justice au peuple qui va naître : Voilà son œuvre ! »

[4]. Cf. Benoît XVI, Litt. enc. *Spe Salvi*, 30 novembre 2007, n° 44.

[5]. Cf. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 969.

[6]. Saint Augustin, *Confessions* X, 43.

[7]. L'auteur emploie le néologisme « primerear » employé en espagnol par le pape François.

[8]. Cf. saint Augustin, *Sermo* 169, 11, PL 38, 923.

[Retour au sommaire](#)

13. L'autre partie de l'histoire : la mort et la résurrection

Qu'est-ce que la mort et la résurrection de Christ ont à voir avec la plénitude de la vie que nous désirons tant ? La mort est-elle la seule limite au progrès ? Pourquoi la résurrection de Jésus est-elle si décisive ? Qu'est-ce qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle ?

Il est possible que nous ayons vu un film, lu un livre ou même joué à un jeu vidéo dans lequel apparaît *l'élixir de vie*. Cette expression, inventée il y a des siècles, voulait décrire la recherche par les alchimistes d'un médicament, également appelé "panacée", qui permettrait à l'être humain de vivre éternellement. À notre époque, il existe un courant de pensée, le transhumanisme, qui se veut une version actualisée de cette quête. Il se caractérise par la poursuite de trois grands objectifs en vue de l'apparition d'une humanité parfaite : *super longévité*, *super savoir* et *super bien-être* ; en d'autres termes, la recherche d'une vie en plénitude.

Progrès vs Décès : limite ou point de départ ?

Pourquoi, après tant de siècles de progrès, poursuivons-nous toujours des objectifs jusque-là hors d'atteinte ? Il est évident que l'homme est un être insatisfait. C'est quelqu'un qui, même s'il atteint un niveau de vie et de bonheur qui peut être considéré comme bon, ne se sent jamais complètement satisfait : il veut savoir plus, vivre de mieux en mieux et le faire pour toujours. Avec le progrès scientifique et technologique, les connaissances ont considérablement augmenté, tout comme la capacité d'éviter la douleur ou de la combattre. Cependant, tôt ou tard, l'existence terrestre se heurte à un obstacle qu'aucun humain n'a encore réussi à surmonter : la mort.

La mort se présente comme quelque chose de profondément injuste, comme ce qui ne devrait jamais arriver. Et pourtant, s'il y a une chose que nous savons avec certitude dans cette vie, c'est qu'un jour nous mourrons. Notre être est ouvert à une perfection qui est tronquée par la mort. C'est pour affronter ce qui transcende cette vie que les peuples de tous les temps et de toutes les cultures ont déployé le sens religieux ancré dans la nature humaine. Dans le panorama religieux de l'humanité, les représentations de l'existence d'un au-delà sont nombreuses et témoignent de ce désir humain d'infini ;

mais aucune d'elles ne peut prétendre qu'elle est l'unique et la vraie.

Dans ce vaste horizon, le christianisme fait irruption avec une force inhabituelle : il affirme qu'un homme a pu dépasser la limite de la mort ; et que cette victoire lui a donné de gagner une vie qui dure pour toujours. Cet homme, c'est Jésus-Christ. Le christianisme va plus loin encore ; il affirme que Jésus a promis, à ceux qui vivent de Lui et suivent son exemple, de pouvoir participer à cette nouvelle existence qui triomphe de la mort.

Face à la mort d'un être cher, on entend souvent une phrase du type : « sa disparition est une perte ». La mort d'un être humain est injuste, car chacun est irremplaçable et, par conséquent, sa disparition du monde suppose un appauvrissement authentique. Si cela est vrai pour nous, on peut dire que la mort du Christ a été l'événement le plus injuste de l'histoire, car sa vie, telle qu'elle nous est parvenue à travers les témoignages de son temps, montre un exemple hors du commun. Cela a été reconnu même par ceux qui ont une opinion négative du christianisme.

Retour aux racines

Certaines œuvres de la littérature décrivent cette recherche humaine comme une tentative de retour au *paradis perdu*, comme le suggère le titre du célèbre ouvrage de John Milton. Elles font allusion à diverses traditions parlant d'une époque idyllique, au début de l'humanité, qui aurait été interrompue brutalement par un événement qui a fait perdre à l'homme son immortalité et sa bonté. L'histoire de personnages de la mythologie grecque comme Achille suggère que le prix que doit payer l'homme pour être lui-même, et non un être indifférencié dans le monde divin, est l'acceptation de sa propre mortalité. Dans la pensée éclairée, il est courant de rencontrer l'idée d'un être humain qui, pour pouvoir être lui-même, a besoin de s'émanciper de son origine, de sa dépendance d'un Dieu ou d'un environnement familial qui l'a jusque-là protégé. Être autonome signifie perdre la crainte d'affronter la mort. Les promesses de la vie après la mort seraient donc un retour à des origines heureuses. Il est bon de se souvenir que des classiques littéraires d'époques très différentes, de *L'Odyssée* au *Seigneur des Anneaux*, racontent le retour du héros à la maison.

Nous avons parlé plus haut de la recherche d'une existence durable, d'un bien-être et d'un savoir suprême. En réalité, la foi chrétienne dit que c'est exactement ce que l'être humain avait dans ses lointaines origines, quand il a été créé par Dieu dans cet état d'innocence que la doctrine de l'Église appelle « justice originelle »^[1] : en plus de l'amitié avec Dieu, l'homme jouissait des dons d'intégrité, de connaissance, d'impassibilité et d'immortalité. Ce fut le

péché, la désobéissance à Dieu (cf. Gn 3,6), qui fut la cause de son expulsion du paradis et, par conséquent, de la perte de l'accès à l'arbre de vie (cf. Gn 3, 22-24). La Bible précise aussitôt après que l'histoire des premiers temps ne se termine pas tragiquement, mais que Dieu lui-même s'occupe des humains en couvrant leur nudité d'habits improvisés (cf. Gn 3, 21) et en leur promettant un futur rédempteur (cf. Gn 3,15). En effet, Jésus-Christ, qui se présente comme « le dernier Adam » (1 Cor 15,45), nouveau commencement de l'humanité, gardant à la fois sa condition divine, prend sur lui la condition humaine (cf. 2 Phil 5,11) avec son lot de mortalité, de souffrance et d'exposition à la tentation ; et il réalise dans sa vie le plan de Dieu, en pleine obéissance au Père, jusqu'à donner sa propre vie. Grâce à cet acte suprême d'amour, il vainc la mort avec sa résurrection, il ré-ouvre les portes du paradis et permet aux hommes de s'approcher de nouveau de l'arbre de vie ; il le fait par les sacrements, dont la source et le sommet sont la nourriture eucharistique [2]. D'une certaine manière, en lui, le Ciel de Dieu, le Paradis, rejoint la terre dans laquelle nous habitons, en attendant sa manifestation glorieuse promise à la fin des temps [3].

La Résurrection : le mystère de Dieu dans le monde

La foi chrétienne parle donc d'un au-delà qui se fait présent dans *notre ici-bas*, d'un Ciel qui, tout en étant une promesse de quelque chose d'entièrement nouveau, non assimilable aux catégories spatio-temporelles de notre monde, va répondre en même temps à un désir profondément enraciné dans notre être. C'est une vérité que Jésus, après sa résurrection, est monté aux Cieux d'où Il reviendra ; ces mêmes Cieux ont accueilli Marie, qui a été conçue sans péché et participe donc de manière éminente au mystère de son Fils ; mais il est également vrai que ces Cieux ne sont rien d'autre que le mystère de Dieu qui, tout en étant transcendant pour ce monde, est complètement en lui, et qu'ainsi, paradoxalement, Jésus est maintenant plus proche de nous que lorsqu'il parcourait les routes de Palestine [4].

Par sa résurrection et sa promesse, Jésus a introduit une nouvelle et réelle espérance dans le monde de notre expérience souvent négative tant elle est marquée par les conséquences du péché sur notre vie (l'ignorance, la douleur, la mort, etc.). En effet, même si l'existence et la résurrection de Jésus ont eu lieu dans notre histoire, ils la dépassent en même temps puisqu'ils l'ouvrent à son au-delà, dans l'autre partie de l'histoire. Cet espoir est crédible parce que Jésus a donné sa vie, et il n'y a rien de plus crédible dans ce monde qu'un exemple qui, comme exemple de sainteté - c'est-à-dire de charité -, est tout simplement incontestable. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15,13). C'est pour cela que le martyre, depuis les

débuts du christianisme jusqu'à aujourd'hui, est la preuve la plus grande de la crédibilité et de la véracité d'une foi pour laquelle on est capable de donner sa vie.

Ainsi, on voit bien que la vie éternelle promise par Jésus, d'une part a déjà commencé dans ce monde pour celui qui croit et, d'autre part, connaîtra une plénitude transfiguratrice à laquelle nous ne pouvons même pas encore rêver. « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas parvenu au cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment » (1 Cor 2,9). Si nous l'imaginons avec les critères de ce monde, le soupçon de l'ennui d'une vie qui consisterait en « un égrenage continu des jours du calendriers [5] » pourrait nous saisir.

Or il ne s'agit pas d'un copier-coller de cette vie, mais plutôt d'un don surprenant, pour lequel il vaut la peine de perdre notre vie, car nous aimons et faisons confiance à celui qui dit qu'il nous rendra heureux : « Très bien, bon et fidèle serviteur, [...] entre dans la joie de ton Seigneur » (Mt 25,21-23). Lorsque deux personnes forment un projet de vie en commun, elles se disent mutuellement qu'elles se rendront heureuses : ce n'est pas qu'elles imaginent l'autre comme un moyen d'atteindre le bonheur, mais c'est le fait de prendre soin du bonheur de l'autre qui les rendra heureuses. Certes, Dieu est déjà heureux en tant que communion trinitaire de Personnes ; mais, en même temps, il veut que nous participions à son bonheur dont l'existence terrestre, vécue par amour, est un avant-goût. C'est pourquoi saint Augustin a dit qu' « en aimant ton prochain, tu purges ton œil pour voir Dieu [6] ».

Un nouveau ciel et une nouvelle terre

Voir Dieu suppose de continuer à être des créatures faites d'âme et de corps. Et cela implique l'existence d'une résurrection finale dans laquelle, puisque Dieu est créateur de tout, la matière, le cosmos et nos corps, une fois transfigurés, pourront participer à sa gloire ; tout comme l'humanité de Jésus-Christ, qui existe pour toujours en Dieu, y participe. Ceci est très important pour une interprétation correcte des implications du christianisme dans la société, l'histoire et la culture : le « nouveau ciel et la nouvelle terre » (Ap 21,1) ne seront pas quelque chose de complètement différent, mais, pour le dire plus adéquatement, l'effort pour construire un monde meilleur accompagnera l'homme pour l'éternité.

L'homme est père de lui-même [7], car ses décisions le façonnent, ce qui signifie qu'il construit son éternité par son agir dans ce monde, car ses actions le constituent. C'est pour cela qu'il ressuscitera non seulement avec un corps dans un sens purement matériel, mais avec tout son être et le bagage de toute

son histoire [8]. C'est pourquoi l'invitation à « vivre chaque moment avec une vibration d'éternité » est si juste [9].

Aucune doctrine n'a suscité autant d'ironie auprès des païens dans les premiers siècles que celle de la résurrection, comme saint Paul en fit l'expérience : « nous t'entendrons là-dessus une autre fois » ; « ton grand savoir te fait déraisonner ! » (Actes 17,32 ; 26,24). Cependant, le dualisme entre matière et esprit, qui caractérisait la vision cosmologique du monde grec, n'offrait aucune perspective de salut pour la dimension matérielle, considérée comme une source du mal. Et les théories, anciennes ou nouvelles, qui promettent une réincarnation n'en offrent pas non plus, car, bien qu'elles semblent souligner l'importance de la matière dans le destin de l'homme, elles ne semblent pas respecter la véritable identité de l'homme dans l'union indissoluble du corps et de l'âme.

En regardant le Christ, on peut comprendre que la promesse de la résurrection est raisonnable, même si l'homme ne peut l'obtenir par son seul pouvoir, puisqu'il s'agit d'un don. Voilà pourquoi le christianisme donne un sens qui, sans résoudre complètement les énigmes qui entourent l'existence dans cette vie, offre un espoir raisonnable d'une vie impérissable, pour laquelle il vaut la peine de suivre Jésus-Christ et de donner sa vie pour lui.

Santiago Sanz

Lectures recommandées

Benoît XVI, Enc. *Spe Salvi*, 30-XI-2007.

R. Guardini, *Les fins dernières*.

J. Ratzinger, *Eschatologie. La mort et l'au-delà*, Fayard.

P. O'Callaghan - J.J. Alviar, *Cours d'eschatologie bref et simple*, sur www.collationes.org, Rome 2013.

[1] Cf Saint Jean-Paul II, *Le péché de l'homme et l'état de justice originelle*, Audience générale, 3-IX-1986.

[2] Cf. J. Ratzinger, *Eschatologie. La Mort et l'au-delà*

[3] Cf. S. Hahn, *Le Festin de l'Agneau. L'eucharistie, le Ciel sur terre*

[4] Cf. J. Ratzinger / Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la résurrection*

[5] Benoît XVI, Enc. *Spe Salvi*, 30-XI-2007, n. 12

[6] Saint Augustin, *In Evangelium Ioannis Tractatus*, 17.8.

[\[7\]](#) Cfr. Saint Grégoire de Nysse *De vita Moysis*, 2,3.

[\[8\]](#) R. Guardini, *Les fins dernières*

[\[9\]](#) Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n. 239

[Retour au sommaire](#)

14. Le Bien et le Mal : l'ordre moral.

Étant finalisée, la nature possède un ordre interne, avec ses lois, ses rythmes et ses cycles. Cet ordre interne, la morale, est comme une « grammaire » à apprendre et respecter si nous voulons établir un rapport correct avec la nature.

La « conscience écologique » grandit de jour en jour. Nous nous sommes progressivement rendu compte que l'environnement ne peut pas tout supporter, car les effets négatifs de la maltraitance de l'environnement naturel sont faciles à voir. Aujourd'hui, personne ne remet en question la nécessité de mieux prendre soin de notre maison commune. Par conséquent, l'attitude de celui qui, uniquement préoccupé de ses intérêts, endommage l'environnement, est perçue comme un acte égoïste, une injustice et, finalement, un mal moral. Nous ne devrions pas nous servir de la nature n'importe comment car, entre autres, nous compromettrions son avenir.

Grâce à l'expérience et à l'étude approfondie de l'environnement naturel, nous avons découvert que la nature a une finalité et un ordre interne, avec ses lois, ses rythmes et ses cycles. Cet ordre interne est comme une « grammaire » à apprendre et respecter si nous voulons être en harmonie avec elle. Selon Benoît XVI, « le milieu naturel n'est pas seulement un matériau dont nous pouvons disposer à notre guise, mais c'est l'œuvre admirable du Créateur, portant en soi une « grammaire » qui indique une finalité et des critères pour qu'il soit utilisé avec sagesse et non pas exploité de manière arbitraire » [\[1\]](#) La liberté apparaît alors comme n'étant pas absolue. Elle se mesure au respect de l'ordre inscrit dans la nature. Elle est d'ailleurs un don, puisque, nous le savons bien, nous n'avons créé ni le monde ni son ordre interne. Il s'agit donc d'un don dont nous devons nous occuper intelligemment.

Une « grammaire » pour l'être humain

Dans ce contexte, il est logique se nous arrêter à considérer un aspect de la réalité : les êtres humains ne sont pas un élément artificiel du monde : nous ne nous sommes ni créés ni placés de nous-même dans cet environnement particulier, le monde. Ceci dit, il semble cohérent que l'être humain possède lui aussi un ordre et une finalité internes, comme une « grammaire » intrinsèque qui l'oriente vers un objectif à atteindre de manière intelligente et libre ?

Nous comprenons tous bien qu'il existe une façon correcte de prendre soin de la santé corporelle pour protéger la vie humaine. Tout ce qui nous semble bon ne convient pas nécessairement à notre santé : les champignons ne sont pas tous faciles à digérer, par exemple. Or, l'être humain est au-dessus du soin de sa santé. Nous trouvons dans notre cœur un désir irréprouvable de bonheur. Grâce à la foi, nous autres chrétiens, nous nous savons créés à l'image et selon la ressemblance de Dieu, d'un Dieu qui « est amour » (1 Jn 4, 8). Aussi comprenons-nous bien que le bonheur se rapporte à l'amour véritable et, en définitive, à Dieu. En réalité, cette aspiration est universelle et l'expérience prouve que nous trouvons en nous le désir d'un amour donné et reçu. Pour le dire de manière imagée, « notre cœur regarde toujours dans quelque direction : il est comme une boussole en recherche d'orientation. Nous pouvons aussi le comparer à un aimant : il a besoin de s'attacher à quelque chose » [2]

Beaucoup d'offres, beaucoup de chemins

En quoi consiste le bonheur ? Dans les richesses, le plaisir, les divertissements, les succès professionnels, l'amour ? Quel est le bon chemin pour l'obtenir ? Aujourd'hui, beaucoup affirment avec une grande assurance l'inexistence d'une vérité sur la bonté ou la malice de l'agir pour parvenir à l'excellence humaine. En revanche, seules existeraient les vérités de chaque individu, « qui consistent dans le fait d'être authentiques face à ce que chacun ressent dans son intériorité, vérités valables seulement pour l'individu et qui ne peuvent pas être proposées aux autres avec la prétention de servir le bien commun » [3] De la sorte, la « grammaire » de l'amour et du bonheur humain, c'est-à-dire une vérité plus grande sur l'agir moral pour orienter vers le succès la vie personnelle et sociale dans son ensemble, n'existerait pas et elle est « regardée avec suspicion » [4].

Cependant, nous constatons que, même si tout le monde cherche le bonheur, l'insatisfaction est partout présente dans le monde. Tout le monde perçoit cela comme un mal, c'est-à-dire comme la privation du bien qui sied à l'être humain. Tout ce que l'homme aime et considère comme la clé du bonheur ne l'est pas nécessairement. De même, les chemins qui semblent conduire au bonheur n'y aboutissent pas tous. Les apparences et les mirages sont fréquents. Par exemple, il arrive souvent que l'on place le bonheur dans les plaisirs, le bien-être physique ou la possession et la jouissance des richesses, au point d'orienter l'activité dans ce sens. Néanmoins, nombreux sont ceux qui, de tout temps, ont recherché et obtenu une vie de plaisir, de bien-être, ainsi que les richesses, tout en devant reconnaître au fond de leur cœur qu'ils ne sont pas heureux. Pourtant, n'était-ce pas là leur vérité sur ce qui était bon pour eux ? Les actions entreprises pour obtenir le bonheur n'étaient-elles pas

moralement bonnes puisque c'était leur vérité ?

Si la moralité était quelque chose de subjectif, évoluant en fonction des personnes, des époques et des sociétés, l'on pourrait concevoir de permettre de nouveau, par exemple, l'esclavage, selon les lieux et les circonstances. Le seul fait d'y penser provoque une répulsion, car l'immoralité de l'esclavage est une vérité morale incontestable pour l'humanité : une vérité obtenue après avoir surmonté les fortes résistances d'une raison obscurcie par de puissants intérêts personnels et collectifs.

D'un autre point de vue, l'expérience de ceux qui ont subi dans leur chair les ravages du mal moral peut aider à saisir l'existence d'un ordre moral non subjectif. Comment expliquer rationnellement à quelqu'un qui, par suite de calomnies, a perdu son emploi et les moyens de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, la calomnie n'étant pas objectivement mauvaise par elle-même ? Comment le convaincre que cela est mauvais pour lui mais peut-être moralement bon pour l'auteur de la calomnie, car il en est maintenant plus heureux ou parce que d'autres personnes en ont bénéficié ?

Une intuition jaillit du plus profond de nous-mêmes : il est inhumain qu'une vérité objective sur le bien ou le mal n'existe pas en rapport avec l'être humain et les aspirations de son cœur. « Tôt ou tard le moment arrive où l'âme n'en peut plus, où les explications habituelles ne lui suffisent plus, où les mensonges des faux prophètes ne la satisfont plus [5]. » Tout ce qui écarte l'être humain du chemin vers le vrai bonheur lui fait du mal, c'est pourquoi il s'agit d'un mal moral. En revanche, ce qui le fait avancer sur cette route est un bien. Chacun a pour tâche d'apprendre à distinguer la vérité sur le bien et le mal en rapport avec l'amour et le bonheur et à agir en conséquence : tel est le défi, découvrir l'ordre moral ou, en d'autres mots, la « grammaire » de l'amour et du bonheur.

Qui connaît l'ordre moral conduisant au bonheur humain ?

Chacun doit trouver et parcourir librement le chemin du bonheur, en passant par sa conscience. Cependant, dans notre recherche du chemin vers le bonheur, il serait frustrant de devoir repartir de zéro. Grâce à Dieu, la loi naturelle est « présente dans le cœur de chaque homme et établie par la raison » [6]. Comme elle fait partie de notre nature, nous y avons tous un accès direct. En outre, personne n'est une île, et la réflexion sur ce qui fait qu'une vie humaine soit réussie et excellente, c'est-à-dire sur la voie vers le bonheur, est très ancienne. Dans cette recherche, chacun peut compter sur les forces de sa raison et de son cœur. Mais, en étant réalistes, nous en sommes tous conscients, bien souvent notre intelligence est dans le brouillard et notre

volonté détournée vers nos intérêts et les passions qui déforment la vérité. Il n'est pas facile de trouver l'ordre moral authentique conduisant à la plénitude humaine. L'on entend une clameur colportant des propositions très différentes. L'attrait de ces voix est incontestable, mais elles ne véhiculent pas toujours la vérité. Comment s'orienter ?

Qui souhaite distinguer un bon cru d'un autre cru moins bon, peut faire appel aux dégustateurs chevronnés. Ceux-ci, grâce à leur expérience et à l'étude, ont acquis une étonnante facilité pour détecter les qualités d'un bon cru. Quelque chose de semblable se produit dans l'ordre moral. Comme saint Thomas d'Aquin le disait, « celui qui est droit en toutes choses a un bon jugement sur les cas singuliers. Alors que celui qui souffre d'un manque de droiture déchoit aussi dans le jugement : car celui qui est éveillé juge à juste titre qu'il est éveillé alors qu'un autre dort, tandis que celui qui dort n'a pas de jugement juste ni sur lui-même ni sur les autres. Par conséquent, les choses ne sont pas comme elles apparaissent à celui qui dort, mais comme elles apparaissent à celui qui est éveillé »[\[7\]](#).

Les chrétiens détiennent un grand trésor destiné à l'humanité tout entière : grâce à la foi, ils ont reçu une boussole et une carte inégalables dans l'ordre moral. Elles leur permettent de trouver le chemin de l'amour et du bonheur. Il s'agit d'un ordre créé par celui qui en possède le « copyright » : Dieu en personne, auteur de l'être humain et du monde. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, Dieu « manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation » [\[8\]](#). La vie de Jésus, l'Évangile, entre en contact avec les intuitions et les expériences du cœur humain. Elle ne contient pas uniquement une orientation précieuse sur l'amour et le bonheur véritables, mais elle est surtout l'exemple et la sagesse de Jésus qui a enseigné et parcouru le chemin du bonheur et y accompagne tous ceux qui sont appelés à la vie : « C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous [...]. Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites » (Jn 13, 15.17).

Les vérités sur l'ordre moral, dont la révélation a trouvé sa pleine réalisation en et par le Christ, ont été reçues et gardées tout au long des siècles grâce au magistère du pape et des autres successeurs des apôtres, les évêques. Leur mission a consisté à garder le dépôt de la foi et de la morale reçues de Jésus-Christ et à les transmettre sans aucun changement de génération en génération. Ainsi, l'Église offre au monde une « grammaire » du comportement humain, malgré les fortes pressions subies à chaque époque pour changer ces enseignements. Nous le voyons clairement de nos jours, par exemple en ce qui concerne le mariage, l'amour et la sexualité.

En plus des enseignements du magistère, l'Église offre avant tout le

témoignage inégalable de la vie de milliers d'hommes et de femmes qui, tout au long de l'histoire, se sont efforcés de vivre conformément à cet ordre moral. Ils ont atteint dans leur vie une excellence humaine, un amour et un bonheur tels qu'ils forcent l'admiration du monde, au point que nul ne peut le contester. Sans oublier la misère découlant du manque de cohérence avec la vie du Christ de la part de nombreux chrétiens, l'Église est une « usine » bien éprouvée de personnes saintes, comme saint Térésa de Calcutta, saint Maximilien Kolbe ou Guadalupe Ortiz de Landazuri, récemment béatifiée, dont les vies montrent la solidité et la profonde humanité de l'ordre moral vécu et enseigné par Jésus-Christ. Qui éprouve des inquiétudes pour les questions éthiques ne devrait pas mépriser le fait que l'ordre moral proposé par le christianisme est le plus éprouvé, depuis plus longtemps, dans de nombreuses cultures du monde, montrant par là sa capacité d'être en harmonie avec le cœur humain dans des environnements culturels très différents.

Finalement, lorsque l'Église se prononce sur des questions relatives au vivre-ensemble, par exemple certaines lois, elle ne le fait que si certains biens moraux importants sont en jeu, comme la dignité de l'être humain ou la justice. En aucun cas, l'Église ne prétend usurper l'autonomie légitime des réalités temporelles ni imposer sa pensée à ceux qui ne partagent pas sa foi. Elle prend part au dialogue social en offrant son expérience éthique, car l'histoire de l'humanité montre que la raison humaine « doit constamment être purifiée, car son aveuglement éthique, découlant de la tentation de l'intérêt et du pouvoir qui l'éblouissent, est un danger qu'on ne peut jamais totalement éliminer » [9]. En définitive, ce que l'Église souhaite, c'est de « servir la formation des consciences dans le domaine politique et contribuer à faire grandir la perception des véritables exigences de la justice et, en même temps, la disponibilité d'agir en fonction d'elles, même si cela est en opposition avec des situations d'intérêt personnel » [10].

De nos jours, il est facile de percevoir l'appel à prendre soin de nous-mêmes et du monde qui nous entoure. En réalité, cet appel se rapporte à la vocation à l'amour et au bonheur de l'être humain. Toute personne qui veut prendre au sérieux cette aspiration pourra trouver dans l'Évangile de Jésus-Christ, proclamé dans son Église, une claire orientation, une « grammaire » opportune pour engager un dialogue avec le cœur humain et avec le monde environnant, dans la quête du bonheur authentique.

Gregorio Guitián

[1] Benoît XVI, Lettre encyclique *Caritas in veritate*, 29 juin 2009, n° 48.

- [2] Pape François, Homélie, Mercredi de Cendres, 6 mars 2019.
- [3] Pape François, Lettre enc. *Lumen fidei*, 29 juin 2013, n° 25.
- [4] *Ibid.*
- [5] Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 260.
- [6] *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 1956.
- [7] Saint Thomas d'Aquin, In I Cor, c. 2, lect. 3, n. 118.
- [8] Concile Vatican II, Const. *Gaudium et spes*, 7 décembre 1965, n° 22.
- [9] Benoît XVI, Lettre enc. *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n° 28.
- [10] *Ibid.*

[Retour au sommaire](#)

15. Forces invisibles : les anges, le diable et l'enfer

Les anges sont présentés comme « des esprits chargés d'un ministère » (He 1, 14), ce qui peut se résumer en une double action : louer Dieu sans cesse et prendre soin des hommes, en participant de la providence salvifique de Dieu.

À notre époque, nous sommes facilement amenés à penser que seul existe ce qui fait partie de notre expérience, que seul ce qui se voit et se touche, soit directement soit virtuellement par le biais de l'écran d'un appareil, constitue le monde réel. En même temps, nous voyons certains événements se produire dans le monde, qui ne sont pas uniquement l'effet de causes visibles et expérimentables, compte tenu de leur nature peu commune. C'est-à-dire que des choses arrivent, visibles et tangibles, dont nous ne pouvons voir ni toucher l'origine. Et ce, tant pour le bien que pour le mal. Dans le premier cas, nous nous disons que cela n'est pas humain, mais divin, autrement dit sur-humain, trop bon pour être uniquement humain (par exemple, un miracle) ; dans l'autre, que c'est diabolique, et donc trop mauvais pour être exclusivement dû au pouvoir d'un individu (par exemple, un meurtre brutal). Dans les deux cas, nous pensons que, sans une force surhumaine, certaines actions ne pourraient être menées à terme.

Des êtres purement spirituels

Depuis les temps les plus reculés, la croyance en l'existence de forces invisibles a été un défi pour la raison humaine. Dans notre société avancée, alors que beaucoup estiment qu'une telle croyance, étant donné son caractère mythique et symbolique, est destinée à disparaître, elle réapparaît mystérieusement sous diverses formes dans la culture (le cinéma ou la littérature), voire dans le témoignage de personnes qui rapportent des faits prodigieux qu'elles attribuent à des êtres situés au-delà de notre perception sensible (ce qui peut concerner aussi bien la prière d'intercession que les pratiques ésotériques ou le spiritisme).

Dans une tentative de démythifier le Nouveau Testament pour le rendre davantage crédible à l'homme contemporain, un célèbre exégète du siècle dernier affirmait qu'il ne pouvait allumer la lumière électrique ou écouter la

radio, tout en continuant de croire aux anges et aux démons. Que n'aurait-il pas dit s'il avait connu l'Internet, les réseaux sociaux et les smartphones ! Est-ce que le progrès technologique, qui nous permet de dépasser de plus en plus nos limites spatio-temporelles, nous éloigne du monde purement spirituel ou au contraire nous en approche ? Qu'en dit notre foi chrétienne ?

Devant cette question, la première chose à admettre clairement est que, tandis que nous devons affirmer l'existence de Dieu pour donner raison de l'existence du monde puisque c'est lui qui l'a créé, il n'est pas possible d'en dire autant des autres êtres, fussent-ils supérieurs à nous. Se fondant sur le fait que Dieu seul est le Créateur, le christianisme a écarté dès le début l'existence de divinités intermédiaires en s'inscrivant en faux contre l'idée que, étant esprit pur, Dieu ne pouvait avoir aucun rapport avec ce qui est loin de lui, c'est-à-dire la matière.

De toute façon, bien que Dieu seul soit nécessaire, le christianisme, qui partageait au début certains éléments avec d'autres cosmovisions, a réussi petit à petit à trouver une explication rationnelle de l'existence d'êtres purement spirituels. Sur ce point, la réflexion de saint Thomas a été d'une grande aide, étant donné que la question avait suscité de nombreuses controverses à la période patristique. Grâce à sa métaphysique de l'être, l'Aquinate a réussi à expliquer que l'existence d'êtres purement spirituels est possible [1]. Quelqu'un pourrait penser que l'âme humaine elle-même en montre pleinement l'existence ; or, la nature de l'homme est aussi corporelle. De même que Dieu a créé des êtres purement matériels et d'autres composés de matière et d'esprit, ainsi l'existence d'êtres créés purement spirituels semble très opportune, selon le principe de l'ordre de l'univers et de la perfection de la création [2].

La médiation pour arriver à Dieu

En réalité, ces réflexions ont pour point de départ et d'arrivée le récit biblique de l'histoire du salut, où nous trouvons, à côté de Dieu, unique Seigneur et Créateur, d'autres êtres dont la force et l'influence, positive ou négative, se font sentir dans ce monde. Les anges sont présentés comme « des esprits chargés d'un ministère » (He 1, 14) qui peut se résumer en deux activités : chanter et voler [3]. Ils chantent, c'est-à-dire ils louent Dieu sans cesse, en formant les cœurs célestes auxquels la liturgie de l'Église se joint de multiples manières. C'est pourquoi il n'est pas étrange que la doctrine sur les anges soit marginalisée, lorsque la dimension liturgico-sacramentelle de la foi est dévaluée. D'autre part, les anges volent, c'est-à-dire qu'ils sont envoyés par Dieu pour prendre soin des hommes, participant de la sorte de la providence salvifique de Dieu. Ainsi, le Nouveau Testament nous les montre

accompagnant les moments les plus importants de la vie du Christ et de l'Église naissante. De façon analogue, ils protègent la vie de chaque personne et de chaque institution. C'est pourquoi la tradition chrétienne parle de l'existence d'un ange gardien [4]. La vision chrétienne se caractérise donc par la médiation : la grandeur du Créateur se montre précisément en ce que son projet est conçu pour être accompli avec le concours de ses créatures libres. Plus leur nature est élevée, plus elles prennent part à son gouvernement de la création. Nous aussi, nous avons l'expérience qu'il est plus facile de faire directement les choses que de compter sur d'autres pour qu'ils les fassent librement. Or, cette hypothèse est le signe d'une grande perfection, comme nous le voyons, par exemple, dans le gouvernement d'une famille ou d'institutions de différents types.

Nous comprenons ainsi que les anges aussi, en tant qu'êtres personnels et libres, ont eu pour ainsi dire leur histoire personnelle. La Bible affirme succinctement que certains se sont révoltés contre Dieu pour toujours [5]. En réalité, l'existence du diable et de ses sbires, affirmée par l'Église dès le début et confirmée de nos jours en différentes occasions par le pape François [6], constitue la face cachée d'un message d'espérance : le mal perceptible par tous dans le monde, non seulement la mal causé par autrui, mais aussi celui que nous commettons nous-mêmes, est quelque chose qui nous dépasse. Il provient en un certain sens d'un principe qui, tout en étant au-delà de nous (« ne nous laisse pas entrer en tentation mais délivre-nous du mal »), n'est pas divin ni, par conséquent, originaire et nécessaire. Comme nous le savons bien, les récits d'un bon nombre de traditions culturelles essaient d'expliquer l'origine du bien et du mal dans le monde et en nous en accourant à une opposition originaire de principes opposés. Dans une telle éventualité, le mal serait aussi radical que le bien, il aurait toujours existé et il existerait toujours, si bien qu'en définitive il ne pourrait être guéri. Ce qui aboutit inéluctablement à une vision désespérée de l'être humain [7].

Le christianisme dit, cependant, que seul le bien est originaire et que l'existence du mal, que nul ne peut contester, est la conséquence d'un usage erroné de la liberté des créatures, à commencer par les anges. C'est pourquoi nous constatons très nettement le pouvoir du mal dans le monde et dans l'histoire, tant et si bien qu'il semble parfois invincible. Or, le message chrétien, plein d'espérance, affirme que Dieu y a apporté un remède, ayant lui-même assumé ce mal en la personne de son Fils, incarné et mort sur une croix, pour que tous ceux qui s'uniront à lui puissent le vaincre, en s'associant au triomphe pascal de sa résurrection. Ce triomphe, après l'Ascension de Jésus-Christ au ciel, apparaît souvent dans l'histoire comme bien petit et vulnérable, voire invisible. Néanmoins, il est bien réel, il pousse mystérieusement et il ne se montrera dans toute sa splendeur qu'à la fin. Dieu

ne manque pas de manifester visiblement son pouvoir dans sa providence salvifique au cours de l'histoire, par le truchement des sacrements et de l'effusion de ses multiples grâces qui agissent de façon plus ou moins cachée mais réelle dans la vie des gens, en se servant du concours des anges, des saints et de bien d'autres créatures.

Miséricorde et enfer

Si Dieu est à ce point bon et miséricordieux qu'il prend l'initiative de guérir ses créatures, comment se fait-il qu'il ait agi autrement à l'égard des anges déchus ? Parler de guérison, tout en affirmant l'existence de l'enfer, comme l'Église le fait, en tant que punition éternelle des démons et des hommes qui meurent loin de Dieu, semble un non-sens. On dirait que l'enfer éternise ce que, précisément, la foi chrétienne affirme ne pas être éternel, mais tirant son origine de l'histoire. Si le mal a eu un commencement, il est à supposer qu'il aura aussi un terme, pour qu'à la fin, comme saint Paul le dit « Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 28). *De facto*, depuis Origène, des voix se sont élevées dans l'Église à différentes époques, y compris de nos jours, pour suggérer, à partir de ces propos de saint Paul, une réconciliation universelle à la fin des temps. Si Dieu est miséricordieux, comment peut-il permettre que certains soient damnés à jamais, loin de lui ?

Néanmoins, quelque chose en nous réplique que les hommes et les anges jouissent d'un don inestimable, à savoir la liberté. Ce don que Dieu leur a accordé, il ne peut pas le leur enlever sans faire violence à la nature qu'il a créée. Il serait inconcevable que Dieu ne prenne pas au sérieux la liberté de ses créatures. En même temps, nous avons en nous un très fort sens de la justice, qui réclame que le mal commis sans pénitence ne reste pas impuni [8] ; quelque chose nous dit qu'il est impossible que l'immoralité l'emporte à la fin, comme cela s'est malheureusement produit tout au long de l'histoire de notre monde, où la justice n'est pas toujours respectée ; qui plus est, un monde où d'authentiques injustices sont commises, manifestant ce mal dont il est ici question. Si Dieu est réellement Dieu, tout-puissant et bon, il ne peut traiter de la même façon celui qui a fait le bien et celui qui s'est obstiné sans repentir dans un terrible mal [9]. Voilà une des convictions des grandes traditions religieuses de l'humanité : Dieu est rémunérateur. Certes, sur cette terre la punition a une claire finalité médicinale. Mais, lorsque l'attente pour entrer dans la dimension définitive de l'existence aura pris fin, le temps du repentir finira par la même occasion, puisque la décision sera en quelque sorte devenue éternelle : tel est le pouvoir énorme de la liberté.

Le christianisme, un dualisme de libertés

En effet, nous sommes en fin de compte devant le mystère de la liberté, aussi bien de la liberté de Dieu que de celle de ses créatures. Dieu a créé librement, sans aucune contrainte, de sorte que l'existence des créatures est le résultat de sa libre décision d'aimer et d'être aimé. Un philosophe moderne expliquait comment précisément la toute-puissance se manifeste sur un mode majeur dans la création des êtres libres [\[10\]](#). Il s'agit d'un risque que Dieu a voulu courir, comme le disait saint Josémaria [\[11\]](#), étant donné que la liberté de ses créatures est réelle, la preuve en étant qu'elles peuvent non seulement ne pas aimer leur Créateur mais même le haïr. Et ce non seulement pendant un laps plus ou moins long de temps mais aussi pour toujours. C'est pourquoi Benoît XVI parlait de notre liberté comme d'une « toute-puissance à l'envers » [\[12\]](#). L'homme est réellement maître de sa liberté, si bien qu'il peut décider de l'investir dans la haine et la destruction.

Aussi est-il vrai que, dans un certain sens, le christianisme est un dualisme puisqu'il soutient que l'histoire est le cadre d'un drame, d'une lutte entre le bien et le mal, entre la grâce et le péché. Cependant, il ne dit pas que les deux pouvoirs possèdent le même rang, mais plutôt que l'un d'entre eux permet l'existence de l'autre sans l'éliminer. Il s'agit, comme le dit Ratzinger, d'un dualisme de libertés ou existentiel, mais en aucun cas d'un dualisme ontologique [\[13\]](#). Seul le bien est originaire.

Nous avons commencé en affirmant que pour beaucoup seul existe ce qui peut faire l'objet d'une expérience sensible. Nous avons aussi suggéré que nos progrès technologiques expriment peut-être d'une certaine façon des avancées vers une condition de vie qui dépasse les limites spatio-temporelles propres à notre condition dans ce monde. Comme nous avons essayé de le démontrer, l'existence de forces invisibles nous amène à considérer qu'en vertu de notre spiritualité, qui comporte le grand don de la liberté, nous ne sommes pas nécessairement liés au monde des expériences à la fois visibles et caduques, mais que nous possédons une nature ouverte à un monde pareillement réel mais plus large, le monde de l'espérance. Cette réalité se manifeste déjà aux yeux de la foi dans ce monde où le bien et le mal coexistent et poussent ensemble, comme le blé et l'ivraie de la parabole de Jésus (cf. Mt 13, 24-30). Elle se manifesterait pleinement à la fin de l'histoire, une fois arrivé le temps de la moisson, lorsque le Seigneur lui-même jugera avec miséricorde ses créatures libres.

Santiago Sanz

Lectures conseillées

Erik. Peterson, *Le livre des anges*, Ad solem, 1996.

Saint Jean Paul II, *Creo en Dios Padre*, Palabra, Madrid 1990, pp. 157-170.

Benoît XVI, Enc. *Spe salvi*, 30 octobre 2007.

Serge-Thomas Bonino, *Les anges et les démons : Quatorze leçons de théologie catholique*. Parole et silence, 1er février 2007.

[1]. « S'il n'y a pas, dans l'ange, composition de matière et de forme, il y a cependant composition d'acte et de puissance. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer les choses matérielles où se trouvent les deux compositions. La première est celle de la forme et de la matière qui constituent une nature. Mais une nature, ainsi composée, n'est pas son être ; l'être est son acte. Par conséquent, même là où il n'y a pas de matière, où la forme subsiste indépendamment d'une matière, la forme est encore vis-à-vis de son être en rapport de puissance à acte. Et c'est une telle composition que l'on doit admettre pour les anges. [...] En Dieu, nous l'avons prouvé, l'être et ce qu'il est ne sont pas autres ; lui seul est donc acte pur. » (S. Th. I, q. 50, a. 2, ad 3).

[2]. Cf. saint Thomas d'Aquin, S. Th., I, q. 50, a. 1; q. 51, a. 1.

[3]. Des expressions qui se trouvent dans J. Ratzinger, *Allgemeine Schöpfungslehre*, Regensburg 1976, pp. 61-64.

[4]. « Nul ne peut nier que chaque fidèle a un ange à ses côtés, comme protecteur et berger pour mener sa vie » (Saint Basile, *Contra Eunomio*, 3, 1).

[5]. Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique* nos 391-392.

[6]. « Nous n'admettons pas l'existence du diable si nous nous évertuons à regarder la vie seulement avec des critères empiriques et sans le sens du surnaturel. Précisément, la conviction que ce pouvoir malin est parmi nous est ce qui nous permet de comprendre pourquoi le mal a parfois tant de force destructrice. Les auteurs bibliques avaient certes un bagage conceptuel limité pour exprimer certaines réalités et au temps de Jésus, on pouvait confondre, par exemple, une épilepsie avec la possession du démon. Cependant cela ne doit pas nous porter à trop simplifier la réalité en disant que tous les cas rapportés dans les Évangiles étaient des maladies psychiques et qu'en définitive le démon n'existe pas ou n'agit pas. Sa présence se trouve à la première page des Écritures, qui se concluent avec la victoire de Dieu sur le démon [cf. Homélie lors de la Messe à la Résidence Sainte-Marthe, 11 octobre 2013]. De fait, quand Jésus nous a enseigné le Notre Père, il a demandé que nous terminions en demandant au Père de nous délivrer du Mal. Le terme utilisé ici ne se réfère pas au mal abstrait et sa traduction plus précise est "le Malin". Il désigne un être personnel qui nous harcèle. Jésus nous a enseigné à demander tous les jours cette délivrance pour que son

pouvoir ne nous domine pas ». (Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exsultate*, 19 mars 2018, n° 160).

[7]. Cf. Benoît XVI, Audience générale, 3 décembre 2008.

[8]. « Il y a quelque chose dans la conscience morale de l'homme qui réagit à la perte d'une telle perspective : Dieu qui est Amour, n'est-il pas aussi Justice définitive, peut-il admettre que ces crimes terribles restent impunis ? Le châtement définitif n'est-il pas nécessaire pour obtenir un équilibre moral dans l'histoire complexe de l'humanité ? Un enfer n'est-il pas en quelque sorte "la dernière planche de salut" de la conscience morale de l'homme ? » (Jean Paul II, *Entrez dans l'espérance*, Plon-Mame, Paris octobre 1994).

[9]. Il peut y avoir des personnes qui ont détruit totalement en elles le désir de la vérité et la disponibilité à l'amour. Des personnes en qui tout est devenu mensonge ; des personnes qui ont vécu pour la haine et qui en elles-mêmes ont piétiné l'amour. C'est une perspective terrible, mais certains personnages de notre histoire laissent entrevoir de façon effroyable des profils de ce genre. Dans de semblables individus, il n'y aurait plus rien de remédiable et la destruction du bien serait irrévocable : c'est cela qu'on indique par le mot « enfer » (Benoît XVI, Litt. enc. *Spes salvi*, 3 octobre 2007, n° 45).

[10]. Cr. S. Kierkegaard, *Journal*, vol. 1, VII A 181 (édition de C. Fabro, Morcelliana, Brescia 1962, pp. 512-513).

[11]. « Dieu a voulu que nous soyons ses coopérateurs, il a voulu courir le risque résultant de notre liberté » (Saint Josémaria, *Quand le Christ passe* n° 113).

[12]. Benoît XVI, Message *Urbi et Orbi*, 25 décembre 2012.

[13]. Cf. S. Sanz, *Joseph Ratzinger et la doctrine de la Création. Les notes de Münster de 1964 (II). Quelques thèmes fondamentaux*, « Revue espagnole de Théologie » 74 (2014), pp. 201-248 [231].

[Retour au sommaire](#)

16. Entre Dieu et moi ? Liturgie et sacrements

La centralité de Jésus-Christ dans notre vie prend son sens le plus plénier et réel dans la célébration liturgique, lorsque Dieu se laisse « frôler » par nous et nous apporte l'aujourd'hui de son salut.

Nous autres chrétiens nous croyons en Jésus-Christ et nous l'annonçons : le Fils de Dieu est mort et ressuscité pour chacun de nous et il s'est inséré dans les événements de la lignée humaine pour en faire une histoire du salut. Nous ne pouvons aller à Dieu le Père sans devenir par l'eau et l'Esprit les frères du Christ, pour suivre du fond de notre cœur ses gestes et ses paroles.

Profondément convaincu de cette réalité, Paul VI, lors du plus long voyage de son pontificat, tenait devant une foule réunie à Manille des propos touchants, pour faire un éloge enflammé du Christ, jailli du plus intime de son cœur : « Je n'en finirais jamais de parler de lui ; il est la lumière, il est la vérité ; bien plus, il est le chemin, la vérité et la vie. Il est le pain, la source d'eau vive qui comble notre faim et notre soif. Il est notre berger, notre chef, notre modèle, notre réconfort, notre frère. Comme nous et plus que nous, il a été petit, pauvre, humilié, travailleur, opprimé, souffrant. C'est pour nous qu'il a parlé, accompli ses miracles, fondé un royaume nouveau où les pauvres sont bienheureux, où la paix est le principe de la vie commune, où ceux qui ont le cœur pur et ceux qui pleurent sont relevés et consolés, où les affamés de justice sont rassasiés, où les pécheurs peuvent obtenir le pardon, où tous découvrent qu'ils sont frères. [...] Jésus Christ ! Souvenez-vous : c'est lui que nous proclamons devant vous pour l'éternité ; nous voulons que son nom résonne jusqu'au bout du monde et pour tous les siècles des siècles. [\[1\]](#) »

La conviction que le noyau du christianisme est la personne vivante de Jésus, le Crucifié-Ressuscité, nous invite à chercher la logique de notre identité et de notre vie dans le rapport avec le Christ, qui meurt et ressuscite, et à percevoir que notre existence tout entière, jour après jour, est marquée par l'empreinte pascalle. Or, pour comprendre cette affirmation si profonde, il est nécessaire de prêter une attention spéciale à sa personne dans son lien intime avec le mystère liturgique.

« Frôler » le Christ dans la liturgie

Saint Josémaria rappelait qu'un jour « un évêque très saint, lors de l'une de ses fréquentes visites aux catéchismes de son diocèse, demandait aux enfants pourquoi, pour aimer Jésus-Christ, il faut le recevoir souvent dans la Communion. Aucun ne trouvait la bonne réponse. À la fin, un petit gitan, couvert de taches et de saleté, répondit : “parce que pour l'aimer il faut le frôler !” » [\[2\]](#)

Cet enfant a bien mis en évidence, sans se le proposer, une question centrale : frôler le Christ, c'est découvrir où, quand et comment le chrétien peut faire son expérience personnelle du Ressuscité. Car pour vivre en fils dans le Fils, outre les connaissances doctrinales, il faut le « frôler », puisque nous avons la possibilité de le fréquenter réellement. Mais cela est-il viable ? Par quelle sorte de réalisme ?

« Expérience » signifie ici connaître et sentir le Christ vivant. Aussi, dans l'Église, évoquer cette expérience revient-il à parler principalement de la sainte liturgie, comme lieu privilégié pour vivre cette passion du divin, ce qui pour les chrétiens n'est ni optionnel ni inintéressant, étant donné qu'il faut grandir à la chaleur de la Parole de Dieu et de la liturgie si nous voulons être des contemplatifs au milieu du monde.

Faire l'expérience de l'« aujourd'hui » du salut

De nos jours, après son Ascension au ciel, est-il possible de « frôler » le Christ ? Pour donner la bonne réponse, un bon point d'appui est un passage du livre de l'Exode où il est question du désir de Moïse d'avoir une expérience intime de Dieu : « Moïse dit : “Je t'en prie, laisse-moi contempler ta gloire”. Et le Seigneur dit : “Je vais passer devant toi avec toute ma splendeur. [...] Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie ». En effet, étant le Dieu infini, il est impossible à l'homme d'embrasser sa majesté. Ce nonobstant, le Seigneur ajoute : « Quand passera ma gloire, je te mettrai dans le creux du rocher et je t'abriterai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Puis je retirerai ma main, et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir. » (Ex 33, 18-23). Participer aux actions sacrées de l'Église pourrait se comparer au creux du rocher qui permet de contempler les saintes espèces puisque, tout en n'étant pas le dos de Dieu, elles sont le sacrement de son vrai Corps et de son vrai Sang.

Un autre passage, rapportant lui aussi une expérience significative, est celui de la guérison de l'hémorroïsse. Cette femme touche avec foi le bord du manteau du Christ et la force du Seigneur la guérit de sa longue maladie. Notre attention est attirée par la gravure que le *Catéchisme de l'Église Catholique* a choisie pour commencer son exposé sur la liturgie et les

sacrements. Il s'agit de la plus ancienne représentation du passage, dans les catacombes de saint Marcellin et saint Pierre. Pour quel motif cette gravure a-t-elle été choisie ? La raison en est que, dans les sacrements, l'Église poursuit l'œuvre de salut que le Christ a réalisée pendant sa vie terrestre. Les sacrements sont comme une force sortant du Corps du Christ pour nous donner la vie nouvelle [3]. Saint Ambroise l'enseignait en des termes très vifs et réalistes : « Ô Christ, que je rencontre vivant dans les sacrements » [4]. Les mots-clés de cette phrase sont « vivant » et « sacrements ». Le premier se rapporte à la présence du Ressuscité, donc à sa présence réelle ; le second, aux célébrations liturgiques. Saint Ambroise rattache les deux réalités au verbe « rencontrer ». C'est dans les célébrations qu'a lieu la rencontre entre le Christ et l'Église. C'est pourquoi nous pouvons expérimenter, ici et maintenant, le pouvoir divin du Fils de Dieu qui, transcendant la distance géographique et temporelle, sauve l'homme tout entier, lorsque l'Église célèbre la liturgie propre à chaque sacrement.

Ce que nous voyons matériellement dans les sacrements, c'est l'eau, le pain, le vin, l'huile, la lumière, la croix... ; nous observons des gestes et nous entendons des paroles. Ce sont les gestes et les paroles que Jésus a assumés en prenant notre nature, en s'incarnant, pour se rendre présent à travers eux afin de continuer de guérir, de pardonner ou d'enseigner [5]. Cette logique est difficile à comprendre. Philippe a eu droit à une réprimande affectueuse de la part du Seigneur : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). Il ne s'agit pas de quelque chose que le Christ a dit mais de ce que le chrétien est. Que lui-même soit le grand sacrement ne vient pas de sa volonté, mais de son être, de son ontologie. Par dérivation, l'Église est le sacrement du Christ et les sacrements sont les sacrements de l'Église. Dans un souci pédagogique et avec les limites propres à tout exemple, il a été dit que lorsqu'il s'agit de saisir un objet, la tête (le Christ) envoie un ordre au bras (l'Église) pour que les doigts (les sacrements) le prennent. Voilà les sacrements et l'organisme sacramentel de l'Église.

Un contact sacramentel

Dans la seconde question posée, il s'agissait de savoir quel type de contact s'établit entre le Christ et nous. Selon la foi de l'Église, ce contact s'appelle mystérique ou sacramentel, ce qui signifie qu'il se produit dans un régime de signes et de symboles.

Le mystère du Christ nous est communiqué à travers des médiations symboliques, les rites du culte chrétien : la célébration du baptême, de l'Eucharistie, du mariage... Tout a une signification dans l'univers symbolique de la liturgie qui, tout entière, manifeste la foi. C'est pourquoi les

sacrements s'appellent sacrements de la foi.

La liturgie est une membrane subtile qui met en rapport le mystère de Dieu et le mystère de l'homme. Cette membrane est toute faite de symboles. L'espace dans une cathédrale, une chapelle ou un oratoire ; le temps, à l'aube ou au coucher du soleil ; Noël ou le Carême ; les textes de la Bible et les prières du missel ; le geste d'adorer à genoux ou de recevoir les cendres ; la communauté réunie autour de l'autel ; les chants et les acclamations, les lumières et les couleurs, les parfums et les saveurs... tous ces symboles et bien d'autres sont les symboles chrétiens dans la célébration desquels se reflète l'insondable transcendance de Dieu, le pouvoir de son amour salvifique. Ils sont comme des fissures à travers lesquelles l'Éternel éclaire notre quotidienneté jusqu'à faire de nous des hommes et des femmes dignes de « le servir en sa présence » [6]. Par leur intermédiaire, Dieu permet que nous ayons un avant-goût de la liturgie de la Jérusalem céleste. Y participer définitivement sera un jour la consommation finale de notre vocation baptismale.

La connaturalité avec les symboles de la liturgie est un patrimoine des chrétiens. De même qu'une mère ne dorlote pas son fils uniquement par des mots, mais aussi grâce à une riche gamme de codes maternels de communication, ainsi la célébration liturgique invite le chrétien à participer à l'action sacrée, âme et corps, avec tous ses sens : il acclame la Parole de Dieu, vénère le Très Saint Sacrement, chante les hymnes avec lesquels les anges louent Dieu, offre l'encens, goûte le pain et le vin consacrés, garde silence... De cette façon, les signes du mystère du Christ nous conduisent aisément au Christ lui-même et nous percevons alors tout le poids de la vérité du mystère dans l'enveloppe des rites qui le célèbrent.

Outre la connaturalité, l'estime. Nous apprécions les humbles voiles derrière lesquels le Ressuscité, tout en s'occultant, se manifeste. En ce sens, saint Augustin confessait : « Et je n'étais pas humble, pour connaître mon humble maître Jésus-Christ, et les profonds enseignements de son infirmité » [7].

Le réalisme sacramentel

Au tout début, nous nous demandions aussi : par quel type de réalisme ? Si nous voulons répondre à la question de savoir jusqu'à quel point ce frôlement, ce contact avec le Christ, est vrai, il faut mentionner aussi le réalisme sacramentel. L'expression signifie qu'en participant à la liturgie, nous recevons la réalité divine même à travers les signes de l'Église. Les signes et les symboles liturgiques sont imprégnés de cette réalité, à un degré maximal dans l'Eucharistie. Dire que le contact entre le Christ et l'Église est

sacramentel n'enlève rien à la réalité très nette de ce contact.

Le substantif « contact » est un terme tiré d'anciennes sources liturgiques : « Ô, Dieu, qui dans la participation à ton sacrement parviens jusqu'à nous (contingis) » ; c'est-à-dire, entres en contact avec nous, t'approches jusqu'à nous atteindre [8]. Dieu entre en contact avec nous et nous avec Dieu par le biais de notre participation au mystère célébré. Des contacts physiques avec le Seigneur, saint Thomas, l'hémorroïsse ou les lépreux en ont eu. En nous, ces contacts sont maintenant sacramentels. Mais il ne s'agit pas d'imaginer le passé comme s'il n'était présent que pour la foi des croyants. La liturgie ne dit pas : « ceci symbolise ou imagine... ; mais elle affirme : « ceci est ». Ce n'est pas un simple énoncé, c'est une nouvelle ! Un événement réel.

Les Pères de l'Église ont souligné le réalisme du mystère sacramentel qu'ils ont manifesté grâce à certaines expressions, comme le pape saint Léon le Grand : commentant les effets du baptême sur le baptisant, il affirme que « le corps du baptisé est la chair du Crucifié » [9]. Une conséquence du vif réalisme sacramentel de l'expression est l'ouverture immédiate d'un large horizon dans la compréhension de ce qu'est qu'un chrétien : une identité qui atteint des dimensions allant de la valeur sacrée de son corps à l'espérance de la gloire dont il sera revêtu ; de sa condition de co-corporel avec le Christ à la sainteté des relations conjugales (cf. Ep 3, 6). Ce sont des valeurs insoupçonnées qui, jaillissant de la source inépuisable que l'Église offre dans ses sacrements, exaltent au maximum la condition humaine du baptisé.

D'autre part, dans leur tension pour exprimer le mystère, les différents langages ne s'excluent pas mais se complètent mutuellement. C'est pourquoi la liturgie a l'intuition du bon moment pour la parole, pour le chant ou le silence, du moment pour le geste ou l'adoration. En tout état de cause, c'est toujours le moment de l'art puisque, Dieu étant l'éternelle Beauté, sa présence sacramentelle, la liturgie, se constitue en art des arts. En elle, la vérité et le bien se présentent enveloppés de beauté, c'est pourquoi le décorum et le bon goût apparaissent comme des éléments structurants de l'action sacrée. L'expérience de Dieu suit le cours de la « via pulchitudinis » qu'est toute célébration, chacune d'elles étant un événement d'une haute envergure esthétique.

Pour que les renvois à une plus grande signification soient évidents, ce qui est l'objectif des rites, il faut des célébrations qui irradiant la vérité et la simplicité, l'authenticité et la dignité. La célébration se réalise dans la solennité de ce qui est simple. Tout ce qui y intervient ne doit en aucune manière être prosaïque ni somptueux, mais clair, noble et de bon goût. Telles sont les qualités du décorum avec lequel l'Épouse rend son humble hommage à l'Époux, son attachement à ce qu'elle célèbre : l'amour salvifique débordant

de la sainte Trinité.

Felix Maria Arocena.

[1]. Saint Paul VI, Homélie lors de son voyage pastoral à Manille, 29 novembre 1970.

[2]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une méditation, 12 avril 1937, dans « Pousser en dedans », p. 50 (AGP, Bibliothèque, P12). Ce prélat était Mgr Manuel Gonzalez qui avait occupé le siège de Malaga et a été canonisé en 2016).

[3]. Cf. *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 1066.

[4]. Saint Ambroise, *Apologia prophetæ David*, 1, 2.

[5]. Saint Josémaria rappelait les enseignements des Pères lorsqu'ils disaient que les sacrements sont « des traces de l'incarnation du Verbe » (cf. saint Josémaria Escriva, *Aimer le monde passionnément*).

[6]. Missel Romain, Prière eucharistique II.

[7]. Saint Augustin, Confessions, 18, 24.

[8]. Cf. *Sacramentario Veronense* 1256. Le verbe latin « contingo » est un composé de « tango » (*cum-tango*) qui signifie toucher ; « contingere » renvoie à « contacter ».

[9]. Saint Léon le Grand, *Sermo* 70, 4 ; « corpus regenerati fit caro Crucifixi ».

[Retour au sommaire](#)

Partager ce livre...

© Bureau d'information
de l'Opus Dei, 2020

www.opusdei.org